

Force ennemie

John-Antoine Nau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AVERTISSEMENT

Je prie les amis inconnus qui voudront bien me,ou plutôt nous,lire de ne pas réclamer, d'urgence, mon internement à Sainte-Anne ou dans tout autre asile.
Je n'ai collaboré à ce volume que dans les proportions les plus modestes. Force Ennemie est en réalité l'œuvre d'un aliéné à demi-lucide que j'ai pu souvent et longuement visiter et qui me chargea, peu de temps avant sa mort, de publier sa prose après l'avoir revue.

Or, mes retouches n'ont porté que sur des détails. Le fond demeure parfaitement insane malgré une apparence de suite dans les idées. C'est peut-être, à mon humble avis, ce qui rendra l'ouvrage curieux, voire intéressant, pour des lecteurs doués de quelque indulgence.

Je me hâte de déclarer que je n'ai vu, de ma vie, une maison de santé pareille ou seulement analogue à celle dont le vrai auteur nous entretient. Certes, j'ai visité bon nombre de ces établissements, j'ai causé avec force médecins-aliénistes, gardiens et gardiennes ; mais je puis jurer que je n'ai jamais rencontré ni un Dr Bid'homme, ni une Célestine Bouffard, ni un Le Lancier, ni un Barrouge, ni une Aricie Robinet.

J'ai toujours vu les déments et démentes bien traités et soignés avec dévouement ou tout au moins avec le zèle convenable. Encore une fois, le livre a été écrit par un fou raisonnant mais sujet à caution.

Mon habituelle modestie — encore peu notoire — mais que le public aura, je l'espère, mainte occasion d'apprécier dans un prochain avenir, — me pousse à faire aux amis lecteurs une dernière recommandation.

Quand ils découvriront, par hasard, dans les pages qui suivent, un passage bien écrit, des finesses d'expression, une phrase dénotant de la délicatesse de sentiments, de la hauteur morale, — une belle âme, enfin ! — qu'ils n'hésitent pas une seconde à m'attribuer le passage, les finesses, la phrase.....

Quand, au contraire, ils seront choqués par un style bas ou impropre, des idées baroques ou banales, des scènes plus ou moins indécentes ou grossières, des longueurs, des platitudes, — qu'ils en rendent responsable le mauvais fou, le vilain fou !

Je suis d'autant plus noble et généreux en agissant ainsi que je reconnais, dès lors, la part de travail du défunt et peu regrettable aliéné comme égale aux neuf dixièmes et demi du volume.

J. ANT. NAU.

Huelva, 28 juin 1902.

q

Chapitre 1

Quel étrange réveil ! Certes, je connais cette chambre, mais il me semble bien qu'il y a des mois, peut-être des années que je ne l'ai vue !
Ces parois de planches jaunes, cirées, m'ont été jadis assez fami-

lières ; mais pourquoi les avoir capitonnées depuis le parquet jusqu'à hauteur d'homme avec d'épais, d'énormes matelas recouverts de drap gris, — de « drap de wagon » ?

La lumière dorée du matin flue par une large fenêtre grillée aux barreaux médiocrement serrés.

Voyons : en me levant, en allant regarder par une vitre, je suis sûr que je vais apercevoir un grand bâtiment blanc, luisant, comme stuqué, un vaste jardin raidement dessiné par un sous-Lenôtre contemporain et une sorte de tour en bois (1) toute plissée de lamelles de jalousies.

Eh oui ! c'est bien cela ! Et je reconnais, là-bas, cette colline frisée de bosquets ; plus près, ce petit clocher frêle d'un gris doux que rosit un peu la verdure ; et, sur cette butte rougeâtre, l'orme solitaire qui paraît géant. Comment tout ce paysage peut-il m'affecter à la même minute — et comme un spectacle habituel et comme une vision perdue dans le vague des temps ? Singulière contradiction qui me trouble d'une bizarre inquiétude : serais-je devenu très vieux sans le savoir ? Aurais-je sommeillé des lustres ou un siècle ? Suis-je une espèce de très ridicule, de très vilain « Beau au bois dormant » ?

Ces sottes idées m'écrasent d'une si lourde tristesse, d'une si oppressante « pesadumbre », — diraient les Espagnols, — que je veux tout oublier, de nouveau.

Je me recouche, laisse tomber ma tête sur l'oreiller et ferme les yeux... A moi les bons menteurs de songes ou la divine inconscience !

… Cllacc — fffrrr… Ce bruit dur, — autoritaire et menaçant, dirait-on, — me terrifie au point de me paralyser. C'est à peine si j'ose entr'ouvrir les paupières et ce que j'aperçois ne me rassure nullement : un guichet bée dans la boiserie, au-dessus de ma tête ; deux yeux bleus très pâles me dévisagent, — avec férocité, me figurè-je. Mais bientôt j'ai honte de ma couardise, je me dresse sur mon séant et crie d'une voie aussi formidable que possible :

– Qu'est-ce que vous f…ichez là ? Voulez-vous bien me laisser dormir et aller espionner ailleurs !

L'ouverture du guichet est de belles dimensions. Une tête en sort qui fait une grimace de pitié, — une tête trouée des étranges yeux pâles, — ornée d'un mince nez en bec de perroquet et de longues moustaches tombantes, plus jaunes que la paroi. Elle ouvre une bouche que tord un assez laid rictus exhibant une dentition mordorée, — à petits créneaux — et profère des sons :

– Y a pas d'offense de ma part et je suis heureux de voir que ça va mieux « de la vôtre ». Si « Monsieur » veut « kekchose », je vais « vous » le sercher.

– Donnez-moi à manger… n'importe quoi ! Mais auparavant… pourriez-vous me dire ce que je fais ici ?

– Dans un estant… je vais vous ezpliquer…

L'homme referme son « guignol » et le voilà parti.

Dix minutes plus tard j'entends des grincements de verrous et le lourd clapotis d'une grosse serrure.

Le possesseur des yeux pâles et de la moustache jaune entre, agite des clefs géantes, repousse la porte et s'approche de mon lit, un plateau à la main.

– Voilà l'artique demandé.

– Merci. Mais, maintenant, allez-vous répondre à ma question de tout-à-l'heure ?

– Tout de suite… D'abord, que « Monsieur » mange.

– Bon, je ne demande pas mieux… Voyez ! Parlez à présent ! où m'a-t-on fourré ? Je vois que je ne suis pas en prison : il a bien les verrous, mais…

– Non ! « Monsieur » n'est pas « dans la honte ». Il s'est trouvé « dans le malheur » tout simplement. « Vous » avez été malade, très malade…

– Alors je suis dans… un hôpital ?

– C'est ça, sans l'être…

– Enfin, quoi ?

– C'est une maison pour les personnes souffrantes… comme Monsieur.

– Une maison de… santé ?

– On appelle ça comme ça, des fois, — si on veut.

J'ai un frisson si violent que j'en éprouve comme une douleur dans la nuque, puis tout le long de la colonne vertébrale :

– Vous ne voulez pas dire que je me trouve dans un asile d'aliénés !…

– Oh ! vous « ezpliquez » les choses d'une façon !… Et puis il ne faut pas vous frapper, c'est pas une de ces baraques à bonnes sœurs où on déniche des erquésiastiques dans tous les placards… Ici c'est libre : ça n'appartient ni à l'Etat ni aux « Cléricaux » ; c'est l'établissement du docteur Froin,

– Et ça se trouve ?

– A Vassetot, donc ! Vous savez bien !

– Mais, j'ai des parents par ici !

– Parbleu ! c'est M'sieur vot' cousin qui vous a « apporté » l'autre jour ! il a dit comme ça que vous vous étiez trouvé souffrant en promenade à Dieppe et qu'y savait plus quoi fiche avec vous. Le dites pas « que je vous ai dit qui » ! C'est défendu ici ; mais je vous vois si tranquille, si « plaisant »…

– Ah ! si Roffieux est dans l'affaire, je ne suis plus surpris ! En tout cas, vous avez raison ; je suis très calme et n'éprouve pas la moindre colère contre… cet… individu. Mais vous dites : « l'autre jour » ? Il y a donc peu de temps que j'ai été… mis au frais dans cette chambre ?…

– Après-demain il y aura deux semaines.

– Vous êtes sûr que je n'étais jamais venu ici… autrefois ? Il me paraît que j'ai déjà vécu entre ces quatre murs mais qu'il y a des siècles de cela…

– Oui, on dit que ça produit de ces effets-là. C'est des idées que vous avez, car moi « qu'y a dix ans que je reste dans la maison », j'ai pas jamais vu le « pareil de Monsieur ». Je peux lever la main de ça ! Mais, vous savez, voilà comment ça peut s'arriver :

on « apporte » une personne ici, en voiture, « par exemple » ; on la présente au Directeur qui l'admet. Ça fait qu'alors on a tout d'un coup besoin de faire une visite à kékun qui demeure à côté ; le directeur aussi ; et c'est pas la peine que la personne apportée se dérange ; c'est une visite embêtante « et ci et l'autre » ; la « personne » attendra en se reposant : Alle est un peu fatiguée. Etant indisposée, alle a eu de l'egzitation ; ça va mieux mais faut la ménager. Seulement alle s'ennuierait dans le cabinet du Directeur qui est pas une pièce « avantageuse » : « Ça fait qu'alors » on va l'acconduire dans un endroit où qu'y a une bien belle vue et des journaux illuscrês. — Ça va bien pour une petite domieure : La « personne » regarde par la fenêtre, raffûte dans l'appartement, alle trouve tout ça « gentil et comme-il-faut ». Mais après ça, alle s'impatiente et quand çui-ci ou çui-là lui egzplique qu'on n'a pas pu revenir la sercher et que le Directeur l'invite, « sensé » par amitié, à passer la nuit dans l'établissement, la personne veut s'en aller, on l'empêche : « Ça fait qu'alors » elle se fâche, a… une attaque de nerfs ; on la couche — et elle reste des dix ou douze jours tantôt dans l'egzitation, tantôt dans le sommeil. Quand alle est guérie a' se souvient d'un peu de ce qu'alle a vu l'promier jour ; mais ça lui semble « loin de loin ». Y a rien comme l'egzitation pour faire paraître le temps long… après ; parce que « durant » c'est pas ça qui gêne.

L'homme au bec de perroquet n'est pas aussi absolument idiot qu'on pourrait le croire en le regardant tout d'abord… et en entendant certaines de ses phrases. Il vient, je le vois, de me raconter à sa manière, tantôt fort stupidement et maladroitement, tantôt avec des précautions assez heureuses, l'histoire de mon entrée dans l'établissement du Dr Froin. Çà et là, au cours de son bref récit et surtout en son explication finale, il s'est peut-être même

montré capable de sécréter une certaine dose de psychologie rudimentaire.

Eh non ! c'est un crétin, — puisqu'il m'a permis de savoir que j'avais été fou pendant une dizaine de jours. Il aurait dû s'arranger pour me laisser ignorer cela… longtemps. J'aurais pu croire… quoi ?… qu'aurais-je pu croire ?…

Au fait, c'est moi le crétin ! Que vais-je demander là à un pauvre diable abruti par ce milieu, après une première éducation reçue, sans doute possible, sur un fumier de campagne !

Quoi qu'il en soit, puisqu'il compatit évidemment à mon malheur, j'aurais bien tort de l'indisposer contre moi ; il a la langue longue, il peut donc m'être utile quand j'aurai besoin d'être renseigné…

On dirait que la mémoire me revient un peu : oui, les façons mystérieuses de Roffieux, Dieppe, la voiture, l'arrivée dans l' « Etablissement », le départ du cousin pour la fausse visite, voire même ma colère, — je me souviens « brumeusement » de tout cela. Mais il est indispensable que j' « alimente » la conversation si je tiens à demeurer dans les bonnes grâces de mon gardien. Les individus de son espèce détestent par-dessus tout le mutisme des « gens fiers », des « mufes bourgeois » ; (je dois lui faire l'effet d'un bourgeois, hélas !) Je lui pose donc la première question venue :

– Et Roffieux ? mon cousin ? A-t-on reçu des nouvelles de lui depuis qu'il m'a voituré jusqu'ici ?

– Ah ! il est venu il y a cinq jours, lundi dernier, il est parti une domieure (demi-heure) après, très contrarié : il disait comme ça

qu'il avait bien de l'ennui que Monsieur voulait pas le reconnaître et qu'il reviendrait peut-être l'autre lundi, après-demain.

Voici qu'une nouvelle idée me traverse le cerveau : une idée de fou, certainement. Je me rappelle, à présent, avoir parlé au Directeur, mais il me semble qu'à peu de minutes d'intervalle il a subi une métamorphose complète : d'abord grand, gros, peut-être sexagénaire, il est devenu tout à coup jeune, de taille et d'embonpoint plus que médiocres, son poil grisonnant a pris des teintes d'un fauve roux. La voix seule ne changeait pas. Je confie ma singulière impression à mon gardien, tout en prenant soin de la « traduire » de manière aussi peu démente que possible.

– Non, non ! me répond l'homme aux moustaches éplorées. Notre maison n'a pas deux directeurs. Voilà ce qu'il y a : le Patron, le Dr Froin, le seul patron, a amené, comme adjoint, qu'y disent, de son pays, de Franche-Comté, — une espèce de petit singe de médecin qui a le même agzent que lui, qui imite son parler, ses espressions et toutes ses magnières, — un « bas du dos » si enragé de montrer qu'il est quelque chose ici qu'il arrive toujours sur les talons de son chef quand il y a « de l'entrée ». Ça serait un petit malade de quatorze ans qu'y ferait le même fourbi pour l'épater et se rendre important. Dès que le père Froin a le dos tourné c'est lui qui joue au directeur, qui chahute, qui fait de la mousse. Il imite plus personne alors ! Si Monsieur était fatigué du voyage y se sera « contusionné » et n'aura plus su à quel moment « le petit s'est détaché du gros » pour continuer la conversation sur le même ton que le Patron, mais avec moins d'arménité. Moi qui suis habitué, je reconnais leurs voix l'une de l'autre, les yeux fermés. Celle du petit, du Dr Bid'homme, c'est bien plus râpeux, plus essolent, tandis que le père Froin c'est que magis-

tueux. Mais des « nouvelles gens » comme vous, ça sait-y, la première fois ?

– C'est un brave homme, le Dr Froin ?

– Il est bien avenant, bien « parlant ». On dit qu'il est « scientifique comme un musée ». En tout cas, il est bon pour les « malades ». Il les embête pas, pas même assez que raconte « par derrière lui » son second. Oui, le Dr Bid'homme, il est toujours à chanter qu'y a pas de descipline ici, que les « malades » les moins récarcitrants se promènent trop à leur aise dans les jardins, qu'on en a vu parler aux femmes, près de l'autre bâtiment ; qu'ailleurs, dans le Doubs, il a été employé dans une maison où c'était sérieux, où les presque guéris eux-mêmes ne bougeaient pas de leurs sections, tantôt casernés dans les salles, tantôt en récriation dans des cours dont les portes s'ouvraient que pour le gros monde…

– Vous ne l'aimez guère, ce Bid'homme…

– Comme la bronchique et les engelures… Sitôt que le père Froin est sorti il tarabuste tout le bazar « de la tête aux pieds ». Les infirmières de l'aut'bâtiment crèvent de coliques quand elles le voient sans son « employeur ». Nous autres, on est plus d'attaque, mais c'est eugal, des fois on se sent tournibulé tout de même.

– C'est tout à fait un mauvais diable ?…

– 'coutez : je vais vous répondre comme je le ferais à personne, passque, réellement, vous êtes « un malade » bien convenabe et « raisonnant »…

Un nouveau frisson me parcourt, qui n'a rien de délicieux…

– Oui, je vais vous parler, je pourrais dire comme sous le siau de la confession, si j'étais un clérical, mais ne répétez jamais ce que je vous confie là ; c'est grave !

La figure de mon « gardien » prend une expression mystérieuse, alarmée. Il se penche vers moi et c'est presque à mon oreille qu'il murmure d'une voix éteinte :

– Le Dr Bid'homme, vous voulez que je vous donne mon « opinion de jugement », eh bien, c'est un « nom de Dieu » !

Cette qualification blasphématoire a, sans doute, pour lui, un sens terrible ; ces trois mots doivent contenir des océans d'horreur, constituer la suprême injure, flétrir à jamais ; car l'homme aux yeux pâles tire frénétiquement sa moustache jaune et sa physionomie angoissée me révèle qu'il se repent déjà de s'être si dangereusement compromis.

– Je vous assure, conclut-il, que j'aime mieux ne plus revenir là-dessus, jamais, jamais. D'ailleurs pourquoi ? A présent vous savez tout et je vous demande le silence le plus abzolu.

Son émotion me gagne. Pour détourner le cours de ses inquiétudes, je le prie de bien vouloir débarrasser mon lit de deux assiettes qui me gênent ; l'une contient encore une tranche de viande froide, l'autre un fort morceau de gruyère. Mon gardien dépose la première dans le tiroir de la table de nuit, met la seconde — sous clef — à un étage quelconque de la commode avec une tasse vide, un couteau et une fourchette et se retourne vers moi, déjà soulagé par la satisfaction du devoir accompli. Il pontifie un peu :

– ’faut avoir de l’ordre : c’est pas un bon système de tout laisser traîner à la valdrague, on retrouve plus rien après ! Oh ! c’est pas que j’accuserais Monsieur de s’approprier la vaisselle de l’établissement, mais un agzident s’est si vite arrivé !

Il regarde sa montre et change de ton :

– ’c’est pas tout ça : voilà sept heures. Vous allez pas tarder à recevoir la visite de Bid’homme. Quand le service est pas désorganisé y commence toujours par cette aile-ci, l’aile des à part. J’aime autant le rencontrer dans le couloir qu’ailleurs, ’y a du champ et Bid’homme a (à) la patte leste.

Là-dessus il fait une belle sortie sur les pointes gigantesques de ses pieds, en m’adressant une quantité de gestes avertisseurs qui me recommandent, sans doute, la discrétion, la prudence, une circonspection extrême dans mes rapports avec le terrible petit médecin.

q

Chapitre 2

Il a dû survenir quelque accident qui aura désorganisé le service car voici deux heures qu’on n’a fait jouer les ferrailles de ma porte quand j’entends une voix à la fois joyeuse et dure que je reconnais !

– Léonard ! cochon ! barbouillé ! Où traîne-t-il ses sales espadrilles ? Ah ! vous voilà, espèce de loupe ! Débarricadez-moi cet antre un peu lestement ou bien…

Nouvelle musique de serrures et de verrous !

L'huis massif reçoit une impatiente poussée et m'apparaît, tout botté, un petit bonhomme de noir vêtu, redingoté, paré (?) d'une cravate blanche un peu jaunie, mais coiffé d'un bonnet de boyard, portant éperons aux talons et cravache à la main.

Il a des yeux d'une méchanceté allègre, des sourcils fauves, — en brosses à dents, — une grosse moustache plus rousse, — en brosse à ongles, — une barbe panachée de roux et de fauve, taillée en deux pointes très écartées. Le nez court et droit, — mais droit dans le sens horizontal, — semble viser des canons de ses narines, un objet ou un être placé à quinze métres de son possesseur ; et bien qu'embroussaillée de poils, la mâchoire se révèle terriblement saillante, simiesque, trop volumineuse pour les proportions de la tête.

Il se détourne pour jeter sa cravache sur une chaise.

Son buste relativement haut et large, aux épaules remontantes, est absolument plat de profil et rigide comme une plaque de cuirassé. Les jambes épaisses et courtes pourraient appartenir à un enfant de douze ans assez « développé. »

Il souffle avec bruit en marchant et dégage un composite parfum de cigares, de drogues et de balayures d'écurie. A le voir se frotter les mains, cligner de l'œil, glousser de petits rires comme distraits, tout en faisant claquer sa mâchoire, sa féroce mâchoire, et en fronçant ses vilains sourcils : hérissés, je n'ai pas grands efforts à faire, surtout après la recommandation de Léonard, — puisque c'est Léonard, — pour deviner en lui le parfait « mufle » qui joue au bon garçon, pour la minute :

– Crebleu ! crebleu ! On m'y repincera, à cheval, un jour de boue !

Il s'adresse au mur, à la fenêtre, aux arbres de la cour. Selon toute apparence je n'existe pas pour lui, — bien que je l'aie vu me regarder très fixement quand il est entré. Il s'approche d'une table, bouscule des livres qui s'y trouvent, a l'air de chercher quelque chose, examine le marbre de la commode… Intrigué, je ne perds pas un de ses gestes… Mais sa petite comédie, — si c'est une comédie, — ne dure qu'un instant.

Brusquement il pivote sur les talons, s'approche à grands pas de mon lit ; le voici à moins d'un mètre de moi. Il me plante ses yeux dans les yeux et part d'un éclat de rire :

– Ah ça ! je vous parais donc énormément drôle, que vous écarquillez les paupières comme cela !

Sa voix très gutturale et très sonore semble insistante ; il prolonge certaines syllabes comme pour bien affirmer qu'elles sont d'une extrême importance et qu'il ne les a pas employées au hasard.

Je ne puis m'empêcher de lui faire cette réponse bête :

– Drôle, peut-être, mais nullement surprenant, assez banal au contraire. Avant de vous parler dans le cabinet du Directeur, je vous avais déjà rencontré dans les Contes d'Hoffmann et d'autres bouquins de ce genre.

Ses sourcils dessinent deux brosses circonflexes et l'on dirait qu'ils vont pointer en avant, pour attaquer.

– Allons ! vous n'êtes pas aussi bien réveillé que je le croyais !... Et vous ne vous souvenez pas de m'avoir vu depuis le moment où je vous ai adressé la parole dans le Cabinet di-rec-to-rial ?

Ces deux derniers mots avec amertume. Je l'ai blessé en lui rappelant qu'il n'est que le second dans la maison.

– Non, je ne m'en souviens pas...

– Tant pis ! — Mais c'est exactement ce que je croyais. Et comment vous trouvez-vous ce matin ?

– Plutôt bien.

– Avez-vous mangé ?

– Avec appétit.

– Ce n'est pas trop tôt, car, ces derniers jours, ce qu'on a pu vous obliger à prendre n'a pas été grand'chose.

Je me préoccupe bien de cela ! C'est du passé ! Ce qui m'inquiète, c'est l'avenir immédiat. Je lui demande avec impatience :

– Et combien de temps pensez-vous me garder encore ici, je vous prie ? Si j'ai été fou, jene le suis plus ; je suis encore un peu faible et voilà tout. Pourriez-vous me renseigner à ce sujet ?

Les sourcils de Bid'homme se hérissent de plus en plus :

– Il vous serait facile de me parler sur un ton moins impoli ; mais je vais vous répondre catégoriquement : Vous sortirez de cette maison dès que je... dès que l'on jugera à propos de vous en laisser sortir.

– Me voilà bien avancé ! Enfin vous n'avez pas l'intention de me conserver ici sous clef indéfiniment. Je suis absolument raisonnable et ne puis être un danger pour personne.

– Vous êtes encore très excitable et très nerveux, comme tous ceux qui se sont mis dans votre cas.

– Que voulez-vous dire ?

– J'entends, comme tous les alcooliques.

– Ah ça ! êtes-vous venu ici pour m'insulter ?

– Eh ! vous commencez à m'échauffer les oreilles ! Et vous me tapez sur les nerfs ! Est-ce qu'on insulte un ivrogne, un soûlaud, en lui disant qu'il est un soûlaud ?

Je fais tous mes efforts pour demeurer de sang-froid et réplique très posément :

– Je veux bien admettre que j'aie certains excès à me reprocher. J'ai été jusqu'à ces temps derniers, malgré mon apparence, un homme de très forte constitution, gros mangeur et grand buveur. Pourtant je vous assure que je n'ai jamais souffert de mon « intempérance » avant d'avoir éprouvé de cruels ennuis récents. En tout cas, il me semble que le rôle d'un médecin est de soigner et non d'injurier. Quand je quitterai cet établissement vous pourrez m'adresser des recommandations… aussi courtoises que possible. Là s'arrête votre droit.

– Vous me tapez sur les nerfs ! Je vais, peut-être, prendre des gants !…

– Bon ! supposons pour un instant que vous agissiez admirablement en me parlant comme vous le faites ; mais pourrai-je

vous demander qui vous a si bien mis au courant de mes habitudes ?

– Vous allez me poser des questions, encore ! Mais c'est le monde renversé !

– En effet ! C'est vous qui auriez dû me poser quelques questions avant de prendre pour argent comptant tout ce qu'il a plu à M. Elzéar Roffieux, mon illustre cousin, de vous débiter sur mon compte. Je me souviens très bien que c'est lui qui m'a amené.

– Mais vous m'embêtez à la fin ! Vous me retapez sur les nerfs ! Si vous savez qui, pourquoi m'interrogez-vous ? Et puisque vous me faites « sortir de mon caractère », je vous dirai une bonne fois que, quand un « malade » est dans votre situation, sa façon d'envisager les choses importe fort peu. Surtout quand il s'agit d'un malade qui se croit « pohâte », qui « rimaille » depuis des années, auquel on a mis cent métiers dans la main et qui en est toujours revenu à son grattage de papier ! L'opinion de la famille a seule du poids.

Il trouve un argument, — selon lui décisif ; — et cette découverte le remplit d'une telle joie, d'une telle estime pour lui-même, qu'il se redresse comme un petit coq de Cayenne et me parle de très haut, si j'ose m'exprimer ainsi quand il s'agit d'un pareil gnome.

(Cette détestable plaisanterie est de Léonard qui, malgré sa crainte du petit médecin, a eu la curiosité d'entrer deux ou trois fois dans la chambre, pendant la visite, pour les besoins du service, affirme-t-il).

Les sourcils de Bid'homme pointent obliquement vers le ciel ou plutôt vers le plafond de la chambre et sa voix clangore, triomphale :

– Et puis est-ce vous qui vous êtes confié à nous pour le traitement ? Non, monsieur Philippe Veuly, c'est une autre personne qui vous a remis entre nos mains. Alors je ne dois d'explications qu'à cette personne.

Il exulte. Il n'y a vraiment pas de quoi, mais il exulte.

– Monsieur le docteur Bid'homme, je suis trop poli pour vous dire ce que je pense d'un pareil raisonnement.

– Pensez ce que vous voudrez : « C'est comme ça » ! Du reste, je perds mon temps ici : je vais aller voir des malades un peu moins insolents et butés que vous. Toutefois je ne veux pas être venu pour rien dans votre tanière. Vous êtes très « excité » ; (serai-je toujours poursuivi par cet affreux mot ?) « Léonard vous aura donné du vin ou du café à boire ce matin, nous allons supprimer tout cela : rien que de l'eau rougie et de la tisane ! Ah ! si j'étais tout à fait le maître ici !... Il y a, est-ce à Vienne, est-ce à Bruxelles, est-ce à Copenhague ? un excellent hôpital pour les gens de votre espèce. On n'y boit jamais que de l'eau claire, de l'eau, de l'eau et encore de l'eau ! — Et je voudrais, moi, que ce fût de l'eau qui, bien que saine, eût un goût atroce, un goût... de... saloperie ! — Ça embêterait les sales poivrots ! Mais on est encore trop sentimental en Europe !

J'ai le tort de me laisser, de nouveau, gagner par l'impatience et de crier au Bid'homme :

– Quand donc y aura-t-il des hôpitaux pour les médecins aliénistes ? Si j'en connaissais un je vous donnerais immédiatement une lettre de recommandation pour son directeur ! Car vous avez besoin de soins, vous aussi, puisque vous appelez cela des soins !

Bid'homme se fâche pour de bon et oublie radicalement qu'il a reçu mission de soigner.

– Ah ! cochon ! vous me tapez sur les nerfs ! J'ai vu bien des ivrognes dans ma vie, mais jamais un aussi infect et révoltant soûlaud que vous !

Puis, satisfait de « ne me l'avoir pas envoyé dire », il se dirige noblement vers la sortie. Il cueille, en passant, sa cravache et s'en sert pour épousseter ses bottes avec une exaspérante désinvolture. J'écume, littéralement. Il ouvre la porte, son « beau corps » disparaît… quand… je ne sais vraiment de quelle façon la chose s'est passée ! — quand l'assiette si pieusement déposée par Léonard dans le tiroir de la table de nuit — se pulvérise avec fracas contre l'épaisse masse de chêne qui tourne encore sur ses gonds. Le tiroir est ouvert et je me retrouve, pieds nus, en chemise, au milieu de la pièce, tout secoué de l'accès de rage qui m'a fait sauter du lit.

Bid'homme hulule :

– Léonard ! cochon ! barbouillé ! ici tout de suite !

Mon « gardien » n'était pas loin. Le voici, épouvanté, ses yeux pâles tout ronds, sa longue moustache plus éplorée que jamais. Il entre, suivi de Bid'homme qui le pousse devant lui et jure comme un défroqué : « Sacré nom de »… toutes sortes de choses ! Il y en a bien pour deux minutes de ces sacrés noms plus profanes que

sacrés, car j'entends surtout parler d'enlants de femmes plutôt immodestes, d'hôtelleries où ces mères d'une triste progéniture prennent pension sous l'œil tolérant de la police, de hauts pontifes certainement peu délicats dans leurs goûts, d'insectes, de poissons, d'… anciennes génisses, etc. etc…

Il est couleur de prune de monsieur, — Bid'homme ! Le flot de sa coléreuse éloquence finit par se filtrer de jurons et il vocifère, le nabot :

– Ce sagouin-là ! Vous m'entendez, Léonard ! Vous allez me le coller dans une baignoire… Et pas d'eau chaude !… l'autre robinet ! D'abord il « pue ! » (J'espère que cette assertion est gratuite). « Oui, il pue, le cochon ! Et vous m'aérerez la porcherie où il couche ! Quand il sera calmé et désinfecté, vous me l'emmènerez dans les cours et dans les « terrains » (puisque c'est l'habitude ici !) pour le fatiguer, l'éreinter un peu. Vous le ferez marcher au moins trois heures et vous aurez soin de lui montrer le coin des « Agités » où on le f… ourrera s'il recommence !

Le bain froid n'a rien pour me déplaire ; mais j'affecte d'être indigné de la tyrannie du gnomique docteur. Je veux qu'il me croie aussi épouvanté que furibond. Comme cela, il se décidera, sans doute, à me « châtier » toujours désormais en m'infligeant le « supplice de l'eau » il ne doit pas aimer les bains, lui, Bid'homme, si j'en puis juger par la teinte grise de son cou et je n'ai qu'à crier un peu fort pour qu'il éprouve des joies d'inquisiteur à me faire immerger le plus souvent possible.

Je hurle :

– « Pas de bains froids ! Sacré nom ! (à mon tour). Ça me tuera ! Ça me donne des coliques de Miserere ! (Ce nom de bizarre

affection est lancé au hasard, je ne sais pas ce que c'est, au juste). Au secours ! A l'assassin ! »

Mes vœux sont comblés. Le « féroce tourmenteur » exécute une série de ricanantes et diaboliques grimaces avant de prévenir Léonard de ses intentions dans les termes suivants :

– Et puis, c'est tous les jours que vous me le dessalerez, ce m… hareng-là ! Et quand il m'aura em…bêté, ce sera deux trempettes. Ah ! je le tiens, à présent, le sale bougre ! Et nous essaierons de la douche s'il me tape trop sur les nerfs !

Il sort dans un état de jubilation que je ne saurais décrire.

q

Chapitre 3

J'ai pris un bain délicieux, trop court, à mon gré, mais Léonard a pensé devoir l'abréger « pour c'te raison qu'y faut pas que le sang s'éluge. » Il bafouille encore quelque chose au sujet des eztrimités, des congections cérébrales, tout en m'aidant à me rhabiller. N'ayant jamais eu de valet de chambre je suis plutôt gêné par cette collaboration. Enfin la toilette est achevée : allons visiter les cours et les « terrains ».

Léonard me fait sortir par une autre issue du « pavillon des bains ». Nous suivons une sorte de couloir à ciel ouvert, entre deux constructions blanches et basses, pareilles à tels bâtiments scolaires.

Nous voici arrêtés devant une porte d'aspect moyen-âgeux, bardée de fer, ornée d'une serrure grosse comme quatre dictionnaires de Quicherat. Mais mon gardien promène un trousseau de clefs de dimensions, sans doute, inconnues jadis à la Bastille. Il en choisit une avec laquelle on briserait des pavés et l'obstacle cède presque sans bruit.

Nous sommes dans une grande cour plantée de hauts arbres épais, entourée de préaux au sol bitumé. Au milieu bombe une petite pelouse que bordent comme d'une chaîne de médaillons ovales des corbeilles de fleurs d'une jolie diaprure.

Autour de la pelouse et sous les préaux circulent par groupes de trois ou quatre, comme des collégiens en récréation, des gens d'apparence, en général, paisible, de mise propre, qui semblent converser avec douceur ou réfléchir profondément entre deux phrases prononcées ou écoutées. Ces promeneurs ne font aucune attention à nous. Ils paraissent « supérieurs » aux soucis ordinaires de la vie, préoccupés uniquement de suivre le cours de certaines pensées qu'ils peuvent se communiquer entre eux, — au besoin, — pas toujours, —. mais qui seraient incomprises ou tout au moins faussées par le médiocre intellect d'auditeurs appartenant à un milieu plus vulgaire. Ils ont, par instants, des sérénités de fakirs hindous.

– Ah ! ceuze-là ! me confie Léonard, c'est la crême de la crême ! C'est bien rare si on a du chambard avec eusse. Ou alors c'est qu'on a été les sercher, les porvoquer ! Je dis pas qu'y y a pas des fois !... Mais pour ce qui est « du général » y en a pas de plus distingués. C'est au point que Monsieur qui est bien moins abruti qu'eusse, bien plus gentil, bien plus vivant, y serait pas une bonne société pour ces personnes-là ; y leur donnerait, des jours,

de son egzitation. » (Encore !) Le seul malheur avec des gens « si bien » c'est que, pour certains, tout d'un coup ça sange et c'est alors des intervalles de maladie noire. Oh ! quand ces accès-là les prennent, y a plus, y a plus ! 'Y sont salement enquiquinants !... Rarement méchants, par exemple. C'est pas comme les maladies noires que je vous montrerai dans une autre section. Là y a pas de mal plus dangeaireux. 'Y en a que je vois pas actuellement, qui sont de la bonne catégorie mais moins satisfaits et qui n'aiment pas les autres. Ils viennent rarement par ici, bien qu'ils appartiennent à la cour. Ils préfèrent un petit jardin de moins d'espace qu'est là-bas derrière et qui « communique » avec une belle pièce qui leur sert comme de clubre, de cerque, comme on dit. 'Y sont que cinq en tout. Nous les appelons les Philosophes vu qu'y en a un qui a été médecin « reçu et de pratique » ; deux étaient avocats ; un autre « a fait » l' « agteur de théâtre » et le dernier, le plus embêtant, on dit qu'il écrivait des « feuilletons de pouésie » et aussi d'histoires d'aventures pour les journaux et autres...

– Tiens, un confrère !

– ... C'est-y que vous voulez les voir ? 'Y a pas à sanger de quartier.

Certainement, je veux les voir ! Je crois que je sympathiserai plus facilement avec ceux-là qu'avec les Mahatmas timbrés pour lesquels je suis trop egzitè.

Cette fois pas de portes closes, pas de serrures. Une grande salle s'ouvre sur l'un des préaux. Nous la traversons, médiocrement charmés par des senteurs aigres ou fades qui m'écœurent même un peu. C'est le réfectoire des « bons apôtres » de la première division. Mais une bouffée d'héliotrope et de réséda chasse

le malaise. Nous marchons sur le gravier très fin d'une allée cernée de deux rangées de frais arbustes ; d'étroites plates-bandes embaument. Vingt pas à faire, une marche à monter et nous entrons dans une pièce qui me paraît moins belle qu'à Léonard. Elle est assez propre mais, bien que très vaste, ne contient qu'une table et quelques chaises.

Cinq messieurs des plus « comme-il-faut », ainsi que mon gardien me le fait observer, se lèvent avec une affectation d'extraordinaire politesse. Je réponds à cinq saluts et serre cinq mains — tendues de façon assez noble.

Quatre de ces gentlemen se rasseoient aussitôt, en me priant, en chœur, de les imiter et reprennent des poses dignes bien qu'un peu accablées. Mais le cinquième reste debout et, passant son bras sous le mien, me contraint doucement d'accomplir le périple de la chambre, comme désireux de me faire les honneurs des murs nus, de la natte passablement éraillée et des sièges semés çà et là.

Quand il juge que je me suis bien familiarisé avec les craquelures du stuc des parois il me mène vers une chaise qu'il a soin d'épousseter avec son mouchoir et me supplie — en propres termes — d'y prendre place. Il en choisit alors une autre, s'installe auprès de moi et se met à causer en hôte désireux de rompre la glace, — de mettre le nouveau venu complètement à son aise :

– J'espère, Monsieur, que vous n'êtes qu'en visite dans cette maison, — du reste bien tenue et suffisamment agréable. Je regretterais que vous y fussiez en résidence — et pour les mêmes raisons que ces Messieurs et moi.

Je lui réponds que je crains bien que mon séjour chez le Dr Froin ne se prolonge au moins de quelques semaines.

– Vous m'en voyez, Monsieur, très peiné. Je redoute pour vous des journées assez dures à passer. D'autant plus que vous êtes, j'en suis sûr, très légèrement atteint. Je suis médecin, le « docteur Magne… » (Il salue) … et connais la marche de la plupart des affections qui rendent l'internement nécessaire. J'ai pu faire diverses observations sur mes amis ici présents et sur moi-même, ce qui n'a rien de gai. Eh bien ! je suis désolé que mon collègue Froin vous ait retenu ici car il est rare qu'il se trompe… Quelquefois cependant…

Il a un sourire singulier, un clin d'ceil mystérieux que je prends pour des symptômes de son état mental…

Je lui demande, un peu malgré moi :

– Alors vous avez conscience que tout ne… se passe pas régulièrement en vous ?

– Assurément ; bien qu'il y ait une puérile exagération dans les propos du médicastre Bid'homme quand il affirme que les cinq individus que vous voyez devant vous sont fous à lier ; (et je me permettrai de vous faire remarquer que ce n'est guère là le langage d'un médecin s'adressant à des patients). — Il est trop certain que le fonctionnement de nos cerveaux n'est pas toujours normal ; n'est-il pas vrai, mes chers amis ?

Ses quatre compagnons ont un hochement de tête éloquent.

– … Nous avons, par exemple, constaté le phénomène suivant — et les uns chez les autres — et chacun de nous en lui-même : il nous arrive souvent, contre notre vouloir, en dépit de nos réels

efforts pour nous contraindre au silence et à l'immobilité, — de prononcer telles paroles, de commettre telle action qui prouvent surabondamment que le parleur, que l'être agissant est dans une période de très légère insanité. Voici un fait entre mille : dernièrement le fâcheux Dr Bid'homme nous fit l'immense plaisir, — je le dis sans la moindre charité, — mais tant pis ! — nous fit l'incommensurable plaisir de contracter une fièvre peu dangereuse mais qui le retint quelques jours dans son lit. Nous étions donc momentanément débarrassés des visites de ce polisson mal embouché, capricieux et méchant. Nous éprouvâmes tous cinq une impression de temporaire délivrance positivement exquise mais gâtée pour moi par une affreuse obsession : je comprenais le mieux du monde, moi-même, que c'était ridicule, invraisemblable, imbécile, mais — n'étais-je pas poursuivi par l'idée fixe que, si Bid'homme venait à se trouver en danger de mort, il importait que ce fût moi, moi seul qui lui adressâsse les dernières paroles de consolation. Notez bien qu'il ne m'entra jamais dans la tête que j'eusse reçu les ordres et que les ornements sacerdotaux pussent me seoir mieux qu'une ceinture de sauvetage à un squale !... Mais dès que faiblissait ma volonté de reporter ma pensée sur d'autres sujets de préoccupation, j'étais horriblement tourmenté par le retour de cette vision grotesque : un Magne toujours aussi barbu et porteur du complet d'étoffe anglaise dont vous avez peut-être déjà — en vous-même — approuvé la coupe élégante et la nuance discrète, mais revêtu d'un transparent surplis qui laissait voir ce veston ventre-de-biche et cette cravate mauve et vert-de-gris, — un Magne dont les gestes de prédicateur et les filandreuses homélies stupéfiaient puis attendrissaient un petit bout d'homme simiesque roulé en boule dans ses couvertures. Le pis est qu'avec la plus ferme résolution d'épargner à

mes compagnons habituels le spectacle de mon exécrable égarement, je me surpris bientôt à jouer toute la scène devant ces bons camarades indulgents mais faiblement ravis. Je voyais Bid'homme comme je vous vois, j'imitais même ses grimaces d'abord féroces puis béatement pieuses ; je l'exhortais avec un zèle toujours croissant et voulais obliger mes amis à déclarer que le hideux petit docteur était bien sous nos yeux... En même temps j'avais honte de mon rôle et me disais que j'étais comme ces enfants qui, jouant au soldat ou au marin, assistent presque réellement à la déroute d'ennemis imaginaires ou à la capture d'un vaisseau de pure fantaisie. Et il y avait un malheureux texte latin absolument indispensable à ma « prédication », — un texte dont je ne pouvais jamais retrouver que les deux premiers mots : Et nunc... et nunc... et nunc !... L'infructueuse recherche des autres vocables disparus de ma mémoire me causait une irritation des plus cocasses. Je ne me guéris de ma funèbre manie que le jour où mons Bid'homme, remis sur pied et plus courtois que jamais, me gratifia, lors d'une renconlre matinale, des agréables mais mystérieuses épithètes de : « grand dardaillon » et de « margouillard ». A propos, il faut que je vous fasse voir une caricature de ce Bid'homme, un dessin assez médiocre mais divertissant qui est mon œuvre. Je vais vous chercher ce « crayon ».

Le Dr Magne sort après avoir adressé à ses compagnons, à moi, aux murs, — surtout aux murs, — un superbe salut circulaire. Aussitôt l'un de ses amis se lève et vient occuper sa chaise. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, glabre, un peu grisonnant ; sa figure d'une pâleur luisante semble poncée. Il a deux poches sous les yeux, — de gros yeux bombés que recouvrent à demi leurs paupières en forme de coquilles de clovisses. Son nez est formidable, d'une courbe si ample et si hardie que je ne puis

le comparer qu'à certains promontoires. Il tient continuellement à la main une sorte de casquette d'officier de marine avec laquelle il s'évente de temps à autre. Sa politesse est exquise, plus familière, toutefois, que celle du Dr Magne :

– Ami, — me dit il, vous êtes nouveau dans cette maison heureuse à la fois et contristée de vous avoir accueilli. Vous semblez plein de sagesse et de pénétration mais il est bon qu'un vieux pilote pratique de ces parages « cirés et frottés mais non dépourvus d'écueils » vous mette au courant de quelques particularités. Vous savez déjà ce que nous pensons du sieur Bid'homme : c'est un monstre à face « tout juste humaine » ; mais il est ici d'autres dangers que ceux qui proviennent de la fréquentation de gredins de cette espèce. Certains périls vous menacent et « j'ai la persuasion que vous ne les ignorez pas » (? ?)... Mais vousmême pouvez devenir redoutable à telles belles intelligences un instant obscurcies »...

... Léonard a raison. Je dois être bien dangereux pour que ce bon monsieur s'en aperçoive ainsi après moins d'un quart d'heure de fréquentation...

– ... Soyez toujours plein de tact et de mesure dans vos rapports avec... disons, par exemple, avec notre cher Dr Magne. Vous le voyez : nous tâchons de lui complaire en tout ; nous confirmons tout ce qu'il lui prend fantaisie d'avancer. Le Dr Magne, ami, est un homme de la plus haute valeur, mais il a trop travaillé, — trop certes, — au point de s'anémier le cerveau et il est actuellement « sous un nuage » comme disent les compatriotes de mes défunts amis Richard-Cœur-de-Lion, porte-couronne, et Jerry Nastyswine, bookmaker. Il est « malade » et le sait. Malheureusement il veut à toute force que nous quatre, —

victimes d'erreurs ou de machinations familiales, — soyons dans le même état que lui. Comme c'est l'être le meilleur et le plus noble du monde entier, nous jouons une pieuse comédie pour ne pas l'affliger ; mais vous saurez désormais que lui seul, dans ce petit groupe de cinq compagnons de misère, est réellement un peu frappé de ce que je me refuse à nommer et vous le ménagerez en conséquence, n'est-ce pas ? Si vous avez, ami, quelque observation à faire sur son compte, prenez-moi à part et transmettez-la-moi, à moi, monsieur A. Desbosquets, artiste dramatique, créateur, — comme vous ne pouvez l'ignorer, — du rôle de Cusenier dans les « Dangers de la distillation », ce beau drame du grand poète Noilly-Prat.

Ayant mis ainsi sa conscience en repos, M. A. Desbosquets oublie complètement ma présence et va causer avec Léonard qui est demeuré près de la porte. Il lui reproche, pêle-mêle, sa mâchoire, son accent, le peu de soin qu'il prend de son « indécente moustache », son inaptitude à marcher les pieds en dehors et lui déclare, — avec douceur, — qu'il ne fera jamais un bon « jeune premier ». —Je vous crois, Desbosquets !

La suite de la conférence m'échappe car, dès qu'il voit le bon acteur bien absorbé par le soin de cuisiner ses périodes en lesquelles le blâme s'oint de quelque bienveillance, — un autre membre du groupe, un homme encore jeune à figure de Chinois, mais de Chinois passé à la gelée de framboises, s'approche de moi avec précaution.

Son teint naturellement jaune s'égaie de capricieuses et « complémentaires » enluminures de couperose plutôt violette que rouge. Il a les cheveux rudes, le front fuyant, des pommettes saillantes, d'étroits yeux mongols dont les prunelles brunes

semblent « fourbies à la peau » plutôt que vivantes, d'imperceptibles moustaches couleur feuille-morte, une petite barbe poivre et sel qu'on dirait usée comme un vieux tapis, un long cou dont la pomme d'Adam ressemble à une grosse noix restée là en route, des omoplates pareilles à celles d'un très vieux cheval très maigre — et qui jurent avec le buste épais et court et le bedon rondelet. Cagneuses, ses jambes en arcs sont embellies de genoux cocoïdes.

Il emprunte, lui aussi, la chaise du Dr Magne, m'envoie deux bouffées de cigarette au nez et m' « entreprend » à son tour. Son langage est moins fleuri que celui de ses prédécesseurs ; il s'exprime avec une certaine difficulté de parole que l'on peut croire due à de la timidité ; sa voix est sourde, ses gestes sont gauches. Il paraît horriblement malheureux et gêné d'être venu là ; mais il y est. Il faut qu'il marche et il y va héroïquement, la mort dans l'âme :

– Monsieur, — enfin oui !... Monsieur... je n'aime pas chiner des frangins... absolument non ! Cependant, il faut que je vous dise que Desbosquets est beaucoup plus... absolument... (oh ! je lâcherai le mot !)— beaucoup plus... absolument craqué que le copain Magne. Absolument oui !

Il a un désir d'être franc, de « s'abandonner », dont il se repent à toute seconde parce qu'il sait qu'il s' « abandonnera » maladroitement, qu'il va prêter à la moquerie ; il se sent ridicule et souffre de se connaître trop bien ; mais il est remordu de son besoin de sincérité, de laisser-aller — et se soulage avec son argot et ses « absolument » — « absolument oui ! » « absolument non ! » — à l'aide desquels il croit pouvoir révéler le fin fond de son âme.

Il reprend :

– On vous a peut-être parlé de moi — oui ! Je sais : blim, bloum — mécanique ! absolument oui ! — Littérateur, on vous a dit, — (Ah ! c'est le confrère !) et aussi le plus embêtant du groupe, n'est-ce pas ? C'est l'expression de Léonard, — oui ! Ah ! quand je suis un peu… blim, bloum… mécanique ! enfin — mal luné, — je ne dis pas… mais pas méchant pour un clou !… Dégoùlante, cette sale difficulté de parole, mais la mécanique, vous savez, — et pour moi c'est de la mécanique,— pas moyen ! Voulez-vous… je vous dise mon nom ? Ah ! pas connu du tout, mon nom, mais 'veux pas qu'on le défigure méchamment en vous le citant : Oswald-Norbert Nigeot. Prière de ne pas entendre Nigaud, — non ! — Bien que mes vers !… Ah ! satanée mécanique !… Un crétin, un simple crétin « boulotté » par la manie maladive d'écrire — et les calomnies des anciens élèves de Polytechnique ! — Oh ! écrire ! Métier terrible pour les mal doués comme moi qui sont… blim, bloum pas mécaniques ! et fâchés avec la mécanique des mots. Cochons de Polytechniciens forgent les mots ; pour cela pauvres littérateurs ne peuvent pas s'en servir. Ah ! cela même est de la mécanique !… Et ivrogne avec cela, Desbosquets aussi, très ivrogne ! Vous voyez bien : Cusenier, Noilly-Prat, pourquoi pas Pernod ? C'est une hantise pour les gens comme lui et comme moi ! Car ici, savez, — liquides sont rares, — bien que grâce à la haine des gardiens pour Bid'homme… (ah ! chameau ! chameau !) grâce aussi au père Froin, trop bon, croit pas au mal, lui, — mais peut-on appeler cela un mal ? il existe avec le ciel des… mécaniques… des… bloum… des accommodations, non ! veux dire dements, pas dations !

M. Nigeot semble extrêmement fier d'avoir mené à bien (?) une si longue phrase étayée d'un seul « bloum » et d'un seul « mécanique ». Mais très satisfait de son succès, tourmenté par la crainte de continuer moins élégamment, il s'embrouille dans une série de propos extravagants où les Polytechniciens abhorrés et les « blim bloum » (sans parler des « absolument ») tiennent une place trop envahissante pour que le discours demeure clair.

Du reste il s'interrompt bientôt :

– Je vous… blim !… je vous laisse. Voici… mécanique !… Croyez bien que c'est le moins bête d'entre nous, absolument oui !

L'ex-médecin entre d'un air ravi ; sa grande barbe brune balaye une feuille de fort carton qu'il contemple avec un orgueil amusé :

– Tenez, Monsieur, donnez-vous la peine, je vous prie, d'examiner cette caricature sans prétention. Ne parlons pas du dessin qui est enfantin mais la pochade est drôle, très drôle, je le dis sans la moindre modestie.

Drôle ! Ah non, je ne trouve pas ! Quoique le Dr Magne soit d'un avis contraire je me permets de trouver le dessin très habile au point de vue de l'exécution, mais drôle !

Un Bid'homme effroyablement ressemblant mais dont l'animalité, l'expression diaboliquement mauvaise, sont exagérées avec une férocité sauvage et glaçante, s'occupe à fouiller de l'un de ses bienheureux éperons le crâne d'un patient scalpé et trépané. C'est une horreur, une horreur ! Absolument oui ! comme dirait M. Oswald-Norbert Nigeot.

Je feins de considérer cette « fantaisie » comme délicieusement comique bien qu'elle me fasse peur. Nigeot, le bon cabotin Desbosquets et les deux avocats dont le silence m'a étonné s'approchent vivement pour voir, eux aussi ! Leur sourire charmé en dit long sur cette charge qui les venge en quelque sorte. Le Dr Magne a un petit rire assez bizarre. Je ressens une nouvelle émotion, peut-être plus déplaisante que la première : serait il moins « sûr » que je n'avais cru ?

Mais voici qu'il ne rit plus, que ses yeux ont un regard plus intelligent, plus doux, plus sérieux que jamais ; on y lirait presque de l'apitoiement.

Et il parle d'une voix toute changée :

– Maintenait que nous nous sommes amusés de cette caricature, voulez-vous me permettre de vous dire qu'elle a son côté triste… Ce petit médecin si tyrannique envers ses malades, si méprisant, si brutal, — eh bien ! j'ai peur qu'il ne change de rôle — et peut-être prochainement. Vous le connaissez peu encore, bien qu'il ait dû vous jouer déjà quelques tours de sa façon ; mais moi qui l'observe depuis deux ans et de plus en plus attentivement, (c'est singulier et un peu effrayant, n'est-ce pas, ce demi-fou qui surveille l'homme chargé de le soigner ?) j'ai noté chez lui des changements significatifs. Il a toujours été méchant et désagréable ; mais au début, quand il jouissait de toutes ses facultés, (oui ! je vous surprends mais vous me devinez ; je veux bien en venir à ce que vous soupçonnez déjà), quand, dis-je, il jouissait de toutes ses facultés, ses gredineries s'enchaînaient avec quelque méthode ; aujourd'hui, il devient tout à fait incohérent. Il le deviendra davantage… Etudiez-le et vous me direz si vous n'êtes pas de mon avis…

A ce moment Léonard se débarrasse avec quelques ménagements de l'excellent Desbosquets et me rappelle que, d'après le programme du Dr Bid'homme, je dois m'esquinter un peu dans les jardins et les « terrains ».

Je sors bientôt, accompagné de mon « surveillant », après avoir encore échangé des saluts et des poignées de main avec les trois gentlemen loquaces et les deux avocats taciturnes.

Tous se montrent encore plus cérémonieux et distingués qu'à mon arrivée. Il est clair qu'ils se complaisent infiniment aux petits manèges de la politesse la plus raffinée ; c'est pour eux une manière de sport et aussi en quelque sorte une réhabilitation. Ils veulent qu'on dise : « Ces gens-là ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. On peut être enfermé, parbleu ! — à tort ou à raison, — sans perdre pour cela une parcelle de sa dignité. Admettons que ces Messieurs soient « souffrants » — et encore ! En tout cas les petits malaises mentaux qui les affectent — à ce que l'on prétend, — ne les dégradent en rien : ce ne sont pas des « malades » ordinaires. »

q

Chapitre 4

J'ai été si préoccupé des « idées » de mes nouveaux amis et de la singulière prédiction concernant le Dr Bid'homme que je ne sais trop par où Léonard m'a fait passer. J'entends, comme en rêve, manœuvrer encore des serrures et des verrous et me retrouve dans une cour un peu semblable à celle des « Mahatmas », des

bienheureux inconscients que mon gardien m'a prié de ne pas déranger dans leur trouble béatitude.

Un peu moins de fleurs, peut-être, et des préaux plus négligemment balayés, voilà toute la différence.

Ici encore les « internés » se promènent le plus souvent par petits groupes ; ils sont, eux aussi, convenablement vétus, ont, en général, l'air assez paisible ; la plupart causent entre eux sans trop de gesticulations. Pourtant on commence à deviner que, dans ces nouveaux parages, « quelque chose » d'étrange et d'inquiétant doit se manifester de temps à autre ; il y a déjà çà et là des figures un peu anormales. Qu'est-ce que je disais ! Voici, trottinant prestement à nos côtés, levant très haut le pied, arrondissant la jambe, steppant comme un cheval turcoman, un vieux Monsieur sec et menu dont le visage rasé offre une trop grande ressemblance avec certaines têtes d'oiseaux ; il chantonne tout en courant un bizarre petit motif en mineur qu'il interrompt à chaque instant pour grogner des « pouac ! pouac ! » nasillards dont l'effet sur mes nerfs ne se peut décrire. Dirai-je que les « pouac ! pouac ! » semblent les râcler ? Ce sera complètement absurde ; et pourtant !...

– Oh ! celui-là, fait Léonard qui s'aperçoit de mon pénible agacement, faut pas vous en émotionner ! Quand il est méchant, c'est comme un éfant, rien de plus. On le couche quand ça dure trop longtemps et — voilà tout. C'est un ancien maire de village qui était riche et qui a trop nocé. Il s'en allait s'amuser dans toutes les foires et, au retour, quand il était émêché, il faisait monter des trois, quatre filles dans sa voiture. Vous me comprenez ! Des fois il débarquait c'telle-ci ou c't'autre sans précaution, sur un tas de cailloux, par exemple. Mais il en ramenait toujours

au moins deux chez lui. Et quand on se dit qu'il a été vingt ans chargé des affaires de sa commune ! Lorsqu'on y a repensé, il paraît qu'on a raconté qu'y y avait pour tout le moins cinq ans qu'y y était plus. Mais on était habitué à lui et « des gens » avaient intérêt à le garder comme maire. Ça fait qu'alors !... Ah ! le sacré père Marical ! Et c'était çà qui mariait le monde ! Ça fait grémir !... C'est un à part comme vous ; dans le même pavillon ; votre voisin de chambre.

Marical repasse, — en gambillant, cette fois, comme un hanneton. Il a des yeux fixes, sans aucune expression, des yeux en colle de pâte sale ; mais sa bouche grimace un sourire que l'on dirait polisson et railleur :

– Pouac ! pouac !..

Il est déjà loin.

Un autre « solitaire » nous croise à deux reprises. Celui-ci ressemble à un empereur romain retouché par Daumier. Son attitude est calme et hautaine. Il serait admirablement décoratif s'il pouvait renoncer à sa bizarre manie de mordre à belles dents un chiffon de drap qu'il extrait toutes les deux minutes de la poche de son pantalon.

Léonard barnumise :

– C'est un ancien « clérical », — enfin un mauvais « curé de vicaire », qui était plus jésuite qu'un archevêché. (Ah ! on l'a défroqué malgré lui ; ça lui change son type !) Il s'était mis dans la tête qu'il était l'Antéchrist ; Ça fait qu'alors y fumait sa pipe dans les cimequières et qu'y dansait sur les tombes en bouffant son mouchoir quand il lâchait son brûle-gueule. Ça a semblé drôle, est-ce

pas ? — On a enquêté et on a trouvé qu'il avait une collection de petits esquelettes en fil de fer dans une malle. Alors qu'il a dit comme ça : En ma qualité d'Antéchrist, je révise le Jugement Dernier le 23 de chaque mois et il me faut des « macchabées » ! — Oh ; ça fit pas un pli, on l'emballa pour ici d'autant plus qu'on a su qu'un dimanche il avait poussé des cris de blaireau dans l'église tandis que le vrai curé prêchait et qu'il s'était mis à dégoiser des tas de « cochoncetés » pour empêcher son « patron » de parler ; que des fois, aussi, y s'cachait dans des derrières de portes pour faire peur aux vieilles bigotes. Ce fut moi qu'on envoya le sercher ; il était pas commode, ej' fus forcé de l'serrer…

Léonard prononce « saerraï » mais je comprends trop bien la valeur de ce verbe à terminaison turcobosniaque. C'est comme si une vilaine petite bise froide me glaçait le crâne et agitait mes cheveux. Et l'homme aux yeux pâles reprend :

– Mais ce qu'il en a boulotté, de mouchoirs, une fois chez le père Froin ; ça ruinait l'administration qui est moins généreuse que le Docteur, car le bonhomme, il est malheureusement sous !a coupe de cormoranditaires arrangés en manière de Société, qu'y raconte. Ça fait qu'alors 'y a eu un gardien qui s'est avisé de coller à Marangot — l'ancien vicaire — des bouts de vieilles culottes et de gilets à mâcher. Ça lui produit le même effet et l' « Économe » ne gouale plus. Par exemple il est méchant, çui-là, des fois, comme un gromadaire. C'est un de ceusse qu'a cette maladie noire que je vous disais. Il a trop fait le « mariolle » avec ses histoires d'Antéchrist.

– Léonard, auriez-vous habité Paris ? Vous employez parfois des expressions singulières dans la bouche d'un autochtone des environs de Dieppe : macchabées, — ça n'a pas fait un pli, —

goualer, — mariolle, etc. etc. Sans votre harmonieux accent du cru, je vous prendrais à certains moments pour un Bellevillois ou un Charonnais.

– Je suis été sur le point de me marier avec une gardienne de l' « aut'bâtiment » qui était une Parisienne de… Clichy-Levallois où ses parents étaient établis, qu'elle disait, dans la peau de lapin. Les choses étaient avancées, — très avancées…

Il fait claquer sa langue et prend un air de fatuité ingénue.

– Seurement qu'elle s'est tirée des pieds avec un torcheur de vaisselle qui avait volé l' « Économe ». Même qu'on les a jamais repincés. Et puis c'est comme un sort : chaque fois qu'y y a un Parisien ici, c'est moi qui en suis chargé. On apprend des mots, comme çà, vous savez ! Ça fait qu'alors ça vous reste. Je suis sûr que Monsieur qui est de par là aussi m'enseignera de ses « raisons » sans le vouloir et c'est pas les plus jolies que je retiendrai.

– Flatté de votre bonne opinion ; mais, bon Dieu ! qu'est-ce que c'est que celui-là ?

Un vieil homme couvert, en dépit de la chaleur, d'un gros pardessus en cheviotte, coiffé d'une espèce de fez en fourrure grisâtre, s'est approché d'une fenêtre dont il a empoigné les barreaux et se met à danser lourdement sur place comme l'ours du Jardin des Plantes, en poussant des grognements tantôt sourds, tantôt tonitruants. C'est Martin, à s'y méprendre.

– Ça c'est le père Mabire, un ancien notaire, (bien qu'il ait du mal à lever le pied).

J'espère pour la jeune personne de Clichy-Levallois que cette médiocre facétie n'est pas d'elle, — mais au moment où je vais

demander à Léonard quelques renseignements complémentaires sur le père Mabire, un bruit de galop dérange mes idées. Je me retourne et aperçois un bonhomme de type vraiment ignoble — qui s'arrête court.

La nature l'a gratifié de petits yeux de goret, clignotants et féroces, d'un large nez « flaireur » dans chaque narine duquel on introduirait aisément une forte noisette, d'un teint violet mat, si l'on peut ainsi dire, et d'une grosse et répugnante moustache de phoque. Il est nimbé d'une casquette plate, vêtu d'un complet « oubli d'oie » sur lequel une blouse bleue déboutonnée du haut, toute raide et luisante d'apprêt fait cloche.

En galopant, il traînait un petit chariot-joujou au bout d'une ficelle dont une extrémité s'enroule autour d'un énorme pouce tordu et noir d'être velu. Un instant interdit quand il a vu qu'on l'observait, il se remet bientôt et repart, cette fois au pas, en donnant des secousses à la ficelle comme s'il conduisait par le bridon un cheval rétif. Tout en marchant il hurle plutôt qu'il ne chante sur un air qui rémémore à la fois l'immortel motif ; « Voilà l'raccommodeur de faïence et d'purcelaî-no ! » et cette autre excellente mélodie : « Rempailleu'd'chaises ! rempailleu'd'chaises ! » — mais dont le rythme est plus accéléré : « En avant les p'tits lapins ! les choux ! les trompettes ! Mon père s'est pendu ! »

– Ah ! voici Jean Jouillon, le prophète, qui reprend sa tournée. Il en a des manies, c'tanimal-là ! Le maintenant il se figure qu'il est un sale gosse qui « rigole dans les rues avec sa petite voiture » ; le tout-à-l'heure qu'il est « ambulant en légumes », en « basse cour » ou en « bibeloterie », une autre fois qu'il est un sartimbanque « affligé de prophétie ». On m'a dit qu'il avait « professionné de » camelot, de marchand de quatre saisons et même de

gymnasiarche et de « débitant de boniments » dans les foires. Le v'là qui rapplique, méfiez-vous ! Il a la sacrée maladie de vous fiche des coups de pied dans l'cul — sauf votre respect — quand on ne fait pas attention à ses manières. A moi, ça m'est arrivé ; même une fois devant une dame en visite, — que j'en étais salement humilié. Oh ! à chaque ricidive je l'ai saerraï, c'qui s'appelle saerraï. Eh bien, y r'commence quand y peut. Il prétend qu'il tient cela de son père, celui qui se serait pendu si faudrait croire sa rengaine.

Comme pour « illustrer » les paroles de Léonard, Jean Jouillon s'approche sournoisement de mon gardien et — après une feinte, — lui porte, à l'endroit désigné, une botte, par bonheur assez lestement parée.

– Attends un peu ! j'te vas régaler ! clangore Léonard.

Le prophète-saltimbanque-fruitier-ambulant-camelot, — déçu mais prudent — fait l'étonné. Sa figure revêt une expression de bonté si phénoménale, si invraisemblablement surhumaine qu'un Saint lui-même le prendrait en grippe et le reconnaîtrait du premier coup d'œil pour un incurable mauvais drôle.

Il tient absolument à nous donner le change :

– Qu'est-ce qui te prend donc, mon vieux Léonard ? fait-il avec onction. Tu croyais que j'allais t'en envoyer un ? Non ! non ! c'est plus dans mes jeux. Je voulais seulement te donner une petite séance ainsi qu'à ce Monsieur qui est ton ami. Tiens, regarde un peu ! Vlà « l'transpprt sacré qui m'travaille. »

Il s'étale sur le sol, puis se tortille comme un ver. Un peu de bave lui vient aux lèvres, il rauque.

– Nom de nom ! Vous le voyez-t-y le prophète, le bougre de prophète ! J'vas vous dire eul'présent, eul'passé, eul'futur et l'reste : j'vous prédis pour 1859 (nous sommes en 1897), la bataille de Sorférino, Palostro, Palikrao et tout l'tremblement. J'-suis-t-y bon prophète ? Je me suis-t-y trompé ? Ça s'est-y pas passé comme j'ai dit ? Tenez : j'vas vous la faire, moi, la bataille eud' Sorférino.

Il se relève, galope un instant autour de nous qui ne le perdons pas de l'œil. Il râle d'une voix d'alcoolique :

– J'suis Mac-Mahon, Bolivar, Garibaldi et tous les gars du Coup d'Etat. Devant moi y a l'Autrechien, l'Horlandais et c'te clique en général ! Derrière moi mes troupes, que c'est dressé comme du chien-caniche. A ma gauche mon artillerie, à ma droite la Glouère et l'Etoile de l'Honneur. Vivent la République et l'Empereur ! En avant les bonnets à poil et les Chass'd'Af' ! Enlevons la tour Malakoff et le Palais d'Eté ! Ça y est ! C'est pas pus long que çà, à la baïonnette ! Jamais de truqué avec nous ! Gornadiers j'suis content d'vous, tas d'veaux ! 'Core un peu d'canon et d'mitraille pour dessiper les derniers vertiges de la Cosaquerie ! Poûm ! ! Assez à présent. Y en a plus ! Le Français est grand et généreux, il épargne toujours les morts ! Je leur pardonne à tous et je les décore comme tous mes régiments. Sommes tous des frères, y a rien comme de se coller un coup de torchon pour s'aimer après. Maintenant y a pus d'morts ! Je vous raissuxite tous ! Amnistie ! Tous dans les bras les uns des autres ou je vous fous à l'osto ! V'là c'que c'est que la guerre, l'école du sentiment et de l'héroïsse !... Ah ! lâche Kabyle ! tu me craches un pruneau !...

Il retombe.

– Fourrez-moi çà au silo avant que j'agonise : on le fusillera après. Je meurs ! Je meurs ! Mais heureusement que v'ià Badinguet qui m'apporte la Croix de l'Estruction publique enrichie de diamants, le bâton de gros-major et c'qui s'en suit — dans un grand coffret d'ouate capitonnée. Y frotte ça sur un pan de son paletot pour que ça r'luise. Y pleure ! J'ai reçu une larme d'Empereur dans la narine ! Je meurs content. Vive la France ! Couic !... Ah ! ça y est puisque j'ai dit couic !...

Jean Jouillon a mimé toute sa grotesque bataille et « c'qui s'en suit ». Il a caracolé en chargeant à la baïonnette et même en escaladant la Tour Malakoff, il a manœuvré les canons, protégé de son corps les ennemis abattus, décoré ses régiments et les Cosaques, Autrechiens et autres, embrassé tout le monde, reçu le coffret, récuré les brillants, baisé la main de l'Empereur. Il est enfin mort ! Ce n'est pas trop tôt !

Nous nous éloignons tranquillement car Jean Jouillon semble moins leste à se relever, mais nous n'avons pas fait dix pas que Léonard bondit comme lancé par une catapulte et s'empoigne le râble à deux mains :

– Le sagouin a visé juste, cette fois, beugle-t-il.

Et mon gardien se jette à la poursuite du prophète ; mais ce dernier a pris une avance considérable, et — tandis que Léonard fort piteux revient vers moi, découragé mais non pacifié, se frottant rageusement l'hémisphère contus, le fâcheux Jean Jouillon caracole de plus belle de l'autre côté de la cour. Le char-joujou danse furieusement au bout de la ficelle et l'ex-camelot, acrobate et marchand des quatre saisons, vocifère une nouvelle romance :

– Pois verts ! Rutabagas ! Guano frais ! Chiens en sucre ! V'la l'marchand d'gras double ! Mon père s'est pendu !

q

Chapitre 5

Les colères de Léonard ne sont pas éternelles. Il se contorsionne le faciès en une abominable grimace qui donne à l'un de ses yeux l'apparence d'un nombril enfantin dessiné de travers, remonte jusqu'aux cheveux le sourcil correspondant, gonfle une joue d'une chique monumentale et creuse l'autre d'une fossette….. où tiendrait un petit savon ; puis il prononce :

– Y m'payera ça plus cher que chez l'phormacien mais j'suis pas là aujord'hui pour faire la course au cocher. 'Faut d'abord obéir au Dr Bidhomme.

Nous reprenons notre marche et allons sortir du terrain de chasse du prophète quand nous sommes accostés par un grand escogriffe d'une cinquantaine d'années, maigre et barbu, de mine importante, qui nous déclare à brûle-pourpoint qu'« il est gentil, bon garçon et tout ça » mais qu'il ne tolère pas qu'on s'offre sa tête.

– Quoi c'est encore qui vous mord, Loiseleur ? interroge Léonard.

– Vous savez où est ma femme, mon drôle, — et vous la cachez pour me la lancer aux trousses au moment le plus inopportun ; je

n'aurai pas le temps de me garer et la « vilaine personne » me fera une de ces scènes où elle excelle, — pour mon malheur !...

.....Il s'interrompt, m'examine de la tête aux pieds, esquisse une moue satisfaite bien qu'un peu dédaigneuse et gratifie mon chapeau de trois ou quatre petites tapes protectrices qui me ramènent à la belle — et mélancolique — époque, vieille d'un quart de siècle, où mon crâne de galopin de neuf ans, un crâne tout rond, tondu, poli, propre « comme une assiette à dessert » selon la médiocre expression de mon grand-papa, ennemi des mérovingiennes chevelures, incitait les vieux amis de la famille, voire le Surveillant-Général du Lycée, — la bienveillante, la sombre, l'hypocrite canaille ! — à me combler de tambourinantes marques d'amitié de ce genre.

Et M. Loiseleur reprend, s'adressant à moi, cette fois :

– Vous n'êtes pas d'âge, mon petit Monsieur, à savoir ce que c'est qu'une femme. J'entends une femme légitime, une épouse, comme disent les législateurs et les égoûtiers. Eh bien ! mon petit Monsieur, c'est une cuillerée de vert-de-gris dans le plus fade, des entremets sucrés. Que dis-je ? j'en fais quelque chose de bien trop tragique. A m'entendre, ce serait un efficace, un souverain et prompt remède contre l'Amour et contre la Vie, ces deux épouvantables calamités qui procèdent l'une de l'autre et l' « autre de l'une ». N'exagérons rien. C'est plus vulgaire et surtout plus exaspérant, parce que ça dure généralement longtemps, une femme légitime ! Cela vaut une éternelle poignée de poil à gratter dans des draps de grosse toile parfumés à la lavande, un breuvage à l'ipécacuanha qui vous démolirait un peu plus tous les jours sans vous achever, une série de morsures de fortes punaises et de fourmis rouges, une grosse de clous faiblement empoisonnés,

continuellement posés la pointe en l'air sous Monsieur votre derrière ! Ah ! jolie invention que le mariage ! Tenez, moi, j'étais dans les Ponts-et-Chaussées ; j'aimais les Chaussées ! J'aurais voulu inventer des rouleaux en velours pour les égaliser et je rêvais de les bourrer de nougat en guise de cailloux ! J'adorais les Ponts ! Au point de festonner leurs tabliers, si j'avais pu ! Mais pas de plaisanteries tintamarresques, alors qu'il s'agit de choses graves ; j'étais donc un employé modèle ! Eh bien ! mon atroce femme m'a si vilainement persécuté, m'a si bien fait prendre tout en dégoût qu'il fallait se mettre à quatre — et de forts gaillards ! — pour m'extraire des caboulots mal fréquentés où je mangeais mon bien aux dominos et où j'ai fini par me soûler à l'heure et à la journée. Je suis un homme dévoyé bien que voyer ! (Oh ! oh ! bon, celui-là !) — Je ne puis plus voir un tas de cailloux, même en peinture et si mes frères, les pochards errants, comptent sur les arches des ponts auxquels j'aurai collaboré, — pour trouver un abri nocturne après les héroïques absorptions diurnes, ils auront aussi vite fait de s'adresser à Dache, perruquier des zouaves, comme chacun sait. Dans cette belle propriété rurale — (entre nous, je n'ignore aucunement le nom de ce charmant séjour ! Mais j'affecte volontiers de me croire en villégiature pour ne pas froisser mon distingué ami le Dr Froin, — oh ! je me fiche absolument de ce que peut éprouver ou ne pas éprouver le sieur Bid'homme !.....) dans, — disons cette belle propriété rurale où je suis fier d'avoir été invité à passer quelques mois ou quelques années — j'ai tenté de revenir à mes premières amours. J'ai voulu, avec les rares outils et matériaux dont je puisse disposer, — un grattoir, une pelle à sel et quelques débris de bois, mon petit Monsieur, — tracer de mignonnes routes de quelques mètres, creuser de gentilles rivières artificielles dont l'existence n'avait

pour prétexte que la somme de travaux d'art qu'elles nécessiteraient alors qu'elles seraient. (Déclarons tout de suite qu'un hanneton de moyenne vigueur les aurait franchies sans se rien forcer dans le bas-ventre... Mais ç'a été comme si j'eusse arrosé l'intérieur d'un violon. Je n'en f... (pardon) — je n'en appliquais pas une claque, mon petit Monsieur ! Alors quoi ? je suis là comme un daim, capable tout au plus de manger la pâtée de l'Administration — pardon ! — de mes aimables hôtes, — de dormir sous des baldaquins aussi faiblement dorés que (peut-être) imaginaires,— de traîner de plus imaginaires guêtres dans des allées que d'autres que moi. — (des jardiniers (! !) —) dessinèrent et — le reste du temps — de faire le Jacques, suivant l'aimable expression d'une vieille dame fort distinguée, qui fut l'amie de ma grand'mère et qui avait connu Mme de Genlis !... Oh ! si je la repince, ma légitime, je me « repaîtrai » de ses paupières et de ses narines sans le plus léger soupçon de vinaigrette ! Mais c'est elle qui me repincera, la sombre gredine ! Je vous quitte. Je n'en puis plus, je ne veux pas songer davantage à mon amère infortune conjugale !

– Et il ne parle guère que de ça ! ricane Léonard. Il y en a d'autres que lui comme ça, du reste !

Un grogrement d'ours me fait tressauter ; Mabire a lâché ses barreaux de fenêtre et se dandine devant nous. Il me regarde bien en face, me met une main sur chaque épaule et reprend sa petite danse en poussant deux ou trois horribles rauquements. Mais après cela, c'est d'une voix assez douce, au timbre triste qu'il me dit, en pleurnichant un peu :

– Lugubre spectacle, hein ? Pauvres gens parmi lesquels on a dureté me condamner vivre ! Beaucoup tourmentés, diabolique

idée fixe que vous avez remarquée chez Loiseleur, ancien ami à moi. Me reconnaît plus à présent ; mais très intimes tous les deux à Saint-Valéry ; moi officier ministériel, lui emploi des Ponts-et-Chaussées. Pauvres gens ! oui, pauvres gens ! Souvent ont fait cochonneries ou ramassé trop de soulographies mais faut toujours ils s'en prennent à quelqu'un de leur famille. Si mariés, neuf fois sur dix gueulent contre leur femme. Ah ! sais bien ! systèmes nerveux toujours influencés l'un par l'autre dans mariage, colère, rage, coups de tampon, rancune ! Peux pas expliquer, moi ! Suis bazochien, pas étudié les sciences. Mais c'est magnétique..... Et puis au fond, crois-moi, qu'à la Force ennemie qui a fait de moi un ours, misérable ours, sans même « charité » me rendre tout à fait fou !..... Ah ! ma femme, si bonne !

Il s'en va en grognant et en larmoyant ; ses grosses joues velues tremblotent de façon hideuse et navrante.

Ailleurs et en présence d'un témoin autre que Léonard, ce naïf qui en sait long sur les misères de l'Espèce, j'aurais peut-être le mauvais cœur de rire du vieil ours. Ici je n'ai guère honte de me montrer un peu ému.

Mon gardien, naturellement moins impressionnable que moi — il est bronzé, parbleu ! — se contente de hausser les épaules. Puis il monologue :

– Un type, le père Mabire ! Et il aime sa femme, celui-là ! Il est, peut-être, le seul dans l'établissement qui souaîlle affligé de cette maladie. Si y saurait que c'est pas une autre que sa vieille bique — la vieille saleté ! qui l'a fait foutt' dedans ! Car pour énoffensif il l'était, çui-là. Je suis été le sercher ; je l'sais, p't-être ! Et sa vieille roulure qui disait comme ça qu'il était comme un yyon,

comme un « tigre bancal » et qu'alle l'aurait pas acconduit ici, quand c'est qu'on lui aurait donné des sommes à se fiche toute nue devant un poste-police ! J'avais la trouille, moi, — vrai de vrai !.... Que je m'en étais fait accompagner d'un aut'gars, bon pour saërraï, mais de ce qui s'appelle un gars ! 'core aut'chose que moi, c'est pas pour dire ! Ah ! mmmalheur ! Je l'trouve à grogner bien gentiment, tout en époussetant des petits joujoux en ivoire sur une écagère ; qu'y m'demande si je viens pour la succession, ce qui était aimable, me dit de m'asseoir, me verse un verre de vin, s'ezcuse de trinquer à verre presque vide pass'que l'matin ça lui « coupait la chique » et qu'y « prenait » que l'après-midi ; et qu'y me surplie de m'ezpliquer : j'ui coule la chose en douceur : qu'il est attendu aux environs, affaire de testament, par un ami qui m'envoie avec une guimbarde à deux chevaux, à preuve que j'ai avec moi le neveu de l'ami... qu'était le gars à bicex. Y ne fait ni une ni deusse ; y demande son chapeau et ses gants : « Mais des gants, qu'y dit, yen a pas besoin d'autres que ces ceuze-ci » ; et il se colle les deux mains dans les menottes que j'avais apportées, histoire de précaution. « C'est bien, qu'il ajoute, de m'en envoyer une paire. Ça me sauvera un dégraissage ». Et le v'la qui veut embrasser sa femme, qui lui applique un baiser sur le pépin de l'œil, en lui jurant qu'y faut pas s'inquiéter, qu'elle est une bonne vieille et un tas de raisons comme ça. Et la sale vieille poison qui rognonnait tout bas en se « secouant l'œil » : « Méfiez-vous, qu'il est maûvais ; que c'est une panthère, un liotard, vous pourriez pas lui adopter une museaulière ?... » Et la seule chose méchante qu'il a dite, le Mabire —et c'était, je crois bien, en manière de farce, c'est quand, la portière fermée, il m'a commandé de fouetter le cocher. V'là dix-huit mois qu'il est ici et il en est encore à faire sa première saloperie « au monde ». Y se gratte, y

danse, y beugle des fois comme un vrai ours, mais toujours en ricassant ou en chignant. Jamais de colères ; jamais de mots piants. C'est la vieille tortue, quand elle vient, qui fait des scènes, qui gueule, qui dit que le bonhomme est une arruine pour elle et qu'alle veut qu'on le soigne moins bien pour qu'y coûte moins cher. Alle observe, avec raison, c'est vrai, qu'on n'est pas ici pour son plaisir ni pour faire la grande noce. Ah ! si y saurait, l'pauvi vieux, mais y l'croirait pas si on lui raconterait !

q

Chapitre 6

Nous entrons dans une autre cour. Léonard me donne des explications quelconques, mais je n'écoute plus. Je suis hanté par une vision bizarre qu'une expression du père Mabire a fait surgir en moi : LA FORCE ENNEMIE !

L'apparition est indistincte bien qu'effrayante. Je n'entrevois guère qu'un rictus féroce et d'immenses griffes blêmes… pourtant je demeure terrifié par l'idée atroce qui a visité le cerveau du vieux tabellion changé en ours : LA FORCE ENNEMIE !

N'y aurait-il pas, en effet, une puissance occulte, maléfique, bostile à l'espèce humaine, guettant infatigablement une occasion de tourmenter nos intellects bornés, perdus dans un monde mystérieux dont ils ne connaissent que quelques apparences ?

Et me voici épris de cette absurdité, « parce que j'en ai peur » !

. . . . . .

Oui LA FORCE EENNEMIE existe ! Elle s'empare souvent de moi, me pénètre, m'envahit, puisque je vois tout à coup des choses troubles, effroyables, dont les éléments n'étaient pas en moi et qu'aucun mot du langage humain ne peut traduire... Oh ! l'Univers vrai n'est-il que terreur et horreur !...

. . . . . .

Allons ! ce n'était qu'une hallucination ! Léonard me parle et j'entends, — je comprends ce qu'il me dit. Mais peut-être l'horrible traîtresse ne m'a-t-elle quitté qu'un instant, — pour revenir bientôt ? !

. . . . . .

– Non ! mais regardez-moi cette cour, bougonne mon gardien. Avez-vous vu quelque chose de plus sale et de plus piant ?... Ah ça ! seriez-vous... « malade » de nouveau ?

– Non, non ! ce n'est rien, Léonard, c'est déjà passé.

– A la bonne heure ! Vous aviez l'air tout drôle... Mais regardez-moi ce fumier !

L'ex-fiancé de la jeune personne de Clichy-Levallois exagère un peu. Cette très petite cour est tout simplement jonchée de feuilles qu'une demi-douzaine de « malades » très agiles, grimpés dans les arbres déjà passablement dépouillés par leurs soins, arrachent et font pleuvoir avec assiduité.

Quelques gardiens les admonestent pour la forme. Ils semblent plutôt amusés et, entre deux sommations, se commu-

niquent leurs remarques, un rien sportives, au sujet de la performance :

– Tiens, « guette » donc, François ! V'là Anquetil qui gagne encore d'une branche. 'Y en a pas un autre qui sera aussi leuger, il est en forme, le sale bougre !

– J'dis pas, mais Dumoreau s'tient pus solide. Il est de fond.

– Et Pageot, donc ! Et il est sargé, handicarpé, comme on dit ; il en a un, de pétard !

– 'llons bon ! V'là Paillard qui va se casser la goule. 'Y en a assez cette fois ! En bas l'monde ! J'vas appeler un de ces « Messieurs-Médecins » ou le « Gordien-chèfre » !

– Descendez, tas d'enfants de guenons ! Tu sais, m'fais pas monter, Chanteburne, ou ça s'rait un malheur pour té !

– C't'égal, r'muche-moi Beuzeboc ! C'est un rigolo, çui-là ; c'est-y pas qu'y tient la corde, à présent... Battu, Anquetil ! C'est comme le coup du baicerise, l'aut' jour, à Dieppe, sur la prodrome (1) !

– V'lez-vous-t-y vous déglisser de là-haut, nom d'un fou...dre !

– V'là l'docteur Bid'homme !

Ah ! du coup, tous les grimpeurs dégringolent à qui mieux mieux de leurs branches. C'est le gardien François qui a eu la géniale ou la malencontreuse idée de parler du croquemitaine local.

Comme le féroce petit personnage n'est en vue d'aucun côté, les malades se regardent et « pourrait y avoir du vilain ! » ainsi que le dit Léonard qui s'apprête déjà à saërraï.

Beuzeboc s'approche de François en roulant de gros et stupides yeux de grenouille, lance une lourde ruade qui n'atteint personne, s'administre une forte claque sur une cuisse, retourne sa main qu'il pose brusquement sur son bas-ventre, le petit doigt en l'air, puis relève redressée, le poing fermé, le pouce visant le Zénith et décrivant un rapide mouvement circulaire d'une élégance achevée. Alors il prononce, d'un air dignement abruti :

– Tiens ! v'là pour té. T'es qu'un menteur… et j'vas cogner !

Mais, à point nommé, « jaillit » d'une porte ou du sol, — je n'ai jamais su comment ! — jaillit, comme d'une botte à surprise, le Bid'homme, cette fois désiré, tout petit, tout grotesque, mais effrayant comme un énorme insecte :

– Qu'est-ce que c'est, sacrebleu ! Je vais vous faire danser, moi !

Les cueilleurs de feuilles prennent leurs jambes à leur cou ; on n'en voit plus. Mais, à notre grande surprise, Bid'homme se précipite sur les gardiens et les menace de sa cravache :

– Ah ! tas de « chiffouillards », de « bragouillons », de « patouillauds » ! (Toujours ses épithètes mystérieuses !) Je crois, ma parole ! que vous vous permettez de faire… suer mes meilleurs hommes, l'élite de mes mabouls, des sujets de premier ordre, incurables pour tout autre que moi ! Je vais vous assaisonner à la « sauce Robert », tas de « ribougnâfres », de « balouchards », de « fignamboucs » !

J'ai dit que nous étions surpris. Il me paraît, toutefois, que les gardiens s'émeuvent moins que moi de la conduite extraordinaire du gracieux nabot.

François se remet très vite et adresse à Bid'homme ces représentations, peut-être respectueuses :

– Mais, monsieur l'docteur, ces mauvaises pratiques sont là qui font d'la salade avec les arbres ! Nous serons des « fignaboucles » si ça peut vous être agréable. Vous êtes not' chef et nous accepterons toujours avec « considération empressée » les raisons qui « nous atteindront par votre bouche ». Mais vous aurez « celui » de reconnaître avec nous que c'est trop cochon de voir de sales pâtissiers comme ceuze-là transformer la cour en siau aux ordures. « De vous à moi » voilà le « point de vue légal de discipline en matière de propreté ». Et puis, 'y a la santé des arbres que nous en sommes chargés comme de la celle de ces macaques.

Bid'homme semble calmé :

– Bien parlé, Rhadamante ! Je n'avais pas vu le dégât commis. Vous ne leur ficherez que de l'abondance pendant deux jours. Pas ça de vin pur ou de cidre, vous m'entendez ! Et vous leur botterez le derrière s'ils recommencent. Ah ! passer sa belle jeunesse dans la boite à Froin, avec ces « cafouillastres » ça me tape sur les nerfs !

Ça lui tape toujours sur les nerfs ! Il nous regarde encore un moment. Ses yeux pétillants de gaîté méchante clignotent, clignotent vite, vite, comme ceux des singes. Il gonfle l'une de ses joues qu'il renfonce d'un léger coup de pommeau de sa cravache, gonfle l'autre joue, répète ce petit exercice trois ou quatre fois, — puis fait entendre un sonore clappement de langue ; on dirait qu'il débouche une bonbonne vide.

A ce moment il nous aperçoit, Léonard et moi. Sa rage mal éteinte reflambe de plus belle :

– Qu'est-ce vous foutez là, mille pétards de cinquante mille barriques de… guano ! Cochon ! barbouillé ! Je vous ait dit de fatiguer, d'éreinter ce pouacre de Veuly et je le retrouve ici à faire son lézard, à se rincer l'œil du spectacle comme au Grand Théâtre de Baume-les-Dames ! Faites-le-moi transpirer, ce salaud-là, et que ça ne traîne pas !

Aurais-je contracté la maladie du « prophète » Jean Jouillon ? Léonard me retient le pied juste à temps. J'avais cassé une assiette, ce matin ; j'allais maintenant en bleuir une autre dont la mise en couleur pouvait me coûter plus cher que l'achat de tout un lot de « Vieux Rouen ». Mon gardien m'emmène le plus vite possible, noyant ma colère sous un flot de paroles. Il m'ahurit, me déroute, me « sange les idées ». Quand il me voit moins egzité il m'affirme que Bid'homme n'a rien vu, mais que sans lui, Léonard, je risquais une de ces histoires « que l'Inquisition et le mal d'oreilles étaient pas grand' chose à côté ! » Puis il secoue la tête et prend une expression d'invraisemblable perspicacité, d'expérience désabusée, de résignation philosophique :

– Ce Bid'homme de malheur, grommelle-t-il, je l'ai toujours vu braque. Mais après ce qui vient de se passer, je mettrais bien « deux doigts su' l' gril » que c' pauv' M. Magne avait raison, tout à l'heure : Bid'homme a kekchose de pas naturel. Est-ce qu'il se soûlerait, à présent, ce cochon d'Inde enragé ? ou bien ?…

Pour chasser un instant le souvenir du distingué aliéniste, j'interroge mon gardien sur la cour que nous venons de visiter.

– Oh ! celle-là ! me répond Léonard, c'est bien la dernière. Après cela, il n'y a plus que la cellule pour les « tout à fait butés » ou « merlancoliques à mélomanie de suixide », — les « alités » de l'infirmerie et le « quartier des agités » dans le « troisième bâtiment ». Ceux de cette cour d'où nous sortons, ils ont des crises à tous les moments (il y en a de la maladie noire, par ici ! — et en grand !) Ils étaient à la rigolade tout à l'heure mais 'faudra pas les voir ce soir !... Les cellules, ça c'est pas « de spectacle » ! Vous comprenez ; les gardiens ont consigne de laisser approcher que les médecins : ça dérangerait leur « guette », est-ce pas donc ? — des gens qui viendraient flâner par là, histoire de curiosité. Faut pas de distraction ! — Chacun d'euze est assis dans un petit couloir juste assez large pour fourrer une chaise, — entre deux guichets grillés par où qu'ils surveillent deux cellules. C'est un sacré métier. Je l'ai fait six mois et j'en ai encore des grégissements dans l'estomac toute la journée, les fois que j'en ai rêvé la nuit : — Les agités, — on m'a commandé de vous y mener, mais j'aime mieux vous en montrer que deux qui sont putôt rigolos, pass'que les autres !... Ce serait pas charitable de ma part de vous les faire voir : y a de quoi « foller » ; du coup — pour un homme egzité. J'aurai toujours obéi à l'ordre et je vous aurai pas causé de mal. Nous passerons par les c terrains » en y allant.

Dans un nouveau corridor nous rencontrons deux inoffensifs qui circulent partout, — depuis la loge du concierge, près de la grille d'entrée, au bout des jardins, —jusqu'au « Salon-Parloir ».

– Inoffensifs, répète Léonard, oui, çui-là qui vient le premier, çui qui est « malade ». Y « folle » tout le temps mais y n'a jamais de sales crises ; l'autre qui est sain ne l'est pas, lui, inoffensif ! J'-vas vous conter ça tout de suite après qu'y seront passés.

Mais le a malade » s'arrête. Il interpelle mon gardien :

– Léonard, mon vieux, c'est dégoûtant ! L'administration de cette boîte est au-dessous de tout : une incurie, un laisser-aller !... Je dirais même : une muflerie !... On sait que je suis craintif, nerveux, — et voilà une semaine qu'on laisse sans réparations le coupe-courants électriques de ma chambre : si bien que moi qui ai peur d'un enfant de six mois, je couche toutes les nuits en compagnie du tonnerre qui fait chez moi une vie de patachon.

– C'est bien, Charlemaine, on fera venir le sellurier.

– Pas de blague, n'est-ce pas, Léonard ? Et puis je voulais vous dire : il y a un grand oiseau de nuit qui fait tous les soirs des ordures dans ma cheminée ; hier, je lui ai lâché le tonnerre dessus, mais il s'en est fichu comme d'une « souricière à poux » ; il lui a flanqué un coup de bec et l'autre, pas plus brave qu'il ne faut, est revenu m'embêter. Il a déclinqué une chaise et détraqué mon baromètre. Vous m'enverrez donc, avec le serrurier, l'ébéniste et l'ingénieur-opticien : j'ai dit. Je suis caporal, vous savez !... Et si vous ne marchez pas droit, je vous colle huit jours avec un « motif arabe ». Le colonel Froin doublera la peine, vous pouvez y compter !

Ce Charlemaine a l'air très doux et très enfant. Sa grosse figure encore imberbe est toute ronde. Ronds sont ses larges yeux limpides et naïfs, ronde est sa bouche de poupard surmontée d'un petit nez charnu. Il ressemble à un bébé bien portant. Même quand ses paroles menacent — bien innocemment — sa physionomie demeure aimable, candide, étonnée. Il serre la main de Léonard et reprend son interminable promenade dans l'établissement du... « colonel Froin ». Des vastes poches de son veston il

tire une raquette et une balle élastique et chemine piano, tout en jouant comme un gamin. La petite sphère de caoutchouc frappe tantôt une muraille, tantôt l'autre et revient rebondir sur la batte brandie. Tout à coup il jette ses joujoux par la fenêtre :

– Oh ! y retrouvera bien sa paûme quand l'idée lui en viendra, m'affirme indulgemment Léonard. Il a de l'ordre à sa manière, y sait toujours où qu'il envoie son fourbi.

Charlemaine fouille de nouveau dans ses vêtements d'où il extrait des toupies, une bille de billard et un pinceau à barbe qu'il lance dans le jardin par une autre croisée ouverte et retourne à ses poches, vrais magasins, qui recèlent encore une petite trompette et une gigantesque paire de lunettes noires. Il chausse les bésicles, embouche le buccin qui est — par bonheur — presque aphone et disparaît dans un autre couloir.

Le second ambulant, le sain, comme dit Léonard, avait attendu patiemment la fin du discours de Charlemaine. Il s'approche, maintenant, pour nous parler à son tour. C'est un adipeux garçon, jeune aussi — vingt-deux ou vingt-trois ans au plus — à physionomie fausse, basse et méchante. Il semble — (je vais patauger dans la contradiction) — il semble à la fois honteux et cynique. Ses yeux nous scrutent avec une impudence… inquiète. Il parle, sa voix est sourde, son accent pâteux :

– Léonard, vous savez que je hais la dénonciation. Mais je vois trop de cochonneries depuis ce matin ! — Je connais le voleur des litres de vin du réfectoire : c'est Topsent ! Il en cache deux dans sa veste chaque fois qu'il sort de table et va les boire aux cabinets. Je l'ai pincé aujourd'hui même ! — Socaux (de la seconde cour) a cassé un géranium, pour le plaisir d'abîmer… Et puis après, on

dira encore que ce sont les gardiens qui détruisent les plantes pour offrir des bouquets aux infirmières, sans bourse délier.

Il a une intention en faisant cette dernière remarque. Son regard devient dur et encore plus sournois, si c'est possible, à la seconde où ses vilains yeux vrillent les prunelles pâles de Léonard, qui paraît gêné :

– Goulin, auquel il est défendu de fumer parce que ça lui donne des crises, trouve toujours le moyen de se procurer des cigares qu'il allume au feu de la cuisine. — Jollot a encore été rencontré saoul (pas du fait des alcools de la maison, — bien sûr !) — mais saoul comme une dame patronnesse — dans le parloir, au moment où les demoiselles Mortebranche sont venues vers les dix heures pour voir leur frère. — Legourd et Bucaille se sont battus derrière le gymnase ; c'est Anfry et Thieullent qui me l'ont conté. Je suis tombé juste sur Cibourrier comme il faisait la causette avec la grosse infirmière… vous savez bien, Célestine Bouffard, et une causette, je ne vous dis que ça ! Ils étaient sous la tonnelle B, la « touffue », comme on l'appelle ; et vous n'ignorez pas que Cibouirrier n'a pas l'autorisation de sortir de sa cour. Ce que c'est mal tenu, ici ! (Il aura filé par la porte que le gardien Crochon a oublié de refermer quand il est revenu de prendre un ou plusieurs verres chez Lenient, sur la grand'route. Il se vante assez, Crochon, d'aller licher chez le « débitant » chaque fois qu'il s'embête.) — Colboc, le boiteux, qui l'a, lui, la « permission de jardin », a fait de sales indécences devant deux « malades-femmes » également « permissionnaires… » Ah ! vous savez, Léonard, inscrivez à mesure !… N'en subtilisez pas un seul, — des « délinquants », — parce que je me plaindrais ! Vous devez noter toutes les « infractions signalées ». Quand je « rapporte » par ha-

sard sur ces vilains bougres, je ne veux pas qu'on en rate un ! Les sales gens !

– Par hasard, ricane mon gardien, dès que le jeune poussah aux vilains yeux s'est un peu éloigné, tout en grognant comme Mabire, en steppant comme Marical, puis en caracolant comme Jean Jouillon... Par hasard ! Il restera des heures sans parler et ne retrouvera sa langue que pour débagouler sur le compte des autres !... Savez-vous pourquoi ? Pass'que Bid'homme refile des bons de tabac, de vin de « Moëllaga » ou de « phormacie » sur le guichet de l'Économe aux jean-foutres qui mouchardent. 'faudra que j'y donne la liste, à Bid'homme ! — Y a pas ! — Et je verrai demain Auzoux, — ce dégoûtant suiffeux qui vient de nous casser les.., oreilles, — se parfumer l'conduit de la fumée de bonnes pipes du « Caporal » de l'Administration, ou se caresser l'gaviot avec du vin « des Iles » (? ?) ou de l' « Anti-Scorbutique » (! !)

– Il a une figure abominable...

– Et qui ne trompe pas son monde. 'Y en a pas de plus « débecquetant ».

Et mon gardien me raconte très brièvement l'histoire d'Auzoux.

D'après Léonard, cet interné qui déteste ses compagnons de misère, ferait bien meilleure figure au bagne que dans un hospice d'aliénés. Il n'est pas plus « malade » qu'un « sous-sorcrétaire d'Etat » ou un « pure capucin », que toute la « cléricaille des aristos », quoi ! C'est l'enfant bien éducationné de paysans très aisés. Mécontent de voir un sien cousin épouser une fille riche qu'il guignait, il a mis le feu à la maison des nouveaux mariés dans l'espoir de les faire rôtir. Il n'a heureusement grillé que le mobilier.

Alors la famille, bien pensante, « opportunisse comme feu Trois-centsoixantetrois lui-même » a si adroitement manœuvré que le tribunal a déclaré le gros incendiaire irresponsable de ses actes et prescrit son internement dans une maison de santé, où le trop bon Dr Froin s'est empressé de le classer dans les « inoffensifs ».

– Ça, c'est un comble ! s'exclame Léonard.

Toujours est-il que cet Auzoux ne « sait plus où il en est. » Très « gentil » avec le Dr Froin, dans l'espoir que le brave homme finira par lui signer son « exeat » en certifiant qu'il s'est « guéri » dans l'Établissement, il imite tous les fous, les uns après les autres, devant les gardiens, afin de passer aux yeux de ces derniers, non pour un criminel, mais « pour un pauv' petit Monsieur qu'a bien de la misère avec sa pauv' tête ! »

– Oui, y les imite tous, les uns après les autres, les « malades », répète Léonard, qui, après un moment de réflexion, laisse tomber dédaigneusement :

– 'y sait même pas trouver kékchose d'oréginal, ce c...llon-là ! il est plat comme un chapeau mou !

– Eh bien ! Et l'autre, Léonard, le petit Charlemaine ? Vous m'aviez promis de me parler de lui...

– Ah ! le malheureux gars ! En voilà un qui appartenait à une triste famille ! Tous des gens bien « plaisants » mais retournés comme de vieilles culottes ! Voulez-vous croire que son père qui était épicier à Cany et qui avait des sous que c'en était infect, est mort ici, 'y aura bientôt cinq ans. Le samedi qu'il entrait, lui, le gosse (c'est à la suite du service militaire que ça l'a pris, on l'a trop embêté à la caserne), ce samedi-là, ça fait deux ans, sa sœur

commençait à « foller » ; et je l'acconduisais à notre établissement par le rebours du courrier, comme on dit, le « lundi en quinze », à l'heure du dîner (y avait du « gros-yeux » à la vinaigrette et de l'haricot de mouton, je me rappelle bien, p'têtre) ! Il a un frère qui a été encaqué chez nous voilà dix-huit mois : 'l est en cellule, l'éfortuné ! Sa mère qui était cousine-germaine du père, paraît qu'on va la voir aussi un de ces jours : 'y a des plaintes de voisins ! C'est p'têtre seulement moi qu'irai la boucler, la pauv'-bougresse ; je suis plus « soignant », plus « arrangeant » qu'un autre, on m'envoie de préférence dans ces cas-là. Comme ça Charlemaine aura toute sa famille dans la maison !... Et toute amenée par moi !

– Est-ce qu'il voit sa sœur et son frère ?

– Son frère ! Bien sûr que non ! Les « cellulards », leur faut pas de « bouzin » et comme vous avez pu vous en apercevoir, Charlemaine c'est un rigolo (!) — Sa sœur... des fois ! C'est assez douloureux à regarder. Des jours y se reconnaissent, d'autres non ! Y s'appellent alors m'sieu Digard ou m'ame Retou, mamzelle Thiel ou père Alleaume ; ou bien y n'veulent pas se causer. Y sont pas « pays » qu'y vous ezpliquent. Ça fait « grémir » ! Alle est gentille, la sœur ; on dirait une dame de Dieppe ou même de Rouen. Un peu trop maigre, mais bien élégante, toujours propre comme une boule de bleu. Et de l'inducation ! A' sait des pouasies, des rébus, de la musique d'orgue ! de tout ! Je vous la ferai voir ; on la laisse à peu près libre, elle aussi. Pas plus de méchanceté qu'un veau de six jours !

L'histoire des Charlemaine m'a plutôt fait « froid dans le dos ». Le sort de cette famille d'épiciers est tragique, shakespearien ! Je me sens déjà sûr, trop sûr de voir bientôt la mère du pauvre

garçon à figure de gros bébé. Sa destinée la pousse vers l'établissement Froin. Hélas ! j'en jurerais !

Mais Léonard me « sange » encore une fois les « idées ».

Nous nous trouvons dans le grand jardin reconnu ce matin de ma fenêtre et mon gardien qui me voit préoccupé s'écrie tout à coup :

– Eh ! m'sieur Veuly, regardez donc en l'air ; vous la reconnaissez plus, vot' croisée !

Ah ! c'est celle-là ! Elle est encadrée d'une jolie liane de glycine que je n'avais pas vue de l'intérieur : glycine bleue, idées bleues !

Et voici l' « aut'bâtiment » miroitant de stuc albe, du reste, absolument pareil au nôtre.

– Quand qu'on a parlé du loup … susurre finement Léonard.

Au-dessus de l'appui d'une fenêtre, entre deux barreaux, voici une figure ravissante, gaie et rêveuse tout à la fois.

– Ben, la v'là, la sœur de Charlemaine : mame Letellier, barnumise mon gardien. Alle est « plaisante » si alle est un peu osseuse !

Osseuse ! Sauvage, va ! « Mame » Letellier est souple et délicate comme telle forme de rêve fixée par un peintre préraphaélite.

Elle a un teint rose pâle, uni, floral. Ses yeux sont noirs, des yeux comme on n'en voit pas, — même chez les plus belles mulâtresses des Antilles, — des yeux noirs qui éteignent, qui tuent tout ce qui les entoure, des yeux de nuit qui sont ardemment, pa-

radoxalement lumineux. Ces yeux ! Je me sens devenir phalène ! Et cette sœur de l'incolore Charlemaine possède une chevelure de femme arabe ou hindoue, non plus noire, mais bleue, une de ces chevelures comme les aimait le dieu Baudelaire qui les a si magnifiquement célébrées. Sa bouche exquise est du rouge des fleurs d'hibiscus. De cette fille d'épiciers se dégage un charme affolant de princesse des Mille et une Nuits.

Nous passons tout près de sa fenêtre et je ralentis le pas, ne pouvant me rassasier de la contempler, quand elle interpelle mon gardien, décidément populaire chez le Dr Froin. Sa voix chaude est imperceptiblement chantante et me prend, me berce comme une voluptueuse musique.

– Léonard ! Célestine m'a enfermée par erreur et j'ai oublié mon petit miroir sur un banc du jardin, contre la serre. Voulez-vous aller me le chercher ? J'en ai besoin pour une « conjuration magique »... Non ! Inutile que Monsieur aille avec vous !... Vous n'allez pas le faire courir, n'est-ce pas ? Je ne me permettrais pas de l'envoyer s'essouffler à mon service. Ce n'est pas un vieil ami comme vous !

Léonard est flatté mais inquiet. Il me regarde du coin de l'œil ; j'affecte la plus parfaite indifférence. Il dit, alors, à moitié rassuré :

– J'veux bien moi, mais c'est dangeaireux. Enfin 'faut bien dire qu'il fait une sacrée chaleur et que, d'un autre côté, j'en ai pas pour dix minutes. Je ne veux pas tuer M. Veuly, et je vas galoper ! Bid'homme, c'est pas son heure de rôder par ici... mais... éloignez-vous un peu de la fenêtre, monsieur Veuly, des fois ya des infirmières qui sont méchantes.

Je fais quelques pas vers une plate-bande, bien décidé à me rapprocher de la belle « malade » aussitôt que mon mentor ne pourra plus me voir. Bon ! il a doublé le cap du « bâtiment ». Je n'aperçois plus que l'un de ses talons, vaste et bien ferré…

Je veux regarder encore ma princesse orientale. Quel malheur qu'elle soit atteinte… Eh bien ! et moi ? Je suis à peu près raisonnable aujourd'hui ; mais dans quel état serai-je demain ou dans huit jours ? J'ai été joli, paraît-il, ces temps-ci ! Combien je me réjouis de me trouver dans un établissement aussi « mal tenu » que celui du trop bon Dr Froin ! Ailleurs je n'aurais jamais pu rencontrer la consolation que m'offrira, de temps à autre, la vue d'une femme aussi belle.

Je reviens sur mes pas, mais déjà la ravissante « malade » à la chevelure hindoue, aux splendides yeux de nuit tropicale, m'a parlé :

– Ne restez donc pas là-bas, monsieur Veuly, puisque l'on tient à vous nommer monsieur Veuly. C'est une convention, n'est-ce pas ? Venez donc plus près. Vous êtes ici sous un déguisement, n'est-il pas vrai ?… Pour délivrer une captive… moi, peut-être ? Je vous connais. C'est pour cela que j'ai envoyé Léonard me chercher mon miroir dont je n'ai nul besoin. N'avez-vous pas ordinairement une cuirasse d'or un peu bleui, un cheval de flamme, qui vole, des éperons pareils à deux éclairs et une épée qui est un rayon de soleil ? Vous vous plaisez dans les « Niebelungen » quand vous ne préférez pas hanter la « Jérusalem délivrée » ou le « Roland furieux ». — Je sais également que vous avez pensé aux femmes de Baudelaire quand vous m'avez aperçue et aussi à la fée Pari-Bânou, à Shahrazade et à Nour-Mâhal qui a son Tadj dans la ville d'Agrah où sont les paons de pierre-

ries vivantes, plus beaux que ceux de Delhi qui n'étaient qu'un précieux travail d'orfèvre, dans la ville d'Agrah où les roses chantent en exhalant leurs haleines matinales et crépusculaires. Oh ! « crépusculaires » me ramène à Baudelaire ! Quels extasiants crépuscules dans ses strophes, même le sinistre, — vous savez ! celui où il y a des crapauds, — mais surtout ceux qui restent dans le mystère :

Entends, amie, entends la douce nuit qui marche !

Mais non ! Il était solaire, il était dieu ! Vous êtes surpris qu'une insignifiante princesse du Travancore, tout au sud de l'Inde, près de Ceylan, une si secondaire princesse de Firouzabad, en Perse, cette ville des jasmins, ornée de dômes bleus, ovoïdes, comme allongés vers le ciel, qu'une minable princesse des terres brûlantes et miroitantes d'épaisse verdure lustrée où s'élèvent les vieilles capitales abandonnées des premiers sultans de Java, qu'une princesse qui a vécu à Cany, dans une épicerie, avant d'épouser un effroyable magicien africain changé en châtelain bourgeois pour ses forfaits, qu'une pareille princesse puisse avoir autant de lecture. Mais ne savez-vous pas que mon père était un enchanteur, un bon enchanteur, lui ! qui transformait de viles matières à peine comestibles en or et qui ne me refusait rien. J'avais à Cany, où naquit le charmeur Louis Bouilhet et où vint le grand Flaubert, une bibliothèque enviée des filles du comte de Sauvemare et de celles du marquis de La Haye-Bolleville. Et mon père me permettait de devenir, tantôt une fée, tantôt une impératrice de Bornéo. J'ai été aussi toutes les héroïnes de Shakespeare et même cette amie de Gustave Flaubert, cette Mme Bovary que vous avez si passionnément aimée, que vous pleurez encore....

Certaines pauvres femmes insensées peuvent-elles donc lire si bien dans le cœur d'hommes « atteints », eux aussi ?

Je n'ai rien d'héroïque. J'avouerai même que l'idée seule d'accomplir une prouesse quelconque, fût-elle absurde, ce qui serait une circonstance atténuante, me fait trépigner de furieux agacement. L'imagination de la princesse Letellier a donc ses écarts blâmables ; mais où elle s'est montrée surprenante, cette aimable princesse de toutes les zones de l'Orient, c'est quand elle a deviné qu'au moment où je l'avais regardée pour la première fois, toute l'Inde de Baudelaire et les exotiques amoureuses du Suprême Poète avaient parfumé ma mémoire.

… Et elle m'est déjà bien chère, la pauvre petite folle si adorablement jolie ! Si j'avouais ce que je ressens, on me parlerait de « coup de foudre ». Il n'y a rien eu de pareil, je n'éprouve aucune stupeur. Cela n'a été ni brusque, ni violent. Ces quelques minutes ont été délectablement longues. J'ai été enlacé peu à peu, comme par une caresse douce, douce ! Je suis enthousiasmé de l'incroyable beauté lumineusement rose, captante, de celle que j'aime à présent, car je ne songe pas à me dissimuler que je l'aime, mais cet enthousiasme ne m'a pas « embrasé ». J'en délire presque mais ce n'est pas un « feu dévorant » selon le cliché consacré. C'est en mon cœur comme une rosée florale paradisiaquement embaumée.

Et la délicieuse « princesse » :

– Approchez-vous donc ! Je tiens à bien voir la figure d'un vrai paladin. Bon ! je m'attendais à ceci : vous n'êtes pas beau du tout, du tout ! mais les gens de votre valeur n'ont que faire d'agré-

ments physiques. Une flamme brille dans vos yeux, une flamme que je préfère aux grâces de mille bellâtres.

Mes pauvres yeux ! Est-ce l'amour seul qui les allume ? La folie n'est-elle pas pour quelque chose dans leur éclat enflammé ?

J'ai-plus que jamais peur de la « force ennemie » : Si j'allais oublier que je l'aime, l'Exquise ! Oh ! si un nouvel accès de mon mal me replongeait dans l'abîme d'où je sors à peine, dans l'âpre torrent nocturne où se noierait mon seul bonheur qui est de l'aimer !

Elle reprend avec un peu d'impatience :

– Mais que vous êtes donc froid pour un héros ! Vous ne m'avez pas répondu une syllabe ! Mais, dites-moi vite que vous m'aimez ! Je veux que vous m'aimiez ! Moi, je ne puis m'engager ainsi dès la première minute, — une femme ! — Mais n'est-ce pas déjà une immense faveur que je vous fais en vous pressant de vous déclarer ! N'est-ce pas de bon augure ? Allons, vite ! Dites-moi que vous m'aimez !

– Oh ! oui ! je vous aime !

– Ah ! vous avez bien dit cela ! Aussi je change d'avis. Je veux que ce soient les seules paroles que j'aie entendues de vous à notre première entrevue…

Mais elle s'interrompt tout à coup, tout effrayée et plus jolie encore, dans son émotion :

– Vite ! sauvez-vous ! J'entends les pas de Léonard. Revenez bientôt, un soir, de préférence ! On me surveille très mal dans ce donjon !

Mon gardien me retrouve plus loin de la fenêtre qu'il ne m'avait laissé ; le dos tourné à l' « autre bâtiment », je roule une cigarette avec des soins infinis. Quand il a remis le petit miroir de poche, il prend un air narquois, — mon gardien, — et me regarde avec une sorte de pitié amicale mais dédaigneuse :

– Ben quoi ? monsieur Veuly ! Vous avez le taff des « belles personnes » ? A votre place, moi, « habillé comme vous l'êtes », chouettement ficelé dans un complet de plus de quarante balles, j'aurais porfité de ce que c't'imbécile de Léonard faisait le cerf au soleil, les pattes plus haut que l'ogziput pour tourner une sorte de compliment à la petite dame. Oh ! les suites, dame ! c'aurait été moins facile, — bien qu'ici où qu'y gn'a de sales bougres et bougresses que Bid'homme et deux, trois infirmières !...

– Ah ça ! Mmmmmonsieur Léonard ! Voulez-vous insinuer que l'établissement du Dr Froin peut rivaliser avec... un mauvais lieu et que — ici ma voix s'étrangle, — ma...madame Letellier a eu des aventures, à votre connaissance !

– Par exemple ! Cré bon sens ! comme vous y allez ! Vous êtes trop dur, vrai ! Et vous n'êtes pas bien reconnaissant. J'attends que vous me traitiez de « dos vert » aussi, pendant que vous y êtes ! Vous allez peut-être m'offrir de l'argent, mais dans ce cas-là, je vous garantis que je f...icherais la galette dans le trou des lieux ! Ah ! malheur !

... Je vois qu'il est sincère ; je l'ai vraiment blessé sans le vouloir. Il est très fâché mais se radoucit, — indulgemment :

– Prenez donc les gens en estime ! Eh bien je vais tout vous avouer pour votr'honte : savez-vous pourquoi j'ai consenti à faire la commission ? Pass'que mame Letellier alle a jamais regardé

personne avec intérêt, — qu'alle était douce, mais craintive comme un petit pigeon sauvage, — sauf vot'respect. A vous, alle vous a fait des yeux, mais des yeux que je me suis dit que c'était charité de la laisser se distraire un brin, — sans vilaines conséquences bien entendu ! — Qu'est-ce que vous voulez ! Tous les goûts sont dans la nature ; a' n'est pas responsable, « cette femme » ! Si alle aurait toute sa raison, p't'êt' bien qu'alle en choisirait d'autres ! !

Et c'est toute la vengeance de Léonard qui frise sa grande chiffe de moustache avec une fatuité voulue. Il est si facile de voir qu'il « cabotine » — et pas méchamment — que je n'ai pas le courage de lui en vouloir, malgré l'affreuse insolence du propos.

. . . . . .

Mais quand veut-elle que je la revoie, ma princesse ? Me laissera-t-on jamais aussi libre qu'elle dans l'établissement ? J'admets que Léonard ferme les yeux de temps à autre ; mais ira-t-il jusqu'à oublier quelquefois, plus ou moins involontairement, de barricader ma porte, — le soir de préférence ? Sera-t-il prudent de lui en loucher deux mots, en imaginant quelque mirifique prétexte qui le trompera ou ne le trompera pas ? (simple question de forme !)

Ces doutes m'inquiètent, mais sans trop m'abattre. Je conserve une certaine dose d'espérance !

q

Chapitre 7

Dans les jardins, voici des « malades » d'apparence pacifique et morne, — des campagnards en général, — qui, sous la surveillance de gardiens espacés, soignent des rosiers, cueillent ou déterrent des légumes, élaguent des treilles.

Plus loin, — en pleins champs, serais-je tenté de croire, — si je n'apercevais là-bas un véritable rempart de maçonnerie qui me fait penser à la Muraille de Chine, — une escouade de pensionnaires bottelle des herbes. Un dernier détachement d'internés creuse une tranchée sur laquelle Léonard me donne les explications les plus confuses et les plus incompréhensibles pour un âne comme moi. En tout cas, JE CROIS qu'il s'agit d'irrigation… J'ai toujours eu une assez jolie intelligence des choses pratiques !

Plus loin encore, mais bien avant d'atteindre le mur, — je me sens positivement esquinté suivant le désir de l'agréable Dr Bid'homme. Mes quelques jours d'accès m'ont brisé les jambes ; Léonard s'en aperçoit :

– En v'là assez pour aujord'hui, sans compter que l'heure du dî-îner approche. Voulez-vous-t-y rentrer ?

– En tramway, si c'était possible !

– Oh ! nous allons faire une petite pause tout à l'heure auprès des « Agités » comme l'a « commandé » le médecin-adjoint. Ça vous délassera les ressorts des jarrets. Après ça encore un leuger effort et vous vous réfectionnerez à table, dans votre chambre. Et puis nous allons prendre « pa'l' pu court. »

Revenant sur nos pas, bientôt nous suivons une allée de genêts et de sureaux, grésil d'argent et capiteuse pluie d'or ; nous débouchons sur un vaste quadrilatère margé de verdure. Devant nous une bâtisse de briques brunâtres dresse une façade de prison. Les fenêtres sont garnies de barreaux énormes ; deux seulement, au centre, l'une à côté de l'autre, sont ouvertes derrière les grillages ; les autres sont armées de volets métalliques. Nous nous approchons des deux baies centrales qui trouent de noir la muraille comme des entrées de cavernes mal dissimulées par des troncs d'arbres grêles.

Quelque chose grouille dans l'obscurité ; nous entendons des rires affreux et des grondements et deux êtres vivants épouvantables, — que l'on prendrait. — si l'on ne savait !... — pour de très grands et hideux quadrumanes vêtus, — font leur apparition derrière les grilles. Ils sont attifés de lambeaux d'étoffes dans lesquels il est fort difficile de reconnaître des fragments de vestes, de gilets, de pantalons, de chemises ; tout cela est de la même couleur, d'un jaune sale.

L'un a un front triangulaire, des pommettes écartées l'une de l'autre — et saillantes ! — et pointues ! — et un menton aigu comme un fer de toupie qui lui dessinent une face en losange. L'autre possède une tête toute ronde, monstrueuse, pareille à un gros fromage de Hollande : tous deux feraient la joie d'Odilon Redon.

Le premier est coiffé d'une espèce d'...ancien tyrolien (?) dont les bords déchiquetés n'ont plus trois centimètres de large ; le second d'un chapeau de paille semblable à une tabatière ouverte dont le couvercle retomberait. L'agité de droite ricane d'un rire féroce qui découvre des chicots de nougat verdi, l'agité de gauche

écume de rage. Le rieur se met à danser, à faire des culbutes, à redanser en singeant les gestes des ballerines de foire ; puis il saute sur place, infatigablement, en criant : hop ! hop ! et en s'esclaffant ; son rictus s'adoucit, devient satisfait, presque joyeux. Visiblement il se trouve drôle et fait le gentil ; mais tout à coup il se prend à hurler, se roule par terre, se redresse, exécute une série de sauts périlleux, toujours en hurlant, bondit, retombe sur le plancher de sa cage et se tord dans une sorte d'attaque d'épilepsie qui dure peut-être vingt secondes ; après quoi il se remet à danser sur place, tout en se grattant et en souriant d'un air absent. Le furieux, lui, grimpe le long des barreaux de la fenêtre, essaye de cracher sur nous, tente de secouer le fort grillage, beugle et râle, tandis que ses yeux semblent près de jaillir hors de sa tête. Il déchire ses loques, se griffe la… figure jusqu'au sang, brame, sanglote d'exaspération impuissante ; — ah ! ne pouvoir nous mordre, nous tordre, nous arracher la peau ! — Ses griffes nous visent ; il étouffe ; sa face devient violâtre, presque noire !

– Ah çà ! Léonard ! Mais j'en ai assez de regarder ces malheureux phénomènes ! Ils me font mal. Sans compter que notre présence leur est nuisible. Ces crises-là doivent les épuiser. Seuls, ils peuvent se terrer dans quelque coin, dormir en boule ou la tête en bas, à leur convenance, en tout cas, s'apaiser : je m'en vais, moi !

– Bon, bon ! nous nous en allons. Mais ajoute fort sérieusement mon gardien, ceuze-là sont très doux, presque « comme-il-faut ». C'est les autres que je veux pas vous montrer malgré les fantaisies de M. Bid'homme. Les autres, ah ! — c'est des bêtes de cauchemar ! S'il y a leurs pareils en dehors d'ici, on ne les trouve que dans des bocaux, — et neyés d'alcool, — encore !

A ce moment passent assez près de nous deux infirmières jeunettes et plantureuses. Les deux tristes anthropoïdes hennissent, — à la lettre, — comme des étalons, — se jettent sur leurs barreaux, — puis, arrachant encore certaines parties de leurs « vêtements »,— sont pris d'une rage exhibitionniste, — bavent et rauquent.

Les infirmières s'enfuient et Léonard consent enfin à tourner le dos à l'horrible scène, — si navrante qu'elle n'est presque pas ignoble.

Ma fatigue est devenue une véritable douleur. Il me semble que des pointes métalliques m'entrent dans les reins et que je charrie de formidables boulets de plomb pendus à mes chevilles…

Enfin, enfin ! ! J'aperçois mon « pavillon » : Léonard ouvre la porte ; l'escalier me parait avoir plus de cinq cents marches au lieu d'une vingtaine : Je tombe sur une chaise. Je mange, je bois, je fais tout ce que l'on veut ; j'avalerais du fumier et du vitriol pour qu'on me laissât tranquille après, — libre de me recoucher.

q

Chapitre 8

J'ai dormi assez longtemps. Ce n'est plus la grande flamme blonde des heures chaudes qui illumine ma chambre : un rayon de topaze faible, comme venu de très loin, joue doucement sur les boiseries vernies ; le verre commun où j'ai bu a l'éclat prismatique d'un énorme diamant voilé par une gaze très fine…

La grosse clef a dû tourner dans la serrure, un écho de ferraille bruit encore dans la pièce ! Maintenant j'entends grincer le second tour du claveau, comme dit Léonard ; je vois s'ébranler l'épaisse plaque de chêne de la porte — qui livre passage à un gentleman que je ne reconnais pas tout d'abord, à un souriant gentleman en costume de soirée, — Dieu me pardonne !

Une fausse note, toutefois ; cet élégant mondain a les jambes prises jusqu'aux genoux dans des bottes à l'écuyère munies d'éperons, — d'aveuglantes bottes qui jurent comiquement avec le gilet blanc, l'habit à queue d'hirondelle et le « claque » tenu à bout de bras par le visiteur, — comme un bouquet offert.

On prendrait ce personnage pour un patron de cirque se disposant à présenter un cheval dressé, — en liberté. Le « claque » serait peut-être de trop, — mais l'effet y est.

Malgré la grâce exquise du nouveau venu, ses gestes agréablement rondouillards, ses saluls d'une courtoisie japonaise, — force m'est bien de constater que je me trouve en présence du Docteur Bid'homme, — quand… le « mondain » saute sur la table, s'y asseoit bien à son aise, les semelles de ses bottes portant sur un fauteuil et se met à fustiger ses mollets bardés de cuir avec une cravache encore inaperçue. En dépit de ces légers accrocs à la sacro-sainte tenue, la politesse de langage de mon Bid'homme battrait glorieusement la professionnelle affabilité de tel Directeur du Protocole, longtemps célèbre des Antilles françaises à Pondichéry et de Zuydcoote à l'Ile Bourbon :

– Monsieur l'Amiral — (même dans la marine marchande je n'ai jamais pu dépasser le grade de passager) — monsieur l'Amiral, je suis l'heureux ambassadeur chargé de vous annoncer l'arri-

vée prochaine de mon excellent maître, Froin Ier, roi de cet établissement et dépendances. Il fera son entrée dans vos salons à six heures de relevée. S'il n'est point venu plus tôt vous présenter ses respects, c'est qu'une… picrocholalgie du calcaneum gauche (? ?) le mettait dans l'impossibilité de cheminer autrement qu'à cloche-pied. Permettez-moi de me retirer pour aller prévenir quelques autres dignitaires honorés comme vous d'une prochaine entrevue avec notre suzerain.

Il sort au petit galop, — positivement, — en brandissant sa cravache et en faisant craquer ses bottes. Je n'ai plus guère de doutes ; Bid'homme dit l'Aimable, comme Choppard, est à certains points de vue l'émule du prophète Jean Jouillon. Nous sommes en de jolies mains, nous autres, les pauvres « mabouls » de Vassetot ! Et je pense avec terreur à ma petite « princesse ! »

En tout cas le dangereux aliéniste ne s'était pas trompé quand il fit la démarche diplomatique dont on ne l'avait, sans doute, aucunement chargé. Dix minutes après sa retraite pseudo-équestre, Léonard débarricade ma porte, me regarde d'un air de complicité protectrice, allonge les lèvres comme pour souffler sur un bouillon trop chaud, étend les bras, les mains à plat, comme s'il allait essayer sur moi une série de calmantes passes magnétiques et siffle plutôt qu'il ne parle :

– Pfûûûûûit ! V'là l'grand patron !

Puis il s'efface en commençant une courbette qui n'atteindra, évidemment, sa phase de perfection que de l'autre côté de l'huis.

Et brusquement je me trouve en présence d'un grand et gros homme d'une soixantaine d'années, à figure ouverte et bonne,

aux manières paternes mais franches. C'est le docteur Froin ; je le reconnais.

Il parle avec la même voix et le même accent que le gracieux Bid'homme, mais plus doucement, de façon plus sympathique ; Léonard était dans le vrai.

– Eh bien, Monsieur Veuly, j'ai appris avec plaisir, ce matin, que vous alliez mieux. J'ai regretté de ne pouvoir venir vous voir dès la réception de cette bonne nouvelle mais il m'a été impossible, aujourd'hui, de faire mes visites jusqu'à présent. J'ai eu une crise aiguë de rhumatisme qui m'a broyé le genou et le pied gauches toute la matinée et une partie de l'après-midi. Je me traîne encore avec peine, mais il y a du mieux.

Il boite en effet. Je lui approche le fauteuil dans lequel il s'assied en faisant une grimace de souffrance :

– J'espère bien que votre douleur va céder tout-à-fait, et j'ajoute machinalement : du rhumatisme ? ah ! — M. Bid'homme m'avait parlé d'une très étrange maladie à nom invraisemblable.

Le Docteur Froin ne parait pas très surpris :

– Oh ! M. Bid'homme, M. Bid'homme !...

Un peu plus et il allait me dire quelque chose qu'il retient à temps. Je n'imite pas sa discrétion ; j'articule du ton le plus froid :

– M. Bid'homme est un fou, et un fou peut-être dangereux, comme vous vous en doutez fort probablement.

– Vous avez raison de me dire ce que vous pensez, mais ne vous laissez pas prendre aux apparences : M. Bid'homme est très,

très excentrique, très braque mais c'est tout…

Cependant le Docteur Froin a eu un petit tremblement qui ne semble pas dû à une douleur rhumatismale et qui ne m'a pas échappé. Il reprend très posément, de l'air le plus détaché du monde :

– N'oubliez pas que mon confrère, — il appuie : — Mon confrère, le Docteur Bid'homme est appelé comme moi à vous donner ses soins et que vous devez avoir une confiance absolue en son expérience. Le Docteur Bid'homme aime à étonner les personnes qu'il traite… pour d'excellentes raisons… que je comprends. Son attitude et ses discours sont déterminés par une tactique à lui, ne vous y trompez pas. Mais actuellement ce n'est pas du médecin-adjoint qu'il s'agit mais bien de vous. D'après ce que je vois, vous n'avez pas dû… ressentir de… nouvelles souffrances nerveuses.

– Non, Docteur. Du reste, il me plaît d'appeler les choses par leur nom. Je crois avoir été atteint d'un accès de folie ou de fièvre chaude, — comme vous voudrez. Mais je vous assure qu'il n'en reste plus trace.

Le Docteur Froin me regarde attentivement. J'ai usé, moi aussi, d'une tactique — et elle a réussi, — ou à peu près.

La physionomie du médecin exprime clairement de l'inquiétude, une contrariété de brave homme tourmenté d'un cas de conscience. Je devine très bien qu'il se dit : « Pourtant ! Si je m'étais trompé ? Si ce patient, mis sous les verrous et en puissance de gardien, n'avait éprouvé que des désordres momentanés ! S'il n'y avait là qu'un cas de fièvre chaude promptement guéri, de quel droit retiendrais-je ici un homme aussi sain d'esprit que

moi-même ? Il a parlé sans ambages d'un accès de folie possible. Un fou raisonnant aurait eu peur de donner barre sur lui rien qu'en prononçant ce mot de folie. Que faire ?... Et s'il redevenait dangereux hors de mon établissement ? Il y a des cas si bizarres ! »

Je suis sûr que j'ai parfaitement bien lu en lui, — encore plus sûr quand il dit, sans préambule aucun, comme s'il avait parlé ce qu'il s'est contenté de penser :

– ...D'ailleurs un de ses... pardon ! un de vos parents viendra Lundi, — après demain. Nous causerons avec lui et il peut se faire, mon Dieu ! oui ! il peut se faire que votre traitement dure un peu moins longtemps que je ne craignais... Vous ne vous sentez plus irrité ou angoissé ? Vous ne vous surprenez plus à concevoir de violentes antipathies contre personne, contre Léonard ou contre moi, par exemple ? Vous voyez bien que je vous parle comme à un homme guéri, comme à un homme qui n'a, sans doute, jamais été malade d'autre chose qae de très légers troubles nerveux, déjà et pour toujours dissipés ; comme à un homme qui n'a plus besoin de ménagements !... — Non ? Rien contre Léonard, contre moi ou contre d'autres individus ?

– Contre vous, Docteur ! Comment pourrais-je vous prendre en grippe alors que vous me parlez avec tant de bonté ? Contre l'infortuné Léonard qui fait tout ce qu'il peut pour que je ne me monte pas la tète, pour que je prenne tout aussi bien que possible ?... Contre d'autres personnes ? Ah ! ça, c'est une autre affaire ! Je dois vous avouer que je ne puis souffrir le médicastre Bid'homme. J'ai certes pour lui la compassion que commande son triste état, mais je m'exaspère quand je vois ce misérable fou auquel j'aurais le droit de mettre la camisole de force, cet aliéné

ridicule faire trembler tout le monde ici, se conduire en tyran, crier, tempêter, injurier des gens dont le premier devoir serait de le doucher à jets niagariens, dût-il en crever, ce qui ne serait pas un grand malheur pour l'espèce ! Bid'homme ! Ah ! celui-là, oui ! Je l'abomine ! Cet être-là est un péril continuel pour les « malades » auxquels il ne comprend rien, qu'il peut tuer par méchanceté imbécile ! Ne vous déciderez-vous pas, Docteur, à enfermer ce fâcheux lunatique — ou ce qui serait plus charitable, à le renvoyer en Franche-Comté, dans sa famille, si cette famille consent à se charger d'un pareil démoniaque et à le tenir ligotté vingt-quatre heures par jour ?

Ah ! qu'ai-je dit là ! Le Docteur Froin change de figure ; il hausse tristement les épaules. Je le vois, — sa conviction est faite, maintenant : je suis un dément monomane atteint du délire de la persécution. Toutes mes idées, toutes mes préoccupations, toutes mes colères se concentrent sur Bid'homme ; je tiens absolument à ce qu'il soit fou ; je n'admettrai jamais qu'il ne poursuive pas d'une haine farouche les malades confiés à sa garde, — moi tout le premier !

Ses vagues craintes au sujet de son médecin-adjoint sont peut-être même détruites par mon acharnement ; ma folie l'aura suggestionné, doit-il songer.

Eperdu, je cherche à me « rattraper », à me sauver dans son opinion. Comment m'y prendre ? Quelles paroles employer ? Ne serai-je pas plus habile en lui avouant tout ce que je pense, — si maladroitement que ce soit ? Je crie — le moins fort possible :

– Docteur ! Non ! ne me condamnez pas ainsi d'un geste ! Je sais ce que vous vous figurez ; vous me croyez victime d'une idée

fixe ! Ne dites pas non : j'en suis sûr ! — Mais il n'en est rien ! Pour vous montrer que je ne divague pas le moins du monde, je me hâte d'ajouter à ce que j'avançais, un peu violemment, il y a une minute, que — tout en ayant en horreur votre confrère Bid'homme, tout en le considérant comme dangereux et néfaste pour vos pensionnaires, je puis parfaitement détourner ma pensée de lui, que j'ai songé aujourd'hui à mille choses auxquelles il était étranger. Voulez-vous que je vous parle de mon réveil, ce matin, ici, dans cette chambre ? Que je vous raconte ce qui s'est passé dans ma tête, — en vous faisant distinguer, très lucidement, les idées saines conçues alors, de celles où se retrouvait l'influence de mes troubles mentaux déjà en voie de guérison ? — Voulez-vous être certain que je ne suis ni sournois, ni vindicatif comme le sont la plupart des aliénés ? Eh bien ! vous m'avez dit tout à l'heure qu'un de mes parents viendrait Lundi et vous ne l'avez pas nommé, craignant sans doute une explosion de colère. Je vais vous le nommer, moi : c'est Roffieux, — celui qui m'a amené ici. Je vous jure que je n'ai aucun mauvais dessein contre lui. Je n'aurai pas l'hypocrisie de vous dire que je le porte dans mon cœur, mais si je sors de Vassetot, rien de fâcheux, j'en réponds, ne lui arrivera par ma faute. Je ferai ce qu'un brave homme doit faire dans ces cas-là. Je m'éloignerai le plus possible de lui, très dégoûté de sa personne et peu désireux de retomber sous sa coupe, mais l'idée de lui jouer quelque vilain tour ne me viendra même pas !

Mes paroles ont produit une certaine impression sur le Docteur Froin. Cependant il lui reste peut-être un doute : les fous sont si dissimulés ! Mais l'impression s'accentue à mesure qu'il pèse les termes de mon plaidoyer. Je le vois qui hoche presque imperceptiblement la tête. Il lui vient un bon sourire qu'il ré-

prime très mal. Il se lève, — assez difficilement, — me donne une poignée de main et conclut :

– Allons, allons ! Tout me paraît décidément en excellente voie ; cela n'aura été rien. Vous aurez fait une petite villégiature et ce sera tout. Mangez bien, promenez-vous sans trop vous fatiguer dans les jardins, — avec ou sans Léonard, — je le préviendrai, — lisez des choses gaies, de l'Alphonse Allais, du Shoomard, du Courteline, du Franc Nohain, des traductions de Mark Twain, —je vous en enverrai dès ce soir, — couchez vous de bonne heure, ne vous levez pas trop tût — et la villégiature ne se prolongera guère.

. . . . . .

Et c'est ce moment que choisit je ne sais quel obscur ennemi tapi en moi — depuis quand ? — pour me tordre et me secouer les nerfs, pour m'obliger à manifester une fureur que je ne ressens pas, que je ne veux pas ressentir, pour me faire clamer, danser, puis me convulser comme les deux agités du pavillon de briques brunes !

J'avais parlé avec une pleine sincérité, dit tout ce que je pensais sans restriction ni addition, — et maintenant ce n'est plus vrai ! Je hais Bid'homme et Roffieux ! J'ai hâte de les saigner, de les crever — et je le crie en propres termes ! Et je ne veux pas les haïr et je ne veux pas crier — et je clangore plus terriblement que jamais !...

... Je suis bien sûr que me hante un être affreusement hostile, un être cruel qui s'est installé en moi, un être effrayant qui me torture pour me forcer à beugler, à me contorsionner comme un possédé...

Je profite d'un moment de demi-calme pour pousser un cri d'imploration navrant dans son imbécile absurdité !

– Docteur ! docteur ! A moi ! Sauvez-moi, je suis habité comme un fruit véreux !

q

Chapitre 1

Le délire a dû me reprendre, suivi d'une période de coma.
Quand je sors de mon anéantissement, je me retrouve couché, enfoui dans les couvertures qui me montent jusqu'au nez ; je ne suis pas seul. Assis près de mon lit, — éclairé par la lueur dansante d'une bougie, Léonard est occupé à nettoyer un fort chapeau-melon, — d'un gris si pâle qu'il en devient blanc, — et semblable à un dôme de mosquée. Une véhémente odeur de benzine parfume (?) toute la chambre.

Mon gardien a une figure si sage et si appliquée d'élève toto parachevant l'un de ces devoirs idiots à force de scolastique perfection, dont les braves professeurs d'antan manquaient rarement d'enrichir les recueils d'âneries connus sous le nom de « cahiers d'honneur », une figure si niaisement satisfaite et préoccupée, les yeux clignés, la langue tirée, que je suis tout près d'éclater de rire.

Mais le souvenir de ma stupide conduite me revient tout à coup et me donne un terrible coup au cœur. Ah ! j'ai bien su profiter des bonnes dispositions du Dr Froin ! C'est au moment précis où l'excellent homme commençait à me croire guéri que m'a

envahi ma grotesque hantise et que j'ai inauguré la série de mes nouveaux exercices ! Triple brute que je suis ! Ne pouvais-je me sentir atteint de ce genre inattendu de folie, en souffrir, en être épouvanté, sans pour cela devenir imbécile et perdre tout pouvoir de dissimulation !

Mais c'est toujours la même histoire ! Je le vois bien — et par les observations du Dr Magne et par d'autres que j'ai faites moi-même. Le fou raisonnant ou demi-raisonnant, qui n'a que des crises passagères, se sentira parfaitement sur le point de commettre quelque sottise irréparable, se tiendra à quatre pour « s'empêcher » d'agir… ou de déblatérer et se verra commettre la sottise, s'entendra dire la chose à ne pas dire… Il n'y pourra rien. Il sera victime de cette « force ennemie » dont parlait Mabire.

– Léonard !

Mon gardien qui passait, avec des précautions infinies, un chiffon de laine imbibé de benzine sur le sommet de la blanchâtre coupole de feutre, grogne et se retourne de mon côté :

– Léonard ! qu'a dit le Dr Froin ? Il ne me croit pas bon à doucher après un accès pareil ?

– Que non ! que non ! Il a raconté comme ça que vous vous étiez trop émotionné pour un homme dans votre état, que vous aviez eu une sorte de … Félicie… de Lucie Nation —(j'sais-t-y moi !), mais que ça ne durerait pas ; que celle-là était trop raide (non ! y s'est pas egzprimé comme ça), il a dit que c'était trop « philoménal » pour s'irriguer en système dans une cervelle ; qu'il avait jamais vu des idées « morvides » comme celle-là, qu'il en avait entendu parler mais que c'était tout ; que le calme allait revenir et que je pourrais « partir en mission » demain ; que le pre-

mier venu, François par exemple, serait capable de vous soigner jusqu'à mon retour, tant vous seriez paisible après ça. Voilà pourquoi je fourbis mon melon.

J'en suis fâché pour la perspicacité du Dr Froin ; mais l'hallucination, si c'est une hallucination, ne veut pas me quitter. Je sens à ne m'y tromper que je ne suis plus « seul en moi ». Comment expliquer ce que j'éprouve sans dire des choses ridicules ? Je suis obsédé par une présence insupportable — même quand l'Être ne me tourmente pas violemment comme il le fit lors de la visite du Dr Froin. Cet être semble assagi depuis quelques heures, mais il me parle à présent. Puis-je dire qu'il me parle ? Il n'a pas de voix ! Mais il me suggère des mots parfois assez… bizarres qui traduisent sa… pensée. En ce moment, je saisis très bien qu'il ordonne, — en me communiquant ce qui suit :

– Demande donc à ce c…llon, à cet idiot, où on l'envoie en mission ?

Et machinalement j'interroge mon gardien :

– Et où allez-vous, Léonard ?

– Je suis chargé de prendre livraison de la Mère Charlemaine, comme je m'y attendais.

– A Cany, alors ?

– Non, la brave femme s'est chiquée avec des voisins qui ne se sont pas montrés des plus charitables dans la bataille. La peur l'a mordue. c'te femme, et alle s'est ensauvée à pied jusqu'à Villiéville où alle a un parent. Alle est arrivée plutôt en chemise, car faut pas compter un morceau de jupon qui dansait sur ses fesses comme un pan de redingote. Alle a fait une scène impossible à ce

parent qui a écrit ici tout de suite pour s'en débarrasser, n'osant pas l'acconduire lui-même.

– Et vous partez quand ?

– Demain matin à cinq heures. Et puis v'là mon galurin propre. Il est près de minuit. Vous devez avoir sommeil. Et moi aussi. Bonsoir, m'sieur Veuly. Je vous amènerai François avant de partir pour que vous ne restiez pas sans quelqu'un si vous avez besoin de quoi que ce souaîlle. Voulez-vous que je vous quitte de la lumière ?

– Non, merci. Bonsoir, Léonard.

Sans quelqu'un ! Il ignore, Léonard, que j'ai de la compagnie. J'en préférerais peut-être une autre, mais il faut savoir se contenter de ce que l'on a.

J'ai mal fait de refuser une bougie. Tout à coup puéril, je me figure que j'aurais moins peur dans une chambre éclairée que dans l'abîme de poix où mon gardien m'a laissé. Peur ? oui ! — peur de l'Etre qui me hante et qui va peut-être me parler encore.

A peine, en effet, ai-je fermé les yeux que j'entrevois au dedans de moi quelque chose de hideux, — d'indescriptible, de vague, — mais de hideux, — et que l'envahisseur me suggère de nouveau des mots et des phrases :

– Pour surpris, tu l'es, hein ? Tu n'avais jamais vu cela, un homme habité comme un fruit véreux ? Tu en as, de ces expressions ! Je parie que tu vas me prendre pour un diable et te faire exorciser ! Buffle ! crétin ! triste veau ! Ce n'est pas cela qui me délogera, va !

Je lui demande mentalement :

– Eh bien, qui es-tu et que fais-tu en moi ?

– Je t'expliquerai cela quand tu seras en état de me prêter quelque attention. Me comprendras-tu ? Voilà la question. Mais ce soir tu es fatigué et malade. Dors ! Sans cela tu vas t'amuser à souffrir. Oh ! ce n'est pas que je sois sensible. Je me moque un peu du bien-être ou des douleurs que tu peux éprouver. Mais tu m'exaspéreras de tes plaintes bêtes, et ce qui est bien pis, je risque de partager les souffrances ! Nous n'avons qu'un système nerveux pour deux.

– Tu m'empêcheras de dormir. Je te sens hostile et tu me gênes.

– Hostile, moi ? Parce que je te parle comme tu le mérites ? Pourquoi veux-tu que je sois ton ennemi puisque tu peux me servir à quelque chose ? Dors ! je ne me mêlerai pas de tes rêves. Ils m'intéressent médiocrement.

Très pondéré, à présent, très bourgeois de ton (?) — l'...Esprit dont je suis... possédé (?). — On le prendrait pour un grave professeur, mettons : un professeur de sciences psychiques, désireux simplement de faire une expérience sur un sujet. Ceci l'intéresse, cela ne l'intéresse pas ; je puis lui servir à quelque chose, — comme fournisseur de documents, parbleu ! — à cet immatériel gentleman en villégiature chez moi, — trop chez moi !

Il m'interrompt dans mes réflexions :

– Allons ! tu ratiocineras un autre jour ou une autre nuit. Dors ! tu es abruti, ce soir. Si tu crois me divertir, tu te trompes.

Tu as bien pour l'instant la cervelle la plus em…bêtante qu'on puisse imaginer !

Il n'a pas été longtemps convenable, l'Etre ! Il se montre de nouveau très mauvais genre comme dit un décrotteur de ma connaissance qui ne pourrait ajouter selon son habitude : « Il a de sales mots dans la g… bouche », puisqu'il s'agit d'un… impur esprit.

En tout cas, je ne suis plus effrayé du tout. Ce qui me semblait si horrible tout à l'heure ne m'apparaît plus que comme une légère brume, presque claire dans ces ténèbres. Je ne vois plus ces lueurs vertes et rouges qui étaient certainement des regards de… fantôme (?) perceptibles pour moi seul. L'Etre s'est fatigué du trop ennuyeux spectacle de ma vie mentale et se repose à sa guise. Je vais certainement m'assoupir quand…

… un abominable vacarme éclate dans la sombre nuit lourde et chargée d'effluves électriques.

D'infernaux hurlements partent d'un point peu éloigné de notre pavillon, — peut-être, — oui, sans doute, — du bâtiment des femmes !

Ce sont des hululements pleins d'une désespérance infinie, d'effroyables rauquements suivis de strideurs qui me vrillent les oreilles et même les os, — qui m'entrent dans les moelles, — des miaulements qui rugissent !

Cela s'interrompt parfois, mais pour une seconde, à peine, puis cela reprend plus féroce, plus douloureux, plus endiablé. J'en ai le cœur déchiré ; une sueur froide me glace ; j'ai les membres comme paralysés ; je crois que mes dents vont se briser

les unes contre les autres, — je vais hurler, moi aussi !... quand claque sèchement le guichet par où j'aperçus pour la première fois la figure de Léonard. Un jet de lumière jaune topaze pailletée de gemmes sanglantes éclabousse la paroi luisante qui me fait face et la voix de mon gardien s'élève, très calme et très claire dans le hourvari sinistre :

– Faut pas vous impressionner, m'sieur Veuly ! C'est ces « dames d'en face » qui sentent l'orage... Si j'avais pas la voilure, je donnerais pas deux sous de mon « melon », — demain ! C'qui va y avoir une rincée !

Je le savais trop, Léonard, que c'étaient ces « dames d'en face » et même, depuis une minute, je croyais bien reconnaître au milieu de tous ces glapissements discordants, un petit cri plus « fin », plus « joli » que les autres, mais peut-être encore plus enragé, plus féroce, qui devait jaillir... du gosier de l'adorable « princesse ». — C'est fini, je ne pourrai plus dormir cette nuit, après cela : Elle aussi une hurleuse !

– Toutes, toutes sont des hurleuses ! me répond charitablement l'Etre installé en moi. Je la connais, ta bonne femme !

– Brute !

– Pas d'injures. Sais-tu comment je l'ai connue ? Peinte dans ta cervelle, mon ami, et délicieusement peinte ; — d'aucune autre façon.

– Dis donc ! puisque tu as jugé à propos de reprendre l'entretien sans que je t'en sollicite, cette fois, tu vas me faire le plaisir de m'expliquer pourquoi tu m'as choisi plutôt qu'un autre pour m'assommer de tes mauvaises plaisanteries. Je serais heureux de

savoir qui tu es et d'où tu viens. Tu peux me raconter cela très succinctement puisque je suis si abruti, cette nuit !

– Oh ! la peur que tu viens de ressentir ne t'a pas rendu plus lucide, — loin de là !

– Enfin, me diras-tu ?

– Je te répète que tu n'y comprendras rien… Mais puisque tu insistes, je vais te faire une « petite conférence » très courte. Tu as besoin de te reposer, ne fût-ce que dans mon propre intérêt, — car je te l'ai déjà dit, — je risque de pâtir des maux qui peuvent affliger ta mauvaise carcasse.

– Il était fort simple de la laisser en paix, cette mauvaise carcasse !

– Ce n'est pas absolument par choix que je t'ai gratifié de ma société… Enfin, tu veux des explications ?

– Je n'attends que cela.

– Ecoute alors : je serai bref. Plus tard, je te donnerai des détails ; pour le moment rien qu'une sorte de sommaire.

– Mais va donc !

– Bien. Tu sais, peut-être que ta planète de boue n'est pas le seul astre habité. Il y a des mondes supérieurs au tien, — en assez grand nombre ; d'inférieurs aussi ; — et ceux-là sont presque innombrables. Il y en a de plus heureux et de plus malheureux ; mais tout cela n'est pas arrangé d'après les idées humaines, terrestres, — comme tu voudras ! Ainsi Tkoukra, l'étoile d'où je viens, moi, une planète plutôt, qui dépend du « système solaire » de l'astre rouge que vous nommez Aldébaran, — (oui, tu l'ap-

pelles bien Aldébaran, je vois cela en toi aussi nettement que l'idée stupide que tu t'en fais), ma planète, donc, contient une population jusqu'à un certain point semblable aux races de votre globe. Eh bien, quoique les intelligences y soient, d'une façon générale, plus avancées que sur la Terre, les gens y sont plus méchants, comme vous diriez, — les conditions de vie étant beaucoup plus tristes, rudimentaires et sauvages. Par exemple, beaucoup d'entre nous possèdent le don de « seconde vue », non pas inné, mais acquis par une volonté réfléchie de connaître sûrement l'avenir, du moins pour le temps de notre incarnation sur Tkoukra ; en revanche, il nous est impossible de nous défendre des intempéries et de nous assurer une nourriture suffisante, si ce n'est à certains moments épouvantables dont je me réserve de te parler quand tu seras plus habitué à moi ; à présent tu me prendrais en horreur ; — tu n'es pas déjà si charmé de partager avec moi ton corps ! Quoi qu'il en soit, comme — sans avoir le droit de me croire l'un des esprits les plus élevés de ma planète, j'étais suffisamment instruit, — (cette instruction pourra te paraître assez difficile à acquérir quand tu connaîtras la vie de mes anciens semblables) — suffisamment instruit, dis-je, et habile à voir à travers les espaces, — comme, d'autre part, je me méfiais des intentions du Créateur au sujet de mon Futur, car il pouvait juger bon de me faire expérimenter une autre existence encore plus misérable en même temps que plus intellectuelle, je me promis de conquérir ou de filouter un peu de bonheur relatif et transitoire, mais immédiat : ... Je connaissais télépathiquement la Terre... Il y avait, certes, bien des mondes plus beaux et meilleurs, mais quel espoir de m'y voir toléré ?... Dans ces mondes, les âmes étaient trop sereinement fortes ou trop brutalement méchantes pour moi. La terre me convenait. Après mille

peines, mille recherches, je parvins à dégager mon « corps astral », suivant l'expression de vos Mages, et à m'enfuir à travers l'Ether, abandonnant ma dépouille matérielle inerte aux bises glaciales et au dur sol ingrat de mon étoile. Puisse un esprit de quelque séjour encore plus tristement affreux s'en emparer et y souffrir moins qu'en son ancienne forme demeurée dans un astre plus inclément. C'est le premier vœu charitable de l' « Etre » de Tkoukra !

Arrivé sur la Terre, ou pour mieux dire, quand je flottai dans l'atmosphère de votre planète, je cherchai assez longuement ce que je désirais trouver : un corps à voler — eh oui ! à voler ! — car j'aurais préféré disposer à moi seul d'un organisme humain, m'y étant introduit à la faveur d'une syncope ou d'un volontaire vagabondage d'âme du possesseur. C'est ainsi que s'y prennent les esprits inférieurs que vous nommez les Elémentaires. Malheureusement, à part quelques enveloppes charnelles de très hauts brahmes ou de mages occidentaux qui m'auraient expulsé au bout de peu d'heures dès leur retour je ne découvris en fait d'habitacles vacants que « de la saleté » ! Je suis grossier, mais juste. Me vois-tu sous la forme d'une vieille femme hystérique, anémiée, douloureuse, geignarde, vivant tout juste par habitude ou par entêtement, d'un névropathe dont le corps ne serait qu'un clavier à souffrances ou d'un valétudinaire, demain candidat à la concession perpétuelle ?

» Je me résignai à partager. Or, d'un pôle à l'autre, je ne sus rencontrer, même parmi les « mabouls » comme toi, aucune âme aussi dénuée d'énergie, aussi molle, aussi loque que la tienne…

– Tu me flattes, mais tu exagères…

– Un peu. Mes recherches n'ont peut-être pas duré autant que je le dis ; mais au point de vue de la débilité mentale tu étais à point. Par contre, tu n'étais pas dépourvu de tout ressort physique ; loin de là. Malade imaginaire, soit, mais pas invalide pour un sou. (Jolie expression financière, — entre parenthèse, — que je déniche dans tes magasins cérébraux.) Je te crois assez bon garçon et me figure que nous pourrons nous arranger ensemble. D'ailleurs, tu es si torpide, si veule, (ton nom de Veuly, certes, est peignant et te sied bien !) — que je serai volontiers moins méchant envers toi qu'envers un autre. En voilà assez pour ce soir, n'est-ce pas ? Tu sais qui je suis, d'où je viens, pourquoi j'ai loué une chambre chez toi. J'ajoute que je tâcherai de déménager dès que je croirai trouver mieux. Je veux étudier la vie terrestre et en jouir le plus possible ; aussi le logement que tu m'offres n'est-il qu'un pis-aller, rien d'autre ! — Il y a donc de l'espoir pour toi. — … Ah ! tu ne connais pas mon nom, — pourrai-je te le dire ?… Oui, — en voici les « éléments sonores » dans ta boîte à musique : je m'appelle Kmôhoûn. Je t'ai déjà appris que ma planète sub-aldébaranienne, invisible aux télescopes de ton globe, se nommait Tkoukra. — Maintenant, bonne nuit !

††

Chose incroyable, j'ai pu m'endormir en dépit des clameurs aiguës qui démolissaient, en quelque sorte, les murs du « bâtiment d'en face », le transformaient en une immense cage toute hurlante dans les ténèbres. — L'affreux concert a duré longtemps, car j'ai l'impression que sa lugubre cacophonie venait me tourmenter jusqu'au fond des gouffres du sommeil.

Puis, tout à coup, c'est le matin, le petit jour gris-bleu et Léonard entre dans ma chambre, précédant François, mon gardien

temporaire.

q

Chapitre 2

Malgré les menaces d'orage d'hier soir, voici que vers sept heures, il fait un si joli temps saphir et or que j'ai envie d'aller revoir les jardins.
Je passerai devant la fenêtre de ma « princesse » : Si je puis lui dire deux mots au départ, j'en aurai le cœur fleuri pour tout le temps de ma promenade ; sinon je patienterai un peu et les verdures, les parterres, les paysages du grand parc et les champs prisonniers de murailles s'embelliront de l'espoir que j'aurai de lui parler au retour.

J'ai dû rêver, cette nuit. Il n'y a pas de Kmôhoûn de Tkoukra ; il ne s'est élevé aucun cri du bâtiment des femmes ou si quelques malades très fortement atteintes ont jugé à propos de donner un concert, (— hélas oui ! j'ai encore leurs inhumaines clameurs dans les oreilles ! —) Elle, du moins, n'a pas crié. J'aurai, simplement, été un peu plus fou que de coutume et me serai complu à me terroriser, à m'horrifier moi-même. Belle besogne de dément ! Et Kmôhoûn de Tkoukra ! Elle est bien bonne, celle-là ! Quelle imagination ! Voilà que je découvre des planètes, que je deviens un douchable Leverrier de cabanon ! C'est abracadabrant !

– Pas tant que cela, me répond très tranquillement Kmôhoûn auquel je reconnais maintenant une sorte de voix psychique, fé-

roce ou calme, « pas si abracadabrant que cela puisque je demeure ton très dévoué pensionnaire tout joyeux d'avoir à nous féliciter l'un et l'autre de l'excellente santé de notre carcasse. Hein ! quelle joie d'être débarrassés entre nous de l'absurde : « Comment vous portez-vous ? » qui se dit jusqu'à Tkoukra !

J'avoue que j'éprouve un désespoir profond, si sincères que soient mes convictions de « partageux ». Il va falloir désormais être surveillé, espionné par cet être d'espèce différente et peut-être redoutable. Je n'aurai plus jamais la ressource de me « réfugier en moi-même ». Je n'y serai pas seul ! L'ultime abri dont un forçat maltraité, dont un chien battu peuvent jouir ne sera plus un abri pour moi ! Toujours une présence, même si j'agonise de douleur !

Oh ! échapper à Kmôhoûn de Tkoukra, — ne fût-ce que pour quelques heures, — pour quelques minutes !

– Ah ! c'est bien simple ! répond le même Kmôhoûn. Veux-tu aller faire un tour hors de toi-même ? Je me charge de t'y aider. Tu n'as qu'un mot à dire. Ce n'est plus un refuge que tu possèdes aujourd'hui. Tout peut te servir de refuge ! Il te suffit de quitter ta « guenille ». Tu penses bien qu'après avoir eu tant de mal à découvrir le secret des sorties de corps astral, je n'ai pas été assez bête pour l'oublier. Tu pourras lâcher l'« homme de Tkoukra », aller voir ta princesse et demeurer auprès d'elle le temps que tu voudras. Quand il te prendra fantaisie de réintégrer ta prison de chair et d'os, je t'agréerai de fort bonne grâce, car j'ai réfléchi. Je ne veux pas me conduire en accapareur ; j'aime bien mieux abandonner un coin du logis au légitime propriétaire qui, sans cela, me rendrait l'existence insupportable à force de toujours voleter autour de moi en piaulant : « Je veux rentrer dans ma maison !

Rendez-moi mon petit entresol ! » Je n'aurais plus une seconde de tranquillité. Tu peux donc « sortir » sans crainte ; à ton retour je me montrerai plus poli, plus empressé que bien des concierges ; je ne te laisserai pas « attendre à la porte. »

Mon Kmôhoûn a, vraiment, fait d'incroyables progrès en peu de temps. Il a lu bien des chapitres de vie terrestre dans mon cerveau : il connait les concierges ! ! — Mais il ne s'agit pas de cela. Je vais, si je le veux, aller passer plusieurs heures près de ma « princesse » sans qu'aucune gardienne puisse en prendre ombrage. Ne serai-je pas invisible pour tous ceux qui ne sont pas des Yoghis ? — Et si Kmôhoûn me trompait ? Si, indifférent et sourd à mes objurgations, il me laissait errant dans l'espace ? — Bah ! je suis déjà si fatigué de lui que je lui abandonnerais, je crois, la place sans difficulté. J'en serais quitte pour aller hanter perpétuellement ma princesse qui est d'une société autrement gracieuse et agréable. Je réaliserais même ainsi le rêve de bien des amoureux. J'ai tant souffert ces temps derniers, je suis un homme tellement changé par l'angoisse que j'en viens à me figurer que ma passion est toute platonique, idéale, — et d'autant plus délicieuse à éprouver. Certes je ferais bien rire les bons conteurs du « Gil Blas » s'ils étaient au courant de mes divagations !

. . . . . .

Quoi qu'il en soit, je dis très délibérément au Tkoukrien :

– Je ne demande pas mieux que de m'évader pour quelques heures.

– Oh ! je vois ce que tu rumines ! Ce n'est pas très aimable pour moi, mais je ne t'en garderai pas rancune. — Va, mon gar-

çon : tu me reviendras plus tôt que tu ne penses. Tu n'as pas une âme volontaire comme la mienne. Tu me trouveras tout à ton service pour te faire opérer ta « rentrée ». Tu veux partir maintenant ? Bien ! Le meilleur moyen à employer pour libérer ton esprit est le suivant : vouloir très fortement échapper à ton apparence matérielle. Par exemple, il faut Savoir vouloir, vouloir d'une certaine façon que je ne pourrais t'expliquer ; certains êtres découvrent peu à peu ce secret en eux. Mais tu n'en es pas encore là, mon veule Veuly ! Il faudra que j'intervienne — et fort énergiquement. Toutefois tu me faciliteras une idée la besogne en te servant du peu de volonté qui est en toi : songe à un endroit quelconque, disons le bâtiment d'en face et désire très violemment t'y trouver transporté.

C'est aisé, tous mes rêves y volent. . . Mais qu'ai-je ressenti tout-à coup ? Est-ce une peur honteuse, brisante, une peur sans nom ? Est-ce une trop furieuse joie ? Est-ce une douleur exquise et presque mortelle ? Qu'a fait ce Kmôhoûn ? Je ne sais, mais la commotion est telle que je crois mourir . . . . . Et je me retrouve — bondissant ? — volant ? au-dessus du jardin. Ni bondissant ni volant en réalité ; je n'ai plus de corps, mais je continue de voir et d'entendre comme lorsque j'étais incarné.

Presque à la même seconde j'aperçois, couchée dans son lit, ma « princesse », les yeux révulsés, le rose clair de son visage devenu rose-thé, ses fines dents blanches découvertes, —on dirait grinçantes, — ses lèvres bleuies étirées par un rictus farouche. Elle est encore belle mais presque effrayante ! Le Dr Froin et une gardienne causent debout à son chevet :

– Ah ! monsieur le Docteur, vous savez bien ! Chaque fois qu'il y a cris la nuit, elle est comme çà le lendemain. Les autres se re-

mettent tout de suite. A deux heures du matin elles faisaient un charivari d'enfer et— aussi vrai que je m'appelle Célestine-Bouffard, au moment du petit déjeuner vous les retrouviez vermeilles, souriantes et pleines d'appétit. Mame Letellier, elle, ça lui donne une de ces crises « qu'il lui faut la journée entière pour s'en sortir ». C'est pas qu'elle s'exaspère plus que les autres. Elle donnerait de la voix plutôt moins que (gue) ses collègues ; maintenant, il est vrai de dire qu'elle, les rares fois que ça la prend, ça fait grémir. C'est aigu comme une lame de paugnard et ça vous fait dans le dos « comme si que ce serait une scie qui vous passerait sur les noyaux de la colonne...

– Musique d'Auber, fait un baryton trop connu... Je découvre le gracieux Bid'homme assis sur un fauteuil et caché jusque-là par la large carrure et les hanches phénoménales de Mlle Célestine Bouffard (Célestine Bouffard ? N'a-t-elle pas joué un rôle dans certaine histoire de toqué libidineux et de « tonnelle B » racontée par l'incendiaire Auzoux ?...).

Ah ! cette fois il m'est donné de voir le Dr Froin en colère :

– Monsieur Bid'homme ! gronde-t-il d'une voix toute changée, vous serez bien bon d'aller plaisanter ailleurs. Vous êtes stupide et inconvenant...

– Et puis après ? ricane l'aliéniste botté.

– Et puis sortez immédiatement ; je n'ai plus besoin de vous.

Ainsi congédié, Bid'homme dit l'Aimable gagne la porte en chevauchant sa cravache et en faisant sonner ses éperons.

– Qu'est-ce que vous avez aux pieds ? Avez-vous perdu l'esprit ? clame le Dr Froin.

Bid'homme répond comme l'eût fait l'immortel Ubu par un monosyllabe composé de trois consonnes et de deux voyelles… assez bas toutefois pour que le Directeur puisse affecter d'ignorer cette gentillesse. Il continue d'inspecter son adjoint :

– Et une cravache par-dessus le marché ! Et vous caracolez ! Vous avez certainement bu !… Venir dans la chambre d'une malade pour « jouer au cheval ! » Votre compte est bon ! Allez m'attendre dans mon cabinet… ou plutôt non ! Couchez-vous ! Nous nous expliquerons cet après-midi !

Comment ai-je entendu toute cette scène qui scandalise évidemment la distinguée Mlle Bouffard dont la voix de contralto gémit : « Ah ! chez le Dr Froin ! — des « cacades » pareilles ! Où c'est que nous allons ! C'est « la renverse de tout ! »… Comment ai-je pu suivre ce dialogue ridicule au moment où je ne suis préoccupé que de l'état de la femme que j'aime ?

Elle a encore pâli ; ses yeux roulent, hagards ; son nez se pince et se tache de blanc livide aux narines ; sa bouche grimace un peu ! — Abomination ! Elle serait… presque laide… pour un autre que moi ! Le Directeur s'empresse, lui relève la tête sur l'oreiller, lui fait respirer des sels, tandis que Cèlestine Bouffard lui tape dans les mains.

Elle se réveille brusquement, regarde autour d'elle. Les beaux yeux sont encore égarés, toute sa figure est convulsée ; elle « ne se ressemble plus :

– O Docteur, quoi donc qu'elle a, c'te pauv'petite Mme Irène ! crie Mlle Bouffard. Vrai Dieu ! elle est-y changée ! Quel malheur !

– Taisez-vous ! dit sèchement le Dr Froin. Elle aura repris sa physionomie normale avant ce soir !

Mais le coup est porté : Irène — (c'est par Mlle Bouffard que j'aurai appris ce nom !) — Irène est prête à pleurer. Elle saisit le petit miroir demeuré à portée de sa main et y jette un regard épouvanté :

– Ah ! mon Dieu ! je suis hideuse ! Je ne veux plus qu'on me voie ! Oh ! c'est mal de me regarder comme cela ! Je veux me cacher ! Oh !... surtout... celui qui va me délivrer... qu'il ne me voie pas... je le perdrais ! Le seul ami, le seul !... Par pitié, allez-vous en !

– Le mieux est de la laisser un instant, acquiesce le Dr Froin.

Après ce qu'elle vient de dire — (est-ce de moi qu'elle a parlé ? Suis-je l'ami qui doit la délivrer ? Ou a-t-elle imaginé quelque bizarre chevalier qu'elle croit rencontrer partout ?... peu importe !) je trouverais cruel d'épier son désespoir, même à son insu. Je reviendrai plus tard, je lui donnerai le temps de se remettre complètement.

Et tandis que l'infirmière qui suit le Docteur ouvre et referme la porte, je sors de la chambre, sans y penser, au travers du mur ; car il n'y a plus pour moi d'obstacles matériels. Je me laisse aller, flottant au hasard... et me voici déjà loin de Vasselot. Une liberté si absolue m'effare ; — je ne sais qu'en faire.

Je sens, pourtant, que si je n'étais pas aussi abominablement triste, si j'avais la moindre énergie « spirituelle », rien ne me serait plus facile que de gagner, en un espace de temps incroyablement court les beaux pays que j'ai toujours désiré voir, que de

planer au-dessus d'Océans d'un bleu lumineux vers des baies cernées de palmes et de forêts fleuries. Mais, tout aux souffrances d'Irène, je ne songe qu'à ce qui peut me rapprocher mentalement d'elle et ne m'étonne pas de façon démesurée quand je m'aperçois que je suis, — de haut, — la route de Villiéville-plage, par où Léonard est parti ce matin pour aller chercher la mère de ma pauvre « petite princesse. »

Je vais doucement ou vite, à mon gré, et, bien que je n'aie plus d'organes, je vois et entends plus clairement, je jouis plus vivement des parfums des prés et des haies que je ne pouvais la faire hier dans ma prison corporelle.

Léonard a dû prendre la vieille route, la plus courte, — celle-ci. — En effet au moment où je vais dépasser une sorte de vieux fiacre fermé traîné par un cheval poussif et conduit par un cocher ivre, je reconnais la face auguste de mon gardien sortant du cadre de la portière. Il paraît furieux, mon gardien ; il est rouge comme un soleil couchant et jure avec une abondante véhémence. Quand il a suffisamment blasphémé, quand il a fait un large abus de locutions « immodestes » et d'épithètes au Cayenne, il en revient à la phrase régulièrement construite et je connais la cause de son ire :

– Quand je pense que c'est moi qu'ai-z-été te sercher hier, vieux macchabée crevé de boisson, toi et ton carcan à sonnettes, je voudrais me sanger et puis toi aussi en nourrices de cochons de lait. Que le Dr Froin y m'disait : « Prenez la voiture de l'établissement » et que j'y répondais : « Non ! j'suis habitué avec Robidor et son flaque ; c'est la seule vésicule de Vassetot qu'est construite pour LE malade. Ah ! il est bien Robidor ! 'larrive à cinq heures du matin saoul comme « père et mère » (comme un

troupeau de bourris, — quoi !) — j'comprends une tape l'après-midi, mais à cinq heures du matin ! — Y casse son brancard de drouète qu'y rakmode avec de la corde, y se manque de ça qu'y me verse dans de la bouse et avec son mulet de cheval qu'a des pieds de… marchandise, y me fait faire une demi-lieue à l'heure ! 'Cré enfant de « mauvaise femme », va !

Robidor demeure impassible. Une seule fois, mon gardien s'étant tu pour respirer, il murmure avec douceur :

– Voyons, Léonard, fous-moué la paix, pas moins ! J't'ai vu pus saoul qu'moué : j'ai-t-y fait des histouères ? !

A la fin, Léonard rentre sa tête dans le fiacre et se met à brosser son melon blanchâtre avec une manche de sa veste ; il crache avec soin sur une petite tache encore inaperçue et frotte l'endroit avec son mouchoir. Puis, il tire un journal de sa poche, enveloppe le chapeau dedans, atteint une valise faite d'un morceau de papier goudronné et d'une forte ficelle, y prend une sorte de casquette de marchand de marrons et s'en gante le crâne. Il monologue :

– Ça, c'est un chapeau délicat. Ça supporte deux, trois heures de poussière mais pas une demi-journée… Je le remettrai pour rentrer à Villiéville ; mais pourquoi que je l'abîmerais dans la guimbarde à Robidor qu'a seulement pas brossé son capitonnage ? A qui qu'y fera de l'effet, mon galurin ? J'va-t-y être coquet pour trois pauvres vitres et un dos de cocher dans les bignes du Seigneur ?

Le cahotement du fiacre et le tangage sur place deviennent si doux, si berçants que Léonard se croit, bien sûr, dans un « rocking-chair » et finit par s'endormir.

Une heure, au moins, se passe. Le cocher dort aussi, saluant la croupe du bidet, puis la route, jusque là déserte, bordée de grands arbres espacés ombrageant des tas de cailloux, s'anime maintenant de maisonnettes grisâtres ; la douce rosse qui marche à sa guise et renifle l'arôme d'écuries connues, avance un peu plus vite, sans précipitation toutefois. Aux cahutes grises succèdent de nobles constructions de briques groseille à toits d'ardoises indigo, des pavillons de rentiers illustres, sans doute possible, —et le cheval cesse tout-à-coup de gratter de ses fers la chaussée dure et bombée. Il a fait halte derrière des charrettes de foin qui barrent la route, et peu gêné par son mors usé, gros comme une baleine de corset, commence à déjeuner avec lenteur.

L'adipeux cocher se réveille, roule péniblement à bas de son siège, passe un bras par la portière et secoue Léonard sans trop de précaution en hurlant :

– Eh ! mon vieux garde-chiourme ! V'là la mairerie !

Il reprend d'un ton posé d'observateur impartial, tandis que Léonard se frotte les yeux, puis développe son chapeau et s'en coiffe :

– J'ai vu bien des chevaux dans ma… grue d'existence, mais pas un qui aurait fait le pouël à Bicot ; ce bougre-là y sait toujours par à peu près par où qu'on va. C'est vrai qu'il est oppo-ô-osé d'avancer par ces… souteneurs (?) de charretiers, mais enfin « y en a d'aucuns » chevaux qui seraient montés su'l' crottoir. Lui pas ; y vouët l'auberge à quinze pas et y s'dit : « Pas la peine de faire des « oréginalités » quand « y ya » qu'un… soupir à pousser pour arriver. Et pisqu'y ya de la salade, j'vas « manger un morceau » !

– Ah ! l'failli canasson ! réplique Léonard, « c'est 'core un particuyer dans l'genre à son maître ».

Robidor paraît flatté, plus encore lorsque mon gardien ajoute :

– 'Coute un peu : tu vas remiser ici ta roulotte et ton poulet d'Inde, chez Angu-Postel. Moi, j'en ai pas pour longtemps chez le Maire qui va me dire où que reste le parent de la mère Charlemaine ; paraît que c'est tout près. Je vas avertir le copain qu'y fasse un baluchon pour sa cousine et qu'y la mette décente pour quand je viendrai l'emballer su'l'coup de trois heures. Ton animal ne peut pas repartir avant, pas vrai ? 'l est claqué comme un vieux ballon. B'en dans vingt minutes, une domieure, j'te r'joins chez Angu-Postel : dans le cas que tu te dessaoulerais, on prendrait un verre… ou deux ; ensuite on mangerait c'qu'y aurait, puis café, gloria et rincette-surrincette si tu te tiens comme un zigue. Enfin nous allons charger : et en route pour la caserne de Vassetot. On n'y sera jamais beaucoup plus tard que neuf heures puisqu'y ya pas plus de trois heures de route pour un bidet de moins de trente-neuf ans ; et tu vois, je compte double pour le tien qu'est plus que de la peau de bottes ; fous-y d'l'avoine, en tout cas, c'est Froin qui paye ! !

Mon gardien n'a même pas la peine d'aller jusqu'à la mairerie. Il rencontre à sa descente du fiacre le premier magistrat du bourg, éléphantin paysan au nez bleu orné de narines poilues et aux yeux si invraisemblablement rusés que cela doit lui faire mal de les tenir tout le temps à ce cran d'expression-là.

Léonard l'interpelle, lui raconte sa petite affaire, obtient l'adresse indispensable : « devant l'pus gros fumier, là-bas, à tou-

cher l'bassin d'nôvigôtion » et met le cap sur l'énorme tas d'ordures indiqué.

Il frappe à la porte d'une maison sale mais prétentieuse. Une jeune bonne mafflue, nullement prétentieuse mais plus sale que la maison, grogne qu'il « a de la veine », car M. Frédéric sort de rentrer. — Nous sommes bientôt en présence de M. Frédéric lui-même, un vieux « monsieur de campagne », chétif, louchard et ahuri, déguisé en « chasseur » d'almanach comique ou d'image à un sou.

La salle-à-manger-salon de ce personnage est encombrée de fusils de tous les modèles, de gibecières, de poires à poudre. Le possesseur de cet arsenal cynégétique n'a rien de belliqueux ; en dépit de ses soixante-dix ans bien sonnés il nous montre une imberbe figure piteuse de petit garçon puni. Ses yeux louches ressemblent à ceux d'un lapin mort ; ses lèvres tremblent tandis qu'il parle avec une incorrecte élégance ; ses rares cheveux plantés comme du chaume sur une maigre terre paraissent hérissés de frayeur.

– Vous venez pour me délivrer de ma cousine, soupire-t-il. C'est une personne dangeaireuse et de mœurs, je le crains, équivoques. Sa branche de notre famille domecillée à Cany n'a pas reçu autant d'inducation comme nous autres élevés à Villiéville. De là, je le crains, sa conduite nauséabonde et peu flatteuse pour sa parenteté. Le docteur-médecin-accoucheur de notre locualité a dû la « phlibostomiser » avant-z-hier. Oui, monsieur, cette femme-là, c'est Tadmerlan en jupons…

Léonard interrompt son discours pour le prier d'empaqueter quelques vêtements et du linge pour la future internée et l'infor-

mer du moment de son départ.

– A trois heures seulement, mon cher et bon monsieur ! C'est une grande déception pour moi ! Je croyais vous la transmettre tout de suite ; et c'eût-z-été sans douleur ! Elle a encore le temps d'entrer plusieurs fois en danse, — c'est le mot positif, mon excellent monsieur ! — de me porphyriser mes meubles et d'endommager mon physique qu'elle a déjà menacé d'extrafilades et autres violences.

Mon gardien lui explique la situation : un cheval fatigué, un cocher à peine remis d' « un coup de sang », pas de voiture à louer à Villiéville..,

– Je vois, hélas ! Je comprends, répond le « chasseur » navré, mais je compatis bien à mes propres inquiétudes. Je ne respirerai des deux poumons que quand cette démoniaque personne aura franchi l'horizon ! Mais ne pourriez-vous rester avec moi jusqu'à votre départ pour Vassetot ? Je suis à bout de forces. Voyez-moi, moi, un homme de mon âge, inoffensif au point de n'avoir jamais exterminé que d'innocents animaux, moi, armé d'un revolver meurtrier à ma ceinture !

Un « bull-dog » brille en effet, de tous ses nickels sur le ventre plat du bonhomme qui reprend avec effort, d'une voix plus basse, comme honteuse :

– Et savez-vous pourquoi cette arme n'a pas quitté mon giron depuis avant-z-hier au soir ? La folle voulait... (ah ! mon bon cher monsieur, oserai-je le dire ?)... elle voulait me « ravir l'honneur » !

Le vieux Nemrod en frémit encore.

– Je peux pourtant pas « plaquer » le cocher qui devait manger avec moi chez Angu-Postel ! fait mon gardien.

– Ma foi, tant pis ! répond tristement M. Frédéric. Amenez-le se « sustenter » ici : c'est de la dépense !... Mais je n'en mourrai pas pour une fois !

Léonard se hâte d'aller chercher Robidor qui ne l'avait pas attendu pour prendre beaucoup plus que ses deux verres mais qu'une seconde saoûlerie a visiblement guéri de la première. O homéopathie !

– J'y avais pas pensé, grommelle mon gardien, mais c'est bien ça qui le tenait, le sacré Robidor : 'l était sâh, mais pas assez !

Le gros cocher dont l'estomac est une vraie cale fait honneur au repas. Les trois attablés s'entendent, d'ailleurs, le mieux du monde, bien qu'ils parlent tous les trois, à la fois. M. Frédéric narre des « méchancetés » de lièvres, « de sales bêtes qui n'ont aucun égard pour les meilleurs tireurs » pendant que Léonard raconte des traits de canaillerie de « mabouls » plus ostinès et plus fûtés que les autres. Robidor, lui, n'abandonne pas un instant le chapitre du crottin. Pour sa vieille expérience c'est une « pierre de touche ». Il en a vu d' « extraordinaire » (!) bien que toujours révélateur des habitudes, du caractère et des capacités du « sujet » !

Dès le second plat, M. Frédéric est charmé de ses hôtes ; au dessert il s'établit une si parfaite harmonie que l'on peut dire que les trois parlent en chœur.

On vient de verser le café. Le maître de la maison débouche une bouteille de cognac et la gaîté est à son comble, chacun

s'amusant follement de sa propre conversation, quand il se produit un incident (tout comme à la Chambre ou au Sénat). La porte de la salle-à-manger s'entr'ouvre ; puis passe, entre le chambranle et le battant, une vieille tête émaciée, fripée, mordorée comme un cuir de Cordoue, une vieille tête aux yeux noirs étrangement brillants qui ne me paraît pas tout à fait inconnue. Comme on n'y prend pas garde elle disparaît mais pour reparaître deux secondes plus tard sur un corps incroyablement maigre qui flotte dans un affreux caraco noir tout étoilé de graisse et un jupon de couleur indicible.

M. Frédéric lève les yeux et pousse un cri :

– Aïe ! voici la cousine !

La vieille dame, — cette tigresse ! — fait timidement quelques pas et dit d'une voix lamentable :

– J'ai faim aussi, moi ! et on ne m'a rien donné à manger !

M. Frédéric devient verdâtre et crie comme un écorcbé :

– Robertine ! Venez vite prêter main-forte à ces Messieurs !

La bonne entre, — côté cuisine ; — Léonard et le cocher sont déjà debout.

Je m'attends à une scène d'une rare violence quand les alliés s'approchent de la vieille pour la « maîtriser », mais elle se contente de répéter :

– J'ai faim aussi, moi !

La bonne ricane :

– Est-il couenne, Monsieur ! Alle est pas si féroce ! Je vas la prendre avec moi et lui donner « kekchose » à bouffer.

– Rien de ma table ! gémit M. Frédéric. Elle s'alimenterait gloutonnement de toute ma nourriture et je n'aurais plus rien pour ce soir ! Faites-lui chauffer les pommes de terre d'hier avec le morceau de « bouilli ». Rien d'autre ! C'est une ruine, une vieille aliénée de cet appétit !

Robertine prend par le bras la bonne femme qui pleure mais s'apaise dès que la peu décorative jeune personne lui a promis de lui « fourrer » tout plein de ça qu'est bon ».

– Vous comprenez, reprend M. Frédéric, je ne puis pas mettre les plats d'or dans les plats d'argent pour une vieille aliénée qui n'a plus le sou. Bien sûr que ça a eu des « moyens » et gros comme une meule, dans le temps. Mais la « mauvaise administration », le vice, la folie, peut-être la boisson, tout cela réuni a mangé le plus clair du capital. Le tuteur de cette famille de déments, — un notaire, — est un sentimental… (Oh ! un notaire sentimental ! Un crocodile qui s'est payé une muselière, alors !) et tient absolument à ce que ses pupilles soient traités comme des parents de ministres, chez le Dr Froin. Ça revient à… à… horriblement cher ces chambres à part, ces régimes dits fortifiants ekcékéra. Je suis sûr que les revenus actuels sont dépassés. Hier j'ai acheté à Robertine, pour la mère Charlemaine, deux de ses costumes fatigués mais encore bons qu'elle mettait pour les « grands nettoyages ». Ils m'ont coûté dix francs les deux, c'est une somme ! En serai-je seulement remboursé ?

– Alors, son baluchon ? fait Léonard, curieux.

– Sera composé de sa chemise bien raccommodée et de celui des costumes de Robertine qu'elle n' « arbore » pas aujourd'hui.

– Enfin, le Dr Froin s'arrangera avec le tuteur.

– J'y compte bien. J'ai, vraiment, assez fait ; tout mon argent est placé… mal placé !… J'ai même renoncé à me marier par économie ! Alors vous comprenez !…

On a pris le cognac. M. Frédéric rebouche la bouteille, mire bien le niveau du liquide et fait, à la hauteur voulue, une petite marque avec un diamant de vitrier. De plus, il met la fiole sous clef ; mais je l'entends murmurer :

– La sellurerie ne vaut pas cher aujord'aujord'hui.

Il est près de trois heures. Bobidor s'en va chez Angu-Postel pour atteler son cheval. Roberline apporte les « effets » de la mère Charlemaine qui commence à s'inquiéter.

– Elle n'aurait pas un chapeau, un bonnet, demande Léonard. Nous n'arriverons pas de bonne heure à Vassetot et y fera frais !

– Elle possède une capeline, je te reumeumore, répond M. Frédéric. On pourra lui en ceindre le chef si la température devient trop frigorifique.

Dix minutes se passent et Robidor revient, son fouet en collier, annoncer que « la bête est dans les brancards ».

Robertine empaquette la tête de la mère Charlemaine dans une sorte de torchon de laine noire qui a souffert du voisinage de bougies allumées et coulantes. Léonard offre gracieusement le bras à la bonne dame. Celle-ci pousse de petits cris et veut savoir où l'on va « comme ça ».

– Nous allons pronmener en voiture, flûte mon gardien.

– Pas avec des Monsieurs que je connais pas, proteste la folle, ’y a des oubliettes dans les voitures et on y jette les vieilles femmes comme moi. J’aime mieux aller voir les oiseaux de fer-blanc sur le toit du grenier ; ils chantent comme des harmonicas !

– C’est là que nous irons avec le fiâque, par un chemin montant qui tourne, susurre Léonard.

– C’est-y bien vrai ?

La mère Charlemaine fait deux pas, à demi rassurée. Robertine lui dit : « Au revoir ! » en lui donnant deux bonnes tapes dans le dos en guise de marques d’amitié. M. Frédéric respire. Mais la pauvre femme se retourne soudain et sanglote, comme prise d’un pressentiment :

– Tu m’embrasseras-t-y pas, Frédéric ? Des fois que je reviendrais… que tard ?

– Allons bon ! Voilà que ça la reprend, les bêtises ! voilà qu’elle va encore me persécuter de ses vilaines gestes, clame M. Frédéric. Arrêtez-la. Mais regardez-moi ça. Est-ce assez déjeté pour soixante ans ! Que je connais des jolies personnes de cet âge qu’on dirait des jeunes filles, et fichue comme ça, l’air d’en avoir quatre-vingt-dix, ça s’attaque aux hommes mûrs ! Vous n’êtes pas dégoûtée de vous-même, Eulalie ?… Non, Madame ! vous ne m’embrasserez pas ! Ça vous fournirait encore un stock d’idées indécentes !

– Des idées indécentes ! s’exclame la malheureuse femme, peut-on dire ! Moi qui n’aime que les moutons frisés et les pigeons-voyageurs !

La pudeur de M. Frédéric doit être bien facile à effaroucher ! Où a-t-il pris que cette triste bonne femme pût être jamais dangereuse pour les vertus fragiles ? L'érotisme de ce pauvre vieux hareng-saur d'Eulalie me paraît des moins sénégalais, jusqu'à présent !

Robertine semble partager ma manière de voir car je l'entends ronchonner une espèce de protestation d'où je puis extraire ces bouts de phrase :

– B'en vrai ! Si c't'elle-là est polissonne !... pas pitié d'une pareille esquelette !... S'est racheté une verginité, l'père Frédéric !... a pus peur des anciennes que des « jeunesses », l'vieux bouc !

Mais nous voici dans la rue. Léonard s'approche de la voiture et va aider la mère Charlemaine à y monter quand... frrrrt !... la folle dégage son bras, fait un petit bon de côté et prend sa course dans la direction du bassin. Robidor et Léonard lui donnent immédiatement la chasse, bientôt suivis de M. Frédéric qui, vite, a été s'armer d'un fouet à chiens. Elle a encore de bonnes jambes, la brave vieille, et donne du travail aux trois coureurs lancés à ses trousses. Mais elle commet l'imprudence de se risquer sur la jetée : plus d'issue ! Elle a beau décrire des cercles, faire des crochets brusques, elle va être saisie par Léonard quand lui vient l'idée — plutôt malheureuse, de se jeter à l'eau. Je la vois sauter, je la crois perdue ; mais nous avions compté, elle et moi, sans la file de barques rangées le long du môle. Deux pêcheurs occupés à déverguer une vieille voile se sont retournés au bruit de la poursuite et — la happent littéralement au vol.

On la hisse sur la jetée. Léonard et Robidor l'empoignent et, — sans trop la « saërraï », — la portent toute gigotante jusqu'à la

voiture où ils la campent sur une banquette comme un paquet. Et en route !

Un peu mouillée malgré l'adresse de ses sauveteurs qui n'ont pu empêcher le bas de sa jupe de prendre un léger bain, sa robe collée à ses jambes, la mère Charlemaine paraît encore plus maigre, plus longue, plus fantastique. J'aperçois de loin M. Frédéric essoufflé mais jubilant qui se frotte les mains avec délices et Robertine qui montre le poing à son maître.

La folle pleure et, — après le premier moment de prostration, — fait une « musique du diable », suivant l'expression de mon gardien :

– Où c'est qu'on va, où c'est qu'on va ? crie-telle on se débattant, maintenue solidement par la poigne de Léonard. Cet agent de recrutement pour la maison Froin conçoit enfin une idée lumineuse qu'il aurait bien pu avoir plus tôt :

– Où qu'on va, ma bonne dame ? Mais à voir vos fils et vot'fille qui sont chez des amis.

– Fallait me l'dire ! s'écrie la folle. Moi j'avais peur d'être emportée par des gendarmes en civil « rapport à » morceau de saucisson que j'ai volé à Frédéric pass'que j'avais des « ronds de couteau » (?) dans l'estomac. Je sais bien ce qu'on fait aux voleuses ! On leur met des fers rouges sous les aisselles et on leur coupe les cheveux avec des tenailles…

– Y vous donnait donc pas à manger, vot'cousin ?

– Oh ! il est bien gentil mais il n'aime pas les gouillâfres. Il me l'a dit. Alors je ne soufflais rien quand il me donnait des tout petits bouts de pain sec et je « cherchais ma vie » dans les coins.

Robertine m'avait bien donné quelque chose mais il mettait tout sous clef ; pas tout puisqu'il y avait le saucisson sous la table de la cuisine — oh ! une tranche… et pas bonne ! — et puis un vieux morceau de lard à côté d'une paire de bottes dans le hangar et puis un demi-hareng fumé dans le jardin, « près des poules ». Mais je l'ai volé, ce pauv'Frédéric, et c'est pas bien !

Le voyage de retour est dur. Le temps, si beau dans la journée, se gâte vers cinq heures du soir. Il pleut et Léonard remet son chapeau-melon dans le journal. Nous sommes en été ; pourtant un froid aigre que je ne sens pas absolument, que je devine, plutôt, pénètre, par des interstices, dans le fiacre : Le véhicule est vieux, tout disjoint ; le bois des portières joue, la capote doit être crevassée. La mère Charlemaine grelotte dans sa robe qui ne sèche pas ; mon gardien est d'une humeur affreuse. Plus tard, quand la nuit tombe, c'est bien pis. Les arbres qui défilent devant les vitres prennent des formes monstrueuses dont la folle s'épouvante ; l'eau commence à tomber dans l'absurde guimbarde ; des gouttes lourdes et glaciales arrosent le front et les mains de la bonne femme qui crie de saisissement. Le splendide chapeau-melon n'est plus à l'abri, le journal reçoit plus d'une éclaboussure. Léonard se remet à jurer et la mère Charlemaine recommence à sangloter. De loin en loin de troubles lumières rouges disent que l'on traverse un village ; et des chiens hurlent. Robidor rafraîchi par l'ondée se décide à presser un peu son cheval et la voiture se comporte comme un barque par forte houle.

Enfin, vers huit heures et demie, on dépasse le bourg de Vassetot et le fiacre stoppe devant une grille. Le cocher descend de son siège et sonne ; la grille s'ouvre et le triste char roule bientôt sur le gravier d'une large allée.

Robidor et Léonard débarquent la mère Charlemaine, la maintiennent vigoureusement entre eux deux et, dans la traversée du vestibule (le voisinage de la Direction agissant sur eux) — affectent tout à coup le zèle répressif d'une paire d'argousins ramassant un gamin voleur de pruneaux. C'est en roulant des yeux féroces, en gonflant les veines de leurs fronts, en ahannant comme à bout d'efforts, qu'ils traînent leur dangereuse prisonnière, abêtie de cette subite frénésie, dans le cabinet directorial. Le Dr Froin, — depuis longtemps blasé sur l'enfantine mise en scène de cette comédie, — hausse les épaules :

– Voyons, Léonard, lâchez un peu cette dame. Vous finiriez par « faire semblant » de la brutaliser, ce qui ne serait plus dans l'esprit d'un rôle jusqu'à présent si bien joué, — trop bien joué. Tenez, Robidor, voici ce que je vous dois ; vous pouvez vous retirer.

Le gros cocher sort après une révérence de maîtresse de pensionnat.

Près du Dr Froin se tient Bid'homme, mais un Bid'homme encore une fois transformé, un Bid'homme sans bottes et sans cravache, grave, « distingué », — un peu trop inspiré, peut-être, — un médecin-aliéniste pour « Graphie » ou « Monde Illustré ». Sa voix est encore plus gutturale, plus insistante qu'à l'ordinaire quand il interroge Léonard au sujet des « désordres observés » mais sa politesse envers la « malade » est parfaite. Le père Froin est visiblement charmé de la tenue de son adjoint qu'il regarde d'un œil paternel.

– C'est-y vrai que je vais voir mes enfants ? demande la folle.

– Mon Dieu, Mâdâme, trombonise Bid'homme, vous me permettrez de vous faire observer qu'il est un peu tard, ce soir, pour cela. Mais demain, le plus tôt possible, je me ferai un plaisir de vous les amener moi-même dans votre appartement. Je comprends l' « impatience d'une mère » !

On se croirait à l'Ambigu.

Et dès que le Dr Froin a suffisamment causé avec la pauvre femme, la rassurant, l'égayant même, tout en la « sondant » sans qu'elle s'en doute, l'élégant Bid'homme, plus que galant, prend par la taille la nouvelle pensionnaire et veut à toute force l'installer « bien chez elle » dans l'autre bâtiment.

Mais à peine s'est-il acquitté de sa mission et a-t-il remis sa protégée aux mains d'une infirmière que, — rencontrant dans un couloir la « gardienne-principale », il la terrifie en lui racontant d'horribles et imaginaires traits de férocité qui font de la cousine de M. Frédéric une sorte de cannibale compliquée d'amazone dahoméenne et de sectatrice du Baal phénicien. Il ajoute :

– Vous allez me l'affaiblir, me la calmer, en la purgeant et repurgeant. Et si elle fait encore du « boucan », en avant les vomitifs, la diète, la douche et la camisole, — vous savez bien ! — la joyeuse camisole !

La gardienne, très impressionnée, se décide très difficilement à entrer dans la chambre de la formidable démente qui, déjà couchée, regarde paisiblement une solide infirmière occupée à étendre ses loques mouillées.

Oserai-je, moi, pénétrer dans une autre chambre assez éloignée que j'ai fuie ce matin ? Oui ! je veux la voir, avant d'aller re-

joindre dans « ce qui fut en toute propriété mon corps », l'exécrable Tkoukrien Kmôhoûn.

Irène sommeille dans la lumière d'or rose d'une petite lampe. Elle est redevenue belle, plus belle que jamais. Mlle Bouffard, assise à son chevet, ourle des serviettes et interrompt de temps à autre son travail pour relire une lettre écrite sur du papier assez sale mais orné d'une artistique chromolithographie représentant une colombe qui tient dans son bec un cœur cramoisi. Tout à coup elle soupire :

– Ce rigolo de Paplorey ! (c'est un gardien). Il en dit, des « cochoncetés » ! Mais quel beau garçon. ! Et c'est tendre, au fond, sa petite tartine au poivre. Il a la pudeur de sa « sensibilité ».

Irène veillée par cette grosse gourgandine !

Mais elle dort, ignorante du malpropre sentimentalisme de sa gardienne comme de la journée que vient de passer sa pauvre bonne femme de mère emprisonnée comme elle et dans la même maison.

Les êtres désincarnés peuvent-ils donner un baiser ? Je crois qu'il est permis de répondre : oui, si grotesquement invraisemblable que cela puisse paraître, car il me semble me griser des parfums de toutes les fleurs sur SA joue pâlement rose dont je sens la ferme douceur et le velouté. Je reste longtemps, longtemps, à me délecter de cette caresse qu'elle ne peut deviner (même éveillée la soupçonnerait-elle ?) et j'oublie et mon corps abandonné et le sombre esprit venu d'une lointaine constellation par les vertigineux chemins de l'espace glacial.

Mlle Bouffard va se coucher, emportant la lumière. Je ne vois plus ma petite princesse, mais je la respire, je la hume ! Et c'est au petit jour, seulement, qu'un instinct plus fort que ma volonté, plus fort que ma passion, s'empare de moi, exige que je m'inquiète de Kmôhoûn et de cette autre partie de mon moi : la guenille terrestre dédaignée des heures et des heures… Et pourtant j'éprouve une sensation d'arrachement quand il me faut m'éloigner d'Irène, inconsciente de ma présence.

Tout est inexplicable dans ce qui m'arrive. Pourquoi la force qui me mène m'oblige-t-elle à frôler le sommeil de l'affligeante mère de ma « princesse », à constater que, calmée par un long repos dans un lit confortable, — bien différent, sans doute, du grabat offert quelques nuits à sa fatigue par la diabolique avarice du cousin Frédéric, — ses traits défripés et comme redessinés, son expression de visage devenue presque heureuse et « espérante », la vieille femme ressemble cruellement à ma délicieuse Irène ?

Pourquoi surtout, au moment où je suis frappé de la souriante placidité de la pauvre folle, une scène plus poignante que tout ce que j'ai vu aujourd'hui m'apparaît-elle comme un avertissement prophétique ? Oui, prophétique : l'affreux spectacle, je le reverrai presque identique, de mes yeux charnels, dans un autre pays, bien loin d'ici :

Deux hommes à têtes de forçats passés mouchards poursuivent, dans une forêt, une vieille femme toute nue dont les longs cheveux d'un blanc sale battent les épaules et les reins ; des branchettes épineuses égratignent la peau grisâtre de la fugitive qui bondit, telle une maigre et minable chèvre, — qui fonce sur les halliers hérissés de piquants et de griffes, insensible à toute souffrance. Voici que des clairières succèdent aux fourrés ; la

femme court droit devant elle plus vite et plus vite encore ; mais sur le sol tapissé d'herbe fine et courte, les poursuivants gagnent du terrain ; l'un d'eux allonge un bras, touche une épaule de sa proie qui se retourne et veut mordre de ses dents aiguës et blanches, singulièrement jeunes dans la face sabrée de rides. Mais le demi-succès de son compagnon a enragé l'autre molosse humain qui fait un effort sauvage, se jette en avant, désespérément, penché à tomber, les deux mains tendues, empoigne la chevelure blanche, perd l'équilibre, emporté par la furieuse lancée de sa course, s'abat, roule sur le corps de la malheureuse qu'il meurtrit de ses coudes, de ses genoux, de son ossature énorme. Les deux hommes à têtes de forçats exultent. Ils traînent sur le sol la forme saignante, puis l'étalant sur le dos, la souillent hideusement l'un après l'autre et comme la victime a encore la force de crier, ils la martyrisent à coups de poings et de souliers ferrés. C'est une loque humaine qu'ils emportent et jettent dans une sorte de fourgon… Le cheval s'éloigne au galop sur une route boueuse ; la fange vole, éclabousse le sinistre char de grosses macules jaunâtres et… tout disparait.

q

Chapitre 3

Inconsciemment, encore épouvanté de l'abominable vision, je suis revenu dans ma chambre où Léonard, tombé sur une chaise, les bras ballants, les yeux hors de la tête, contemple avec une stupeur effrayée une face vraiment repoussante, — qui est la mienne. Cette figure monstrueuse où l'on retrouve mes traits est

violette, noire, — de fureur, — c'est évident. Je comprends l'effroi de Léonard. Je n'ai, certes, jamais été beau ; soyons franc. J'ai toujours été laid, laid sans exagération, — mais LAID. On ne peut pas me refuser cela. A aucune époque, toutefois, mon disgracieux visage n'a été répugnant ; mais cette tête qui roule sur mon oreiller excite positivement le dégoût, la haine et la peur ; mon nez de forme tourmentée ressemble à présent à un groin cabossé ; mes vilains yeux aux prunelles habituellement jaunes, d'un jaune passé, ne gagnent rien à darder ces flammes rouges — puis verdâtres. Ma bouche ouverte et baveuse montre une langue tuméfiée. Je suis une horreur !

Qu'a bien pu faire chez moi le détestable tkoukrien Kmôhoûn ?

Voici que j'hésite à réintégrer mon corps.

Le gardien François, plus habitué que Léonard à ce faciès apocalyptique, mais encore un peu mal à son aise quand même, parle d'une voix plus rauque, me paraît-il, qu'à l'ordinaire :

– Voilà plus de dix heures qu'il est comme ça. Il a été calme et sornolent une partie de la matinée. Mais il a voulu dire quelque chose pendant que Bid'homme était là ; — il n'aura pas pu l'esprimer et la colère l'aura mis dans l'état que vous le voyez. Le Dr Froin dit qu'il n'y a pas paralysie de la langue, que c'est un cas qu'on n'a jamais orservé et puis ci et puis ça. La v'là bien, leur méd'cine ! Moi je crois mainme pas aux sornambules ni aux berquiers (1) ! Le silurgien, bon ! Y voit, c't'homme ! Y coupe où qu'y ya du mauvais. L'estérieur, ça saute aux yeux ! (ou même une trumeur en dedans, — que ça se touche avec les estruments !) mais des machines que c'est dans le vrai en dedans, on me fera pas

croire qu'un médecin peut les regarder dans le corps. Il lui en faudrait pas, — des lunettes ! Ça peut aller avec les rayons de Rengaine (2) que c'est de la sale blague !

Et voilà la médecine jugée.

Mais Léonard ne le suit pas dans sa dissertation. Il veut des détails sur son malade.

– Qu'y n'avait rien de pareil. Qu'y parlait aussi facilement qu'un fourneaugraphe. C'est dommage qu'y yait pas des donnages-intérêts pour les maladroits qu'estropient les malades « des autres » !

François va se fâcher. Je devine ce qui a pu se passer et il est temps que j'intervienne si je veux prévenir une querelle à jamais regrettable entre ces deux éminents aides-aliénistes.

Surmontant mon horreur, je m'approche de mon corps, terrifié tout-à-coup à la pensée que je ne pourrai peut-être pas y rentrer. Mais le Tkoukrien a du deviner ma présence : je suis bu, littéralement, par mon trop médiocre organisme que Kmôhoûn n'a pas contribué à embellir.

Je sens qu'il me dit :

– Ah ! ce n'est pas trop tôt ! Il m'était impossible de parler ! Je ne voyais plus rien d'écrit, — de peint — comme tu voudras, — dans ton maudit cerveau : tu avais tout emporté ! Je ne te laisserai plus l'éloigner que le jour où il m'aura été loisible d'étudier, d'apprendre et de retenir les notions et les vocables nécessaires à la vie terrestre, — de les peindre et de les écrire... pour mon propre compte. Je voulais crier des sottises à cet agité de Bid'homme et à cet abruti de François... et rien !... Rien que mes

idées et mes mots de Tkoukra : j'avais de vagues souvenirs de sons, d'articulations de ta langue et de leur sens, mais quand je m'efforçais d'employer ce que je croyais avoir saisi, — rien ! — plus rien ! Je ne savais plus me servir de ton larynx que pour pousser des plaintes furieuses… J'étouffais !

Mais je ne l'écoute plus : j'entends Léonard et François échanger de violentes épithètes ; dans une minute ils vont se battre si je ne m'interpose pas.

Je dis très haut, de ce ton froid, de cette voix blanche qui paralysent toujours pour un instant les champions les plus belliqueux, — surtout quand ils ne s'attendent pas à être interpellés :

– Eh ! qu'y a-t-il donc ! Vous allez faire le coup de poing parce que j'avais perdu l'usage de la parole ! — Ce n'était rien ! Une simple crise nerveuse qui m'avait fortement exaspéré, c'est vrai, mais qui est passée à présent. J'espère, Léonard, que vous resterez tranquille quand vous saurez que personne n'a provoqué cette crise, — pas plus François qu'un autre. Donnez-moi à manger, je meurs de faim. Après, vous irez vous promener où vous voudrez, mais je désire me reposer sans voir personne.

Les deux ennemis temporaires me dévisagent, stupéfaits, « aplatis », comme me le dira plus tard mon gardien. Ils s'éloignent l'un de l'autre, en se menaçant encore des poings, pour ne pas sembler céder trop vite, — en bafouillant d'inintelligibles provocations accentuées de ces rapides et formidables hochements de tête, mentons en avant, qui expriment si bien la rancune, le défi et avertissent si nettement l'adversaire « d'avoir à ne jamais recommencer » sous peine de « voir un peu » !…

Lorsque nous avons déjeuné, — (le tkoukrien et moi) — et que Léonard a transporté vers d'autres parages sa colère refluante et le lourd mépris dont il écrase François absent aussi bien que François présent, l'intrus installé en moi insiste pour me faire compatir à ses malheurs d'une journée :

– Ah ! j'ai passé de vilains moments ! J'avais faim, j'avais soif ! (sensations trop connues sur Tkoukra !) — et ne pouvais rien demander. J'ai, de plus, été tourmenté par l'affreux pantin que tu appelles Bid'homme. C'est lui qui doit être fou ! Comparé à lui, tu me sembles des plus sensés ! Croirais-tu qu'il m'a fait maltraiter, m'a torturé lui-même ? — sans doute parce que je ne lui répondais pas ? Je ne comprenais plus ce qu'il me disait mais je suis presque sûr que mon mutisme était la cause de son exaspération. Aidé de François qui me maintenait, il m'ouvrait la bouche de force, voulait saisir ma langue qui lui glissait dans les doigts, — « naturellement ! », — mais non sans qu'il m'eût fait grand mal. Je l'ai mordu, d'ailleurs, et de toutes mes forces ! Après cela il m'a pris par les cheveux et par la barbe, a tiré comme un diable et a cogné mes mâchoires l'une contre l'autre ! — Voyant qu'il n'obtenait rien il m'a fait emporter loin d'ici, dans une grande chambre nue et triste où l'on m'a jeté, sur un ordre, dans un bassin d'eau glaciale. Puis on m'a dirigé sur la bouche un terrible jet d'eau ; mes dents en tremblent encore ! Ah ! le lâche ! Nous nous vengerons de lui ! Veux-tu ?

Le pauvre Tkoukrien ! On l'a vraiment bien supplicié en ma personne ! Je ressens des douleurs lancinantes dans la tête ; j'ai les mâchoires ébranlées et une fièvre intense me gèle et me brûle le sang tour à tour.

– Kmôhoûn, nous pourrions bien être vengés plus tôt que tu ne penses. Ce brigand de Bid'homme a son compte !...

Il est certain que le Tkoukrien exulte. Il abandonne la langue psychique et parle tout haut avec ma voix :

– Bravo ! La Force ennemie ! la Force ennemie !

Lui aussi connaît la Force ennemie, comme Mabire et moi ? Parbleu ! Il a lu. — est-ce bien lu ? — les deux mots dans ma pauvre cervelle où mon retour vient de récrire (?) en signes qui sont des espèces de caractères, des images, des sons... des... (je ne sais plus comment m'exprimer) — tout ce que j'ai vu, entendu, pensé dans ma vie !

Kmôhoûn reprend :

– Ah ! je suis bien heureux que tu sois revenu, Veuly ! Tu m'es si utile que j'éprouve pour toi, je te l'assure, une véritable affection. Je te promets bien que je ne t'entraînerai jamais à une action dont tu puisses te repentir ; ou si cela m'arrive il faudra que mon épouvantable nature ancienne me pousse avec une sauvage et irrésistible violence.

– Me voici bien rassuré !...

– Ne t'inquiète pas d'avance ! Je te suis reconnaissant et m'efforcerai de me retenir, de me dompter !

Oh ! ceci est encore plus effrayant que le reste ! Désormais je vais devenir l'auteur apparent de toutes les horreurs que l'ancienne ou présente mauvaise nature de Kmôhoûn peuvent inciter ce tkoukrien à commettre ! J'en viens à me réjouir, un instant, d'être un malheureux aliéné considéré comme irresponsable !

(Cette joie égoïste de couard et de gredin ne dure pas ; si le néfaste intrus que j'abrite me rend l'agissant témoin d'infamies dont puissent pâtir des gens aimés, Irène, — les miens, mes amis, (c'est la même chose !) — de pauvres diables inoffensifs ou même des indifférents à demi antipathiques, — voir des êtres haïs, — quels désespoirs ne connaîtrai-je pas ?)

Il peut s'attendre à une belle résistance, — hélas ! à une résistance de fou sujet à des crises !

Je vais vivre désormais dans les transes ! Ah ! Kmôhoûn, je n'ai que faire de ton amitié si elle ne peut t'empêcher à tout jamais de vouloir te servir de moi pour assouvir tes instincts de bandit tkoukrien, de rudimentaire anthropoïde (? ?) fils d'un astre inférieur à celui-ci, — quoi que tu en dises !

Que n'as-tu essayé de t'incarner en tel ou tel souverain absolu ? Il y en a de très faibles en dépit de la puissance que l'on veut bien leur reconnaître et de l'abus qu'ils en font. Tu aurais pu encore choisir un coupeur de têtes de la Nouvelle-Guinée ou de Mindanao, un sheik touareg, un sachem de Sioux, un cavalier tehuelche, un bachi-bouzouk, — un guerrier, quoi ! Mais que tu sois venu me chercher précisément — moi, — moi, mauvais gniaf rapetasseur de vers, barde raté dans le genre du sieur Oswald-Norbert Nigeot (blim, bloum, mécanique !) membre du Club des « Philosophes » et mon compagnon d'internement, — moi fruit-sec de tant de professions, illustre « propre-à-rien » dont le seul mérite un peu glorieux est d'être parfaitement inoffensif, — tu avoueras que cela dépasse l'entendement… cosmique, ô tkoukrien de la constellation d'Aldébaran !

– Je t'ai déjà avoué, me répond Kmôhoûn auquel je ne m'adressais que lyriquement, — si vous voulez, — je t'ai déjà avoué que je m'étais un peu vanté en affirmant avoir opéré de longues et patientes recherches avant de te sous-louer un coin de ta personne : (jolie sous-location et Kmôhoûn découvre d'exquises expressions dans mon « magasin d'éloquence ! »). J'étais pressé et tu as été la première âme débile que j'aie rencontrée… alors…

– Mais, malheureux, as-tu songé que le corps où tu t'es introduit n'est pas libre, qu'il est enfermé dans les murs de l'établissement Froin dont tu te fais une idée maintenant après avoir pâti des farces de Bid'homme et t'être mis au courant de toutes les notions possédées par moi en lisant mon cerveau comme le premier bouquin venu, — que si je ne sors pas d'ici, tu n'auras vu d'une planète dont tu voulais faire ton sujet d'études que l'intérieur d'une maison de fous, que pour le reste tu devras t'en rapporter à ma vision des choses, — à mes opinions personnelles ?

– Comment pouvais-je soupçonner tout cela en arrivant d'un monde si différent ? Puis, franchement, j'habitais un antre si effroyable que les conditions de ma vie actuelle me paraissent douces, comparées à celles du milieu ancien…

— Alors les procédés de l'aliéniste Bid'homme ?…

– Eh ! je souffre un peu moins depuis que tu partages les douleurs de notre système nerveux. Si tu avais connu Tkoukra tu t'accommoderais, comme moi, de bien des choses ! — Tiens ! nous sommes assez amis maintenant pour que je te dise comment j'ai vécu sur cette maudite étoile ; d'ailleurs, si je ne le faisais pas, mes souvenirs se graveraient malgré moi dans notre tête et alors tu risquerais de devenir plus fou que tu ne l'es, ne

comprenant rien aux hideuses images apparues en toi et que tu attribuerais à un délire devenu de plus en plus incurable…

Et de fait, depuis ma « rentrée » j'entrevois dans mon cerveau des sites et des scènes bizarres, peu distincts, mal intelligibles, dont je commençais à m'inquiéter, craignant un prochain accès de fièvre… démente.

– Je te dirai l'essentiel, reprend Kmôhoûn. Après cela le reste t'émotionnera médiocrement quand tu le verras. Tu auras des données premières qui te permettront de ne t'étonner de rien… Et puis j'ai besoin de parler de ma cruelle vie passée…

– Bon ! dis-moi quelque chose de ton ancienne planète…

– C'est un astre rouge que je vis pour la dernière fois briller très bien, quoique presque imperceptible, au moment où ta Terre était grosse, dans l'espace, comme la molette de l'un des éperons du délicieux Bid'homme. — Cet astre est un chaos de rochers couleur de sang. Çà et là quelques rares vallées habitables se creusent entre les monts presque verticaux, des vallées aux fonds noirâtres, aux parois saignantes sous un ciel de charbon ou de cuivre selon l'heure. On y mène une existence qui te glacerait d'effroi. Dans ces déserts rocailleux cernés par les murailles des infranchissables montagnes, se pressent, sans demeures, sans abris d'aucune espèce, sous les longs fouets excoriants et gélides des bises, des multitudes d'êtres semblables à ce que j'étais…

– Très différents des habitants de la Terre ?

– Non pas, très analogues, au contraire ; mais lugubrement laids, répugnants, monstrueux, (je le sens aujourd'hui), — avec des crinières de bêtes, des peaux teintes comme de boue et de

sang, des griffes en poignards courbes, — faites pour lacérer, — et des yeux, des yeux globuleux, injectés, hagards, — pleins, tour à tour, de terreur lâche et de cruauté heureuse.

» Les portions habitables de l'astre sont parfois si encombrées de vivants que, dans les vallées étroites, les corps ne peuvent plus se reposer, s'étendre. Des jours et des jours, des nuits et des nuits, ils demeurent debout, serrés, tassés… Les os des uns entrent dans la peau et la maigre chair des autres ; au bout d'un espace de temps plus ou moins long, le sang coule. Alors, pris de frénésie, les Tkoukriens font un effort terrible, parviennent à dégager leurs bras et se déchirent mutuellement de leurs griffes en poignards ; des milliers et des milliers de cadavres s'affaissent et la corruption en est si prompte qu'au bout de peu d'heures ils se liquéfient et forment une sorte de boue. Moins d'une journée après la tuerie, des moissons d'êtres pareils mais plus faibles jaillissent du « limon organique ». La horde des forts qui ont survécu se rue sur cette pâture qu'elle dévore toute chaude de vie et la soûlerie de sang est telle que l'astre lui-même semble hurler dans l'espace. Mais toujours un grand nombre de « nouveaux venus » échappe au massacre, se met à croître terriblement vite et — tout recommence ! Nés en de pareilles conditions les habitants de Tkoukrah sont insexués. Ils ne peuvent connaître les consolations de l'amour et — ne vivant que du meurtre de leurs semblables, ils ignorent tous sentiments autres que la Haine ou la Peur. Le plus atroce c'est qu'en d'autres existences, sans doute avant une rétrogradation apparente (?), ils ont su la griserie de la tendresse partagée, du bonheur qu'il leur est impossible de retrouver dans leur milieu de rouge sanie. Et l'indistinct souvenir de douces aspirations satisfaites les torture épouvantablement. — T'en ai-je dit assez ?

– Oh ! certes ! oh ! certes… Car voici que les abominations de Tkoukrah se peignent en moi trop clairement, comme tu me l'avais annoncé.

Et, de toute la nuit, je ne puis dormir, — hanté que je suis par la vision de l'astre de boue sanglante dont je ne veux plus parler, — mais que je connais comme si j'avais été moi-même un Kmôhoûn aux griffes en forme de poignards recourbés, un Kmôhoûn aux yeux globuleux et hagards, brillants de feux rouges et verdâtres.

q

Chapitre 4

Je passe six mois dans un état de morne prostration ne reprenant un peu goût à la vie que les rares jours où Kmôhoûn demeure muet. Plusieurs fois j'espère, — non ! je veux espérer — que je suis débarrassé du Tkoukrien… ou de ma folie, — le terrible intrus ayant jugé à propos d'aller s'assurer par lui-même — psychiquement, — de quelque détail de l'existence terrestre. Mais au bout de vingt-quatre heures, de quarante-huit tout au plus, l'ami détesté reparaît en moi sans que j'aie deviné son approche.

Je maigris affreusement ; je m'affaiblis de plus en plus. Je ne puis plus supporter cette double persécution !

La maison de fous et le tkoukrien c'est trop pour un seul névropathe !

Il m'est impossible de m'affranchir de la présence de Kmôhoûn ou, du moins, je ne vois aucun moyen de me délivrer de lui.

Alors je vais tenter de m'évader de l'établissement Froin. On m'y a toujours traité de façon assez douce, — (j'oublie intentionnellement Bid'homme dont j'aurai à m'occuper de nouveau, tout-à-l'heure) ; j'y ai joui d'une relative liberté ; j'y ai connu trop peu de temps une femme exquise dont la folie même avait des charmes pour le triste « malade » que je suis ; j'aurais pu m'y trouver presque « fortuné dans mon malheur ». Mais les nuits sinistres où clamaient les voix aiguës, désespérées, des femmes prisonnières, les scènes douloureuses entrevues dans les cours où les internés cessaient parfois, réellement, d'être des hommes pour devenir de terrifiantes brutes, le départ d'Irène qui a eu lieu par ma faute, — est-ce bien ma faute qu'il faut dire ? — m'ont fait prendre Vasselot en horreur.

J'ai donc étudié je ne sais combien de projets de fuite plus ou moins compliqués et viens de m'arrêter au plus simple de tous.

Mais avant de m'expliquer à cet égard il est nécessaire (?) que je revienne un peu sur mes pas, — voulant, — Dieu sait pourquoi !... (on croirait qu'il me plaît, à certains jours, de me faire souffrir moi-même) — voulant, dis-je, relater ici une visite de mon cousin Roffieux, — les scènes qui précédèrent la disparition de ma « petite princesse » — et divers avatars du sieur Bid'homme.

Elzéar Roffieux qui devait me venir voir le lundi qui suivit mon réveil dans la maison de santé, ne fait son apparition à Vassetot que six semaines après ma « mise à l'ombre ».

Il entre dans ma chambre sans s'être fait annoncer et montre en cela un certain discernement car, prévenu, j'aurais pu me mettre en boule, me hérisser, lui préparer enfin un accueil encore plus désagréable que celui qu'il reçoit.

Je remarque immédiatement que ses inquiétudes à mon sujet ne l'ont point décharné, qu'il demeure, comme par le passé, d'aspect grave, énergiquement amène et florissant. Je dis énergiquement amène ; je ne dis pas aimable, — d'une native, involontaire, débordante amabililé : Elzéar est avant tout un « homme de devoâr » et un « homme de caractère » : On ne « la lui fait pas ». Il est « gentil » quand il le veut bien, mais c'est une concession de sa part. Sa bonne grâce est calculée ; il ne la prodigue jamais inutilement. Il la sort quand il est convenable, quand il est de son devoâr de l'exhiber de façon temporaire. Il paye certaines choses avec cette monnaie, mais à leur juste prix et à l'heure opportune.

Ce jour-là, il s'avance vers moi, la main tendue, un indulgent, —et pourquoi ne dirais-je pas : un sérieux sourire de Mentor faisant bouler sa moustache brune qui flue dans une barbe un peu plus sombre sans se confondre avec elle. Sa figure pleine, d'un rose discret, contraste assez joliment avec la pâleur « distinguée » de sa calvitie régulière, aux marges bien dessinées. Ses yeux bleu foncé, d'une franchise un peu fatigante, ont l'éclat de certaines fleurs artificielles. Il parle d'une voix profonde et harmonieuse de diseur :

– Eh bien, mon pauvre Philippe, je te retrouve donc ici ! L'endroit n'est pas plus gai qu'il ne faut mais la vie que tu y mènes te réussit à merveille puisque l'on a constaté dans ton état une grande amélioration. Tu n'avais, par malheur, que trop besoin de recueillement.

» Dans une société « bien réglée », dans notre admirable monde moderne où le libéralisme a pour contrepoids une inflexible justice, chacun doit occuper la place qu'il mérite, au moins momentanément et supporter d'un cœur vaillant quelques dures mais bienfaisantes et indispensables épreuves. Que dis-tu de cet établissement où tu ne demeureras, je te le jure, que le temps strictement nécessaire ?

– Je le trouve exquis, délicieux ! Je ne veux plus le quitter jamais !

Une petite lueur d'inquiétude passe dans les yeux trop francs de l'apôtre. Mais je reprends :

– Quant à l'affliction que tu ressens à me retrouver ici, j'aimerais à t'en consoler… mais c'est toi-même qui te l'es courageusement infligée en me casernant, sans épargner ta sensibilité…

– Mon cher ami, je n'ai jamais agi que pour ton bien, cette fois comme les autres.

– Il n'y avait aucun moyen différent de me faire soigner ?

– Aucun.

– Je devenais menaçant, dangereux ?

– C'est mon principe qu'il ne faut rien exagérer. Tu n'as jamais été dangereux que pour toi-même.

Il hésite un peu en disant cela. Il me cache quelque chose — et ce ne peut être par délicatesse, car je connais mon Roffieux, je le vois généralement tel qu'il est, — oh ! plein de tact et de scrupules. Les phrases en font foi, mais, mais… Enfin, il suit une idée qui m'échappe et qui doit le tourmenter, lui, car ses yeux oublient

un instant de me troubler, de me confondre par l'insoutenable éclat de leur éblouissante franchise. Ils ressemblent maintenant à des yeux de vieux klephte aux prises avec le classique mais réticent touriste volontairement oublieux du nom et de l'adresse de son banquier.

– Tu ne te souviens de rien de particulier le jour de la dernière excursion à Dieppe, — de rien pendant la semaine qui a précédé ? me dit-il d'une voix insistante qui me fait penser à celle de Bid'homme. Il ne te revient à la mémoire aucun détail de ta conduite qui ait pu m'inquiéter, me contraindre à prendre de promptes mesures pour te protéger contre toi-même ?

– Je ne me rappelle absolument rien sinon une querelle assez futile avec toi et il me semble bien que c'est toi qui l'as cherchée. On avait bu pas mal de Champagne à déjeuner et tu avais, de plus, insisté, toi si sobre d'ordinaire, du moins en public, pour m'abreuver de cocktails au Casino. C'est, sans doute, pour cela que tu m'as fait ici une réputation de pochard.

Il paraît mécontent de ma rudesse ; toutefois on dirait qu'il éprouve une sorte de soulagement. Que craignait-il donc de m'entendre dire ? — Ses yeux redeviennent surnaturellement limpides et pleins d'indulgent reproche :

– Je ne t'ai fait aucune réputation. Tu te seras chargé toi-même de ce soin…

(Dans une maison de santé ! Et au régime de l'eau rougie !)

– … Je t'ai dit cent fois que tu buvais trop et que cela te jouerait un vilain tour. Mais il ne s'agit pas de cela. Tu n'as gardé aucun souvenir de la semaine d'avant ?

Ah si ! je me reumeumore — comme dirait M. Frédéric de Villiéville — que quelques jours avant mon internement, mon cousin et sa femme se trouvant avec moi, — toujours au Casino, — une vieille dame aux allures de… mérétrice fatiguée mais opulente, — sans doute un peu grise, elle aussi, — en tout cas ignorante ou insoucieuse de la présence de l'épouse légitime, prit les deux mains de Roffieux et lui parla, d'une voix mouillés, de l'an 1892 et d'une certaine maison sise au numéro 455 de la rue de Moscou. Le cousin Elzéar fut épique. Il secoua brutalement la trop mûre gourgandine, lui fit lâcher prise et vraiment éperdu — lui, l'imperturbable ! — l'apostropha en ces termes :

– Vous n'avez pas honte, vieille créature, d'importuner un homme que… qui… pourrait être père de famille ! En 1892, mais j'étais sur le point de me marier ! Je ne vous connais pas ! je ne vous ai jamais connue !… Et vous m'aviez promis vous-même…

Il ne pouvait continuer, comprenant trop tard la sombre stupidité de ses paroles et l'antique et fastueuse grue s'éloignait digne et vexée ; après s'être, toutefois, un peu soulagée en déversant sur le triste Elzéar un petit seau d'épithètes vengeresses. Par respect, sans doute, pour les dorures du Casino elle n'avait pas épanché sa réserve de suprêmes immondices. Mais Roffieux éclaboussé des maculantes qualifications de « poseur de lapins », de « greluchon » et de « sous-marin » demeura piteux et mélancolique toute sa soirée, tandis que sa femme, habituellement si prude, se réjouissait de sa mine penaude et faisait de fréquentes allusions à sa « jeunesse orageuse » et au « climat torride de la rue de Moscou », — de Moscou ! ! ah ! ah ! ah !

Comme elle avait fini par me mettre au diapason de son imbécile gaité, m'interpellant à chaque minute, me forçant à m'esclaf-

fer bêtement, d'abord sans envie, — c'était moi et non elle que le juste Elzéar, fort épris de la dot de cette béotienne, avait poursuivi de sa mauvaise humeur et transpercé de ses regards furibonds.

Je me mets à rire en pensant à cette ridicule soirée :

– Qu'as-tu ? me dit Roffieux d'un ton presque féroce.

– Allons ! Ne te fâche pas ! Je songeais à la vieille « taupe » du Casino.

– Non ! non ! gronde Elzéar, tu te rappelles autre chose, une autre chose qui te divertit bien plus à mes dépens, toujours à mes dépens, gredin !

– Voyons ! C'est toi qu'il va falloir enfermer ! Tu deviens enragé ! Que te figures-tu donc ?

Toujours à ses dépens ! L'expression, certes, est malheureuse. Beaucoup moins riche que lui c'est toujours moi qui lui ai prêté de petites ou de grosses sommes jamais rendues ; j'ai, de tout temps, « respecté ses biens » et, — pour parler comme les commentateurs de l'Ecriture, — il ne m'est jamais arrivé de convoiter son bœuf, son âne... ni même, ni surtout sa femme. Oh ! sa femme ! Non, par exemple !...

Il est bizarre qu'au moment même où l'image de cette désagréable personne s'évoque en moi, grotesquement carnavalesque et grimaçante, Elzéar juge à propos de me parler d'elle — et sur quel ton, — bonté divine ! On jurerait que mon affable cousin se croit un juge d'instruction chargé de confondre un malfaiteur plein de diabolique astuce :

– Tu apprendras, peut-être, avec une certaine satisfaction, scande-t-il, que ma femme s'est beaucoup préoccupée de ton état.

Son œil me scrute avec une insupportable persistance. Si j'écrivais un roman-feuilleton, je n'hésiterais pas à dire qu'il me « vrille de ses prunelles »… J'ai beau chercher à me sentir coupable de n'importe quelle vilenie, rien que pour lui faire plaisir, — ma coquine de conscience s'obstine méchamment à ne me rien reprocher… Ah ! çà ! mais c'est trop fort ! Elzéar se figurerait-il que j'ai de criminels desseins sur Mme Roffieux ! que c'est en cela que consiste ma folie ! — Oh ! alors le charmant homme me voit beaucoup plus « malade » que je ne l'ai jamais été ! Il aurait dû m'obtenir une cage dans le quartier des Agités s'il avait de pareils soupçons ! Allons ! Il a été généreux ! — Mais non ! Je le calomnie : Je le fais encore plus bête que nature. C'est impossible ! Ce serait de la haute fantaisie !

Mais, ma parole ! Il me croit troublé, envahi par le remords ! Car son regard devient de plus en plus « fulgurant » et « vengeur ». On lui aura prêté de mauvais livres ! Je suis dans de jolis draps !

Il ouvre une bouche énorme d'où sort une voix de cabot de mélodrame :

– Elle est ici !

Il n'ajoute pas : « Tremble ! je sais tout ! ». Mais il est évident qu'il s'attend à me voir « me jeter, la face contre terre, ou si je suis tout-à-fait endurci, à m'entendre déclarer que la « foudre vient de tomber à cinq centimètres » de mes brodequins. Ayant eu le temps de me remettre de mon premier ahurissement, j'ai

un : « ah ! ah ! » d'une si parfaite et sincère indifférence que son « courroux » se change en une espèce de stupeur — désappointée (?). Oui, désappointée, vraiment. Il est tout-à-coup rassuré, — soit ! Mais son effet n'a pas porté !

Sa confiance dure peu, néanmoins. Il sait, peut-être par expérience, que toutes les hypocrisies sont familières aux « lâches suborneurs ». C'est d'une voix encore plus mélodramatique et sombrée qu'il m'annonce qu'il va LA chercher. Il désire qu'elle me voie, que je la voie ! C'est la scène de confrontation.

Mon animal beaucoup plus scélérat que je ne l'eûsse rêvé n'a jamais cru à ma folie à laquelle je suis bien obligé de croire, moi, au moins de temps à autre ! Il n'a osé m'amener ici qu'après s'être figuré m'avoir enivré, m'avoir abruti par de stupéfiants alcools. S'il est venu me voir dans les premiers jours de ma réclusion c'est parce qu'il a été averti de mon état de coma succédant à une crise violente, déterminée, d'après lui, par la fureur. Il ne s'est risqué dans l'antre que pour ne pas sembler dénaturé, — tranquillisé, du reste, par l'idée que j'étais incapable de remuer pied ou patte. Il n'a plus reparu jusqu'à présent, les nouvelles de ma santé lui paraissant trop bonnes. J'avais, sans doute, « récupéré » ma vigueur et la fantaisie pouvait me prendre d'en abuser en lui administrant une épouvantable râclée bien méritée. Mais la jalousie l'avait trop travaillé : la jalousie ! Il voulait savoir et pour cela il fallait venir à Vassetot. La jalousie ! ! Vraiment il a une pauvre opinion de mon esthétique ! Au fait, pourtant, la dame Roffieux, ma cousine par alliance, me témoignait depuis quelque temps une bienveillance inaccoutumée (inaccoututumée). Ingrat que je suis ! Je ne m'en rends compte qu'à présent mais je n'ai pas de remords de mon insensibilité.

Oui, la jalousie avait travaillé l'othellesque Elzéar. Mon Dieu ! Si sa femme éprise d'un autre allait le rendre victime, lui Roffieux, de noires machinations ayant pour but le divorce ! Si elle parvenait à ses fins, pourtant ! et me faisait le légitime possesseur non seulement de ses charmes peu regrettables mais encore d'une belle, d'une très belle collection de billets de banque, d'obligations et d'autres délicieux papiers, de ceux que l'on n'oublie jamais quand on les a palpés et dont la perte endeuille à jamais le cœur d'un homme de bon sens !... Je sortirais en triomphateur de la maison Froin pour frustrer de toute joie terrestre le déplorable Elzéar auquel il ne resterait plus que ses yeux pour pleurer, avec une trentaine de pauvres mille livres de rentes, le produit de ses minoteries et quelques mauvaises propriétés à faire valoir ! Ah ! plutôt que de se voir réduit à un pareil dénûment, il se fût résolu à la lutte et au martyre ! Et que risquait-il en venant me « sonder » avant de me confronter avec ma « complice » ? Quelques insignifiants coups de pied, une rencontre un peu brutale entre ma botte et son « gîte-à-la-noix », comme disait un boucher de ma connaissance ? D'ailleurs je n'aurais pas le temps de lui faire grand mal : Il posterait des gardiens derrière l'huis entr'ouvert. (Et en effet, je saisis quelques mots d'une conversation en argot de bagne tenue dans le couloir, — la porte étant simplement poussée contre.)

Elzéar sort en gesticulant, lui, l'homme posé, ennemi de toutes les démonstrations, de toutes les paillasseries.

Cinq minutes plus tard il revient, remorquant une grande et maigre femme, jeune, mais si peu jolie ! — trop blonde, d'un blond entre le beurre frais et la filasse, les yeux d'un bleu fade, nuance lait de Paris, la figure d'une poupée de modiste. Il est

évident qu'elle se tient pour belle, distinguée et poétique mais son actuelle expression de pudeur effarouchée la rend parfaitement vilaine et déplaisante.

Raoula Roffieux, née Fromage, — oui, Raoula ! — (Certains parents ne mériteraient-ils pas la cangue, des supplices follement chinois, quand ils affublent des enfants déjà pourvus des plus fâcheux patronymes de prénoms aussi exaspérants qu'inédits !)— Raoula ! !... Raoula Roffieux, donc, fille d'un marchand d'engrais assez gentiment millionnaire et d'une ancienne actrice à succès départementaux, a reçu une éducation toute spéciale. Née en province, elle a, jusqu'à dix-neuf ans, fréquenté les « cours de jeunes filles » d'une « grande ville » du Nord et pris des leçons particulières d' « usage du monde » chez d'élégantes dames-professeurs qui avaient, certainement, acquis leurs belles manières dans l'intimité d'automates-pédicures et puisé leur phraséologie en des traités rédigés par des dentistes américains ou des inventeurs d'eaux merveilleuses, habitués à se mirer dans les calvities de diplomates exotiques. — Quand son père déjà passablement lesté de métaux divers jugea bon d'opérer sur une scène plus vaste et d'abandonner à d'autres capitalistes son comptoir des « Guanos artificiels » dont l'enseigne. « A la brise des Chinchas » faisait rêver les rares Péruviens-poètes égarés à Panthes, chef lieu du département de Seine et Scarpe, Raoula vint terminer ses études à Paris chez une princesse roumaine (?) ancienne lauréate du Conservatoire de Vierzon, sifflée sur nombre de grandes scènes européennes et devenue directrice d'un externat modèle. Cette école de « perfectionnement » où l'on n'enseignait, à des filles âgées d'au moins seize ans, que la « Philosophie salonnière », la « Tenue select », la « Respectabilité de bon genre » et différentes sciences analogues, acheva de transformer la déjà raide

Raoula en un jouet mécanique de premier ordre. On ne pouvait la voir sans éprouver, — selon les tempéraments, — ou une admiration abêtissante ou un immodéré désir de la gifler.

Elle sortit de l' « Institution Barbaresco » avec un prix d'honneur obtenu grâce à une magistrale dissertation sur la « Franchise voilée », un premier accessit de « Démarche à demi-hautaine », un autre prix de « Gestes pour tenir à distance » et un autre accessit d' « Affabilité envers les inférieurs ».

Chez la princesse roumaine (?) la seule prononciation tolérée était celle du Conservatoire de Vierzon, car presque tout le monde sait que la langue française ne s'est jamais formée, au début, vers le centre de la Vallée de la Seine, — comme le croient quelques illettrés, — mais bien entre Romorantin et Aurillac. (Certains artistes de nos premières scènes dramatiques n'ont pas oublié cette vérité.) Il y avait, dans le programme imprimé de l'Institution, toute une théorie sur les voyelles, — aiguës et graves, — que je n'entreprendrai pas de révéler ici. Je l'ai, du reste, de tout temps, insuffisamment comprise..... Toujours est-il que les concours de prononciation rationnelle n'étaient pas favorables à Raoula. Peu musicienne, désireuse pourtant de « charmer par sa voix » et d' « émettre des sons distingués », elle s'était dès le début, montrée imperméable à l'euphonie mathématique. Elle en pleurait souvent ! Elle dut se résigner, dans sa crainte de choquer les oreilles comme-il-faut en abusant des « aiguës », des affreuses aiguës, si communes, si plébéiennes, à prononcer graves toutes les voyelles et même à les changer presque toutes en a très ouverts suivis ou non d'h aspirés. Elle faisait aussi la chasse aux s et aux consonnes dures. Elle disait un oure (1) et un cère (2) comme on nous le recommande... quelque part. — Elle

allait même jusqu'à émonder les vocables empruntés au grec et demandait un clytère quand elle éprouvait des troubles abdominaux.

C'est aux efforts plus ou moins heureux de la Princesse Barbaresco que je dois d'entendre ma cousine par alliance, pudique et doucement rubescente sous ses cheveux jaune pâle, m'adresser la phrase suivante que je transcris de mon mieux :

– Vâhs ne sâhriaz croâhre, mon châhr câhsin, à qual poant j'ah été dâhsolée de vâhs savoâhr dansce rêpêtable mâhs funâhbre établassemâh dâh Dâhtâhr Froan !

Comme mon orthographe phonétique n'est pas claire, je suis forcé de traduire : « Vous ne sauriez croire, mon cher cousin, à quel point j'ai été désolée de vous savoir dans ce respectable mais funèbre établissement du Dr Froin ! »

Elzéar nous examine d'un, œil féroce et je me rends compte de ses impressions. Il ne tient pas encore « Raoula ». Le trouble, la rougeur de ce grand mannequin peuvent être attribués à ce fait qu'on ne lui a pas donné le temps de s'équiper de pied en cap et que « Raoula » est navrée de s'exhiber ainsi avec une robe légèrement fripée, des « bottines de plage » et un chapeau dont la garniture ne s'harmonise pas avec sa toilette. Mais sa voix n'a pas tremblé ; elle a débité son petit discours en prenant des temps, en détachant les syllabes, en « faisant un sort » à certains mots : dâhsolée, rêpêtable, funâhbre.

Quant à moi, mon insensibilité frise l'insolence. J'ai répondu de l'air le plus détaché du monde :

– Je vous remercie de vous être inquiétée de moi, ma cousine, mais cet établissement n'est pas triste du tout. Je me plais beaucoup ici. La maison est pleine de gens charmants.

Est-ce que je serais devenu un peu fou, à vivre dans ce milieu singulier ? Cela ferait l'affaire du bon Elzéar. Mais si je n'étais qu'un simulateur ?

Il s'agit de savoir avant tout si nous sommes « d'intelligence », sa femme et moi et il s'avise d'une épreuve un peu naïve.

– Oh ! mais, fait-il, que voici des cousins froids l'un envers l'autre ! Vous ne vous êtes même pas donné la main !

Là ! — Il va peut-être nous « pincer ». Une hésitation, une insistance, une étreinte des doigts trop longue ou trop brève, trop violente ou trop molle, va lui livrer les complices, si nous sommes des complices. Mais le « shake-hand » ne révèle absolument rien, — tout juste cordial, — un vrai shake-hand de cousins par alliance. Pourtant Roffieux ne parait aucunement tranquillisé. il est tout interdit. — tout bête. —

Bientôt, néanmoins, une nouvelle attisée d'énergie rallume de petites flammes dans ses yeux qui étaient devenus vagues et troubles. A le voir se camper en face de moi, les deux mains dans ses poches, les épaules remontées, la tête redressée, dans une attitude de résolution et de défi, je devine qu'il va jouer le grand jeu :

– Mon cher, me dit-il, tu te portes décidément mieux. Le Dr Froin ne se trompait pas. Tu dois avoir envie de sortir d'ici et j'aurais honte de te laisser moisir trop longtemps dans un pareil endroit. D'un autre côté tu as besoin de soins. Quelle que soit la

nature des émotions que tu as éprouvées, tu as été rudement secoué et la solitude complète ne te vaudrait rien. Or, j'ai pensé à une solution qui peut t'assurer la liberté, — oh ! pas tout de suite, tout de suite ! (il faut que tu te reprennes !) — la liberté et la sauvegarde d'une solide et prévoyante affection. — J'ai même parlé de mon projet à une personne, « sans le bon vouloir de laquelle il ne saurait aboutir ». Tu sais que Jeanne Stolz qui avait épousé Fernand Lacoste, est veuve depuis plus d'un an et tu connais la bizarre et excellente nature de cette aimable femme, jolie et riche, par-dessus le marché !

Il dit cela avec componction, Elzéar !

– Tu te rappelles que si elle a consenti à épouser Lacoste qui était une idée plus beau qu'un gorille et doué d'un caractère d'ours gris, ç'a été bien moins à cause de l'amour furibond dont il la poursuivait que par suite de bavardages d'un ami du prétendant. Ce modèle des Pylades lui révéla que Fernand souffrait d'une affection chronique atrocement douloureuse et que la femme qui consentirait à s'embarrasser de lui, serait une pure et simple garde-malade deux mois sur trois. Elle se prit d'enthousiasme à l'idée de cette belle vie et fit durer le Fernand Lacoste cinq années entières, ce qui parut un prodige à tous ceux qui avaient entrevu quelques minutes le joli époux. C'est beaucoup plus qu'une sœur de charité. C'est l'Amoureuse des Souffrants. Elle ne conçoit de tendres effusions qu'entre un cataplasme et une fiole de drogue. Pour toi elle changera un peu de son programme puisque tu ne te cataplasmes pas, mais il y aura, grâce au Ciel, à te faire suivre des régimes, à t'administrer des tas de calmants, et elle adore cela !

Dieu ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites !

Et Jeanne Lacoste, ou mieux Jeanne Stolz est une vieille passion à moi ! Assez malin, l'épais Roffieux ! S'il n'y avait ma « princesse » au teint de jacinthe rose, ce serait tout-à-fait tentant ! Pourquoi ne pas dire « oui » à présent au sieur Elzéar quitte à m'expliquer bientôt avec Jeanne qui est la bonté même. Elle serait parfaitement capable de m'aider à obtenir la libération de la pauvre Irène, à la guérir !....

Et Roffieux qui ne m'a fait enfermer, je le vois, que par jalousie, me procurerait mon « exeat » tout de suite, tout de suite, quoi qu'il en dise, — me sachant occupé d'une femme autre que la sienne, — et surtout d'une femme riche et désintéressée prête à ouvrir sa bourse au « nouveau cousin » quand celui-ci aurait besoin de fonds pour quelque entreprise industrielle ou agricole ! Car Elzéar est non seulement un immense minotier connu de la vallée de l'Orne à celle de la Liane, mais encore un propriétaire foncier et un agronome. Et quand il risque une affaire incertaine, — sa prudence native le rendant ménager des capitaux de « Raoula » et des siens propres, — il recherche volontiers des commanditaires bénévoles, faciles à apaiser en cas de malchance.

Je puis être libre demain, demain peut-être ! Je vais donc vite déclarer que j'accepte, que c'est chose entendue, — en ne me permettant qu'une toute petite ironie méritée cent fois par l'invraisemblable et un peu révoltante conduite de Roffieux. Ce désir d'anodine vengeance est malheureux, car, au moment où je viens de décocher ma peu redoutable flèche, une flèche en plume d'oie, à la pointe mouchetée du « tampon de ma bélise » dirait le grandiose Prud'homme :

– Ah ça ! toutes les industries te sont bonnes. Tu vas encore plus loin que Mme de Foy. Avec le « mariage riche » tu combines

le mariage pharmaceutique !

A ce moment même entre Léonard qui nous annonce l'imminente visite du Dr Froin.

Roffieux cesse de m'écouter. Il tire ses manchettes, passe la main sur sa barbe et, tirant un peigne de poche, se compose devant la glace une coiffure savante qui doit être celle de l' « éminent agronome ».

« Raoula » profite de l'inattention de son mari pour se rapprocher de moi et me glisser très bas, très vite, mais très distinctement :

– Refusez ! Il y a du chantage, là-dessous. Il a menacé Mme Lacoste pour la forcer à accepter. Il veut son argent et vous connaît faible... Il sait quelque chose sur elle..... je vous dirai quoi !

Toute ma joie tombe, du coup. Me voici prisonnier pour longtemps encore si je ne puis m'affranchir de la maison de santé qu'en m'associant à une vilaine entreprise du Roffieux contre une femme que j'ai aimée.

Quand Elzéar se retourne enfin de notre côté après un suprême coup de peigne et nous aperçoit à distance respectueuse l'un de l'autre, il en revient à son idée de mariage et me dit d'un air triomphant, mi-anxieux :

– Eh bien ! Que dis-tu de mon projet ! N'est-il pas séduisant ? Tu l'adoptes, n'est-il pas vrai ?

C'est avec un réel chagrin que je me vois contraint de répondre :

– Mon cher Elzéar. je n'éprouve aucun désir de me marier, même avec une aussi ravissante infirmière !

Raoula me regarde et Roffieux surprend ce regard. Ce n'est pas une « tendre » œillade amoureuse ; non, c'est bien pis. Dans la prunelle pâle de la jeune femme comme-il-faut brille une lueur de gaillardise que je n'y avais jamais vue. On dirait un coup d'œil d'experte et lubrique matrone. Le mari blêmit ; ses narines se gonflent. Il y a un silence de quelques secondes qui paraît durer un quart d'heure. Puis Roffieux retrouve sa voix et déclame comme s'il débitait des vers tragiques :

– Mettez vos gants, Raoula, mettez vos gants, vous dis-je ! Sortons d'ici ! Il se fait tard. Nous causerons avec le Dr Froin dans son cabinet. A bientôt, Veuly ! Allons, venez-vous, Raoula ? Raoula, venez-vous ?

Car mon cousin a toujours dit « vous » à sa femme, absolument comme les ducs et les ingénieurs des romans pour « gens du monde » (?)

Mais le Docteur arrive au moment où Elzéar me faisait un dernier geste de la main qui pouvait signifier aussi bien : « Au revoir, faux ami ! » que : « Nous nous retrouverons, scélérat ! »

Il a toujours, le père Froin, cette bonne expression simple et un peu timide des gens vraiment sincères, si différente de la « virile audace » des coquins et des mauvais drôles qui jouent, comme Elzéar, la comédie de la franchise. — Pas d'yeux étincelants de fausse loyauté, aucune de ces manières emphatiquement brutales où les « mufles » voient de la « bonté rude ». On lit dans ses regards de la bonté sans épithète et un peu de la tristesse en-

nuyée des braves gens excédés de l'écœurante farce des bateleurs humains.

Il m'est tout de suite évident qu'Elzéar ne lui est pas sympathique et il fait à Raoula ce petit salut bref, très courtois mais nullement aplati et courtisanesque, ce salut d'homme libre, également indemne, — et de la rage de grossièreté des nobles butors pour qui toute politesse est hypocrisie, —et de la lèpre salonnière :

– Eh bien ! monsieur, vous avez causé un peu avec votre cousin, dit-il doucement mais sans aucune cordialité au loyal Elzéar. Comment le trouvez-vous ?

A ma grande surprise les rayonnants yeux bleus du minotier s'obscurcissent et tout son visage exhibe les symptômes d'une « mâle douleur ».

– Ah ! ne m'en parlez pas ! Je ne le trouve pas bien, pas bien du tout, mon cher Docteur !

Raoula paraît épouvantée de cette effronterie mais n'ose rien dire.

– Vous m'étonnez beaucoup, fait le Docteur. Ce matin je l'ai vu plus calme que jamais, tout-à-fait en bonne voie.

– Soit ! Mais vous n'étiez pas ici tandis que je causais avec lui tout à l'heure. J'avais rarement constaté chez lui autant de nervosité ; il a besoin de ménagements infinis…

– De ce côté vous n'avez rien à craindre… Mais, comment se fait-il que ma présence seule l'ait si promptement guéri de son

agitation ? Je ne suis ni magicien, ni magnétiseur, — malheureusement peut-être !

Et le Dr Froin examine la physionomie d'Elzéar avec la curiosité amusée d'un peintre qui cherche à déterminer le caractère de son modèle. Tout le masque du Roffieux s'illumine de l'éclat d'une radieuse, d'une splendide franchise qui me fait l'impression de déplaire de plus en plus au docteur :

– Voyons, reprend le père Froin, en s'adressant à moi cette fois, vous vous êtes montré excitable, violent, pendant la visite de monsieur votre cousin ? Vous avez l'air bien tranquille, cependant.

Je m'aperçois qu'une inquiétude vient de le saisir tout-à-coup. Ses sourcils se rapprochent et s'abaissent ; un tic fait très légèrement trembler l'une de ses joues :

– Dites-le moi en toute confiance. Vous n'avez pas ressenti de la journée de ces craintes… morbides, — vous savez bien, de ces craintes dont vous ne me parlez plus depuis longtemps, depuis ma première visite, — malgré mes interrogations à ce sujet… Vous me comprenez ?…

Il est clair qu'il fait allusion à ce stupide : « Je suis habité ! » mais qu'il ne veut pas s'expliquer devant Elzéar, — très résolu à ne pas « fournir d'armes » à mon cousin, — le brave homme !

Par bonheur Kmôhoûn veut bien s'abstenir de toute manifestation en moi et je puis répondre avec un sang froid parfait :

– Non ! Pas le moins du monde ! Et puis, vous n'ignorez pas que ce jour-là j'étais sous le coup d'une terrible commotion et que je parlais un peu au hasard, sans savoir !

– Ah ! tant mieux ! Et ce langage n'est pas celui d'un… « névrosé » s'écrie le docteur qui a un sourire si bon, si heureux que j'ai un gros remords de ma dissimulation, — forcée, pourtant !

– En tout cas, insiste Elzéar, un peu sèchement, je crois que vous ferez bien de le soigner plus que jamais. Je veux qu'il guérisse, MOI !

– Monsieur, réplique très placidement le Docteur, il y a trente-cinq ans que je m'occupe de… maladies nerveuses et je vous assure que l'on peut me confier un patient sans avoir à s'effrayer de mes imprudences. Je n'ai aucun intérêt à retarder une cure, — bien au contraire ! Et dans le cas présent la cure est bien près d'être complète.

– Oh ! mon mari ne met pas un instant en doute votre « aihpérience et votre habileté, Dâhteur », sopranise « Raoula » qui se rend compte de la maladresse de Roffieux et qui me regarde un peu de travers depuis que je n'ai pas su lui rendre son œillade. Il veut seulement dire qu'il compte sur toutes deux pour achever de guérir notre cousin qui semble encore bien fatigué, bien fatigué !

Et tous deux se retirent après nous avoir gratifiés, le Docteur d'un salut, — et moi d'une très molle poignée de main.

Encore, sans la présence du père Froin, aurais-je dû me passer de cette faveur sans prix. Ils se sont contraints à une demi-cordialité à seule fin de prouver devant témoin leur noble et méritoire affection pour un parent qui ne leur fait pas honneur.

Après les avoir accompagnés, le Docteur revient dans ma chambre. Tout d'abord il ne dit rien ; il hoche la tête d'un air pré-

occupé, a une moue un peu dégoûtée, semble réfléchir profondément, — puis il me demande « à brûle… gilet » :

– M. et Mme Roffieux sont les seuls parents qui vous restent ?

– Non, j'ai un frère qui habite Paris… quelquefois !

– Ah ! très bien ! Mais pourquoi ne m'avoir pas dit cela plus tôt ? C'est avec lui que j'aurais dû m'entendre, — et non avec des cousins ! Donnez-moi son adresse, je vais lui écrire, — et ayez bon espoir !

Oui, j'aurai bon espoir : malheureusement, — comme je le dis au brave docteur, mon frère voyage assez souvent, avec ou sans sa femme,… en Egypte ou dans l'Inde. Est-il chez lui, — à Esneh — ou à Madoura ? Quand recevra-t-il la lettre du père Froin !…

… Et sans la confidence ou le mensonge (?) de Raoula, je serais certainement à la veille d'être libre !…

Je passe une assez triste soirée, un peu distrait par Léonard qui me raconte les amours d'une infirmière invraisemblablement éprise de Bid'homme, — ce joli cœur ! —

… mais tourmenté par Kmôhoûn qui, maintenant, me pousse à m'évader « et le plus tôt possible — ou il fera les cinq cents coups ! »

q

Chapitre 5

Les semaines suivantes, l'atroce Kmôhoûn ne me laisse plus une minute de répit. Ce sauvage de Tkoukra se perfectionne dans l'art de la persécution au point qu'une belle nuit je lui déclare que j'en ai assez, que je vais lui obéir. Tant pis si nous sommes repris, si les gardiens nous maltraitent, si nous subissons toutes les humiliations ! Je ne veux plus entendre cette voix méchante qui m'incite aux plus dangereuses bravades, à des violences, à des révoltes, — et même à de basses et démentes singeries qui me conduiront droit au pavillon des « Agités ».

N'ai-je pas, une fois, quoique j'en eûsse (eûsse,) été contraint de danser sur les mains en présence de Léonard qui, pris entre son amitié pour moi et son devoir de raconter mes hauts faits, ne savait plus à quel saint se vouer ?

Un autre jour, n'ai-je pas dû, malgré moi, profiter d'une courte absence de mon surveillant qui avait laissé la porte de ma chambre ouverte, pour aller faire, en maraude, un tour de jardin, au fond des fameux bosquets où sont les tonnelles ? Dans l'une de ces gloriettes « se reposait » une affreuse infirmière longue et maigre comme une haridelle de Syrie. J'ai toujours eu en horreur cette Olympe Chignoux, l'ex-amoureuse de Bid'homme et la seule gardienne (ah ! j'oubliais Mlle Célestine Bouffard !) que l'on rencontre dans tous les coins où il y a « de l'ombre et du mystère ». C'est une nature poétique, sans doute. En tout cas elle n'est plus tout à fait adolescente, louche exagérément et possède une physionomie grincheuse de colonelle de l'Armée du Salut. Eh bien ! l'ignoble Kmôhoûn m'a instillé peu à peu une telle rage de stupre que je me suis surpris à jouer aux plus vilains jeux avec elle, mé-

diocrement indignée, — et que la scène s'est achevée par… les « derniers outrages » qu'elle a supportés sans colère et sans joie trop indécente, en beauté habituée à ce genre de compliments. — Miséricorde ! cette vieille nymphe doit avoir deux jambes de bois ! J'en ai eu des bleus !

Et Kmôhoûn qui s'écriait : « Ah ! quel bonheur ! Ça ne m'était plus arrivé depuis mon « séjour » dans… telle ou telle constellation ! »

Enfin, (et je passe sous silence toute une série de plus banales mauvaises farces du Tkoukrien), — ne me suis-je pas réveillé une autre fois, vers deux heures de l'après-midi, en chemise, dans le parloir où ne se trouvait heureusement qu'une seule personne, la plus jeune des demoiselles Mortebranche, déjà nommées plus haut, — une assez jolie femme de trente ans, bardée de principes austères, à laquelle j'ai fait, (sans savoir comment les mots sortaient de ma bouche), une déclaration en style de caserne, — en appelant (hélas !) un chat un chat et certains actes par leurs noms comme nous le recommandait… — ou à peu près, — ce voyou de Boileau-Despréaux. Le pis est que la légèreté de mon costume me permettait d'illustrer ma prose. — Léonard a sauvé la situation. Il est accouru, éperdu, lors de ma péroraison assez accentuée, s'est jeté aux genoux de la demoiselle et l'a suppliée de ne pas le perdre en dénonçant au Directeur son imparfaite surveillance et mes abominables discours accompagnés de gestes. Il a même fini par la faire rire et la brave fille a déclaré qu'elle avait pitié d'un pauvre malade.

Mais Kmôhoûn m'a bien menacé de m'obliger à recommencer mes exploits auprès des belles en présence du Dr Froin ou de

quelque mauvais diable tout disposé à narrer mes incartades au « Patron ». Et je suis certain qu'il n'y manquera pas.

Une certaine nuit donc, vers une heure, écœuré à la fin des répugnants tableaux qu'il me fait passer sous les yeux en m'affirmant que j'assiste à mes propres équipées futures et qu'avant huit jours j'aurai exécuté tout le « programme » —je m'avoue vaincu :

– C'est bon ! En voilà assez, allons nous-en ! Mais, tu sais, si on nous rattrape, ce ne sera pas drôle !

– Allons ! répond fort tranquillement Kmôhoûn.

Ce tkoukrien a dû être serrurier ou cambrioleur en quelque autre existence et l'action de son détestable esprit sur mon pauvre esprit et sur mon corps est bien forte puisque moi, si maladroit, si bête pour tout ce qui est mécanique, je démolis sans bruit en dix minutes, à l'aide des premiers instruments venus, quatre serrures énormes, démonte six verrous extérieurs et déclinque une série de compliqués appareils de sûreté.

Nous voici dans les jardins malheureusement glauques et opalins de lune.

– Ne tremble pas comme cela ! grogne Kmôhoûn, ces sales gens dorment tous !

Pas tous ! J'entrevois une grosse masse humaine qui sort de l'ombre et s'avance vers nous ; il me semble que j'ai déjà rencontré ça quelque part. Serait-ce Mlle Célestine Bouffard ? Je ne demeure pas longtemps dans l'incertitude :

– C'est-y vous, Louëdin ? chante l'inoubliable contralto diepois de l'infirmière callipyge (Louëdin est l'un des gardiens des agités, un ancien zouave, plus tard dresseur de singes, puis garde-chiourme à la Montagne d'Argent…) faut, fichtre, vous espérer, vous ! V'là vingt minutes que je « fais le trottoir » daihors et sans trottoir, encore !… Mais non, cor nom de nom ! C'est pas son poil en fourche ! hurle-t-elle en m'empoignant par mon maigre « bouc ». (Louëdin possède une barbe de trente centimètres, — et fournie !) — mais qui k'c'est donc que ce sale voleux qui se promain-ne nuitan-mment dans les « terrains du monde » ? — Ah ! pas possible ! C'est m'sieur Veuly des à-part ! B'en vrai ! Léonard n'est pas « castafiole » pour vous avoir laissé rouler dans l'nouër à ces heures !

Tout-à-coup elle glousse de rire :

– Oh ! ce serait-y que vous auriez des intentions que vous seriez démuché si tard ou à si bonne heure ? car 'l est matin ! Qui k'c'est que vous coursez. Vous pouvez bien me dire ça à moi qui suis pas d'ces plus bogueules !

Me voici horriblement ennuyé. Je ne sais quelle explication donner à cette épaisse donzelle. Kmôhoûn m'insinue : « Il faut nous la concilier… pour un bout de temps, celle-là. Après quoi nous trouverons bien un moyen de nous en débarrasser. Laisse-moi faire ! »

Je veux lui objecter que je crains ses procédés tkoukriens ou autres, que… mais il ne me donne pas le temps de finir. A ma terrible stupéfaction, ma voix sort de ma gorge, — ma voix devenue rude et grossièrement ricaneuse sans que j'aie eu conscience

d'avoir seulement ouvert la bouche — et cette bouche prononce les étonnantes paroles suivantes :

– Dis donc, grosse ! As-tu du cognac dans ta chambre ?

– C'est-y bien vous, monsieur Veuly, qui me parlez à c't'heure, vous si comme il faut et un peu fier des fois ? B'en, ma parole ! je vous aime mieux comme ça ! Pour sûr que j'en ai, de la sicasse dans ma niche ; ohl pas des litres !... mais un pauv' petit fond de bouteille pour... quand qu'une « malade » a besoin d'être un peu ranimée. Venez-vous en !

Elle me prend par la main « pour me guider » — et tout bas :

– Ah ! petit cochon ! C'est donc ça qu'y me regardait l'aut' fois avec des yeux tout chaffouillés ! Mais si j'aurais jamais cru ça ! — un homme si convenâbe !

– Elle ne se fait pas d'illusions sur elle-même et la modestie est toujours une vertu, goguenarde Kmôhoûn qui reprend tout haut avec ma voix et à présent sur mon ton habituel :

– Je ne suis pas en fer blanc, — et toi non plus !

Devenu un véritable pantin dont le tkoukrien tient les fils, j'ai la surprise de constater que je me livre sur les vastes rotondités de Mlle Bouffard à une série de trop libres caresses à la suite desquelles mon dire se trouve amplement confirmé.

– Si vous êtes si effronté, vous n'aurez point de corgnac, module, en soupirant, l'himalayenne infante. Quoi que vous feriez après, — alors ! eh b'en !

– Je serai tendre, mais distingué... Allons toujours voir le petit cognac, — moins pour boire que pour trinquer. Oh ! trinquer !

hein, Célestine ?

Répugnant Kmôhoûn !

– Oh ! mais non ! Ça c'est pas d'jeu ! Voulez-vous bien pas ! Ah ! qu'il est tourment ! — Lâchez-moi que j'ouv' la porte.

Nous sommes arrivés. La petite pièce qui sert de nocturne écrin aux charmes imposants de Mlle Bouffard ressemble à un corridor arrêté dans sa croissance. Elle est éclairée par une veilleuse à lueur blonde et rose comme l'occupante et presque encombrée par un monumental lit de fer proportionné au volume de la précieuse cargaison :

– 'Faut pas d'bruit ! siffle tout bas Célestine. Pêchez-vous 'tirer vos chaussures !

Je m'exécute, confondu, ahuri d'être là, mécontent d'avance de ce que je vais certainement faire. La plantureuse infirmière m'imite, puis désirant que ne réveillent personne sa jupe traînante et ses bouffantes manches frôlantes, elle enlève robe et corsage et demeure en petit jupon et en corset. (Il faut respecter le sommeil de ses voisins). — Le paysage entrevu m'impressionne malgré moi.

– Y a qu'une chaise. Assôhiez-vous d'ssus, moi je m'assîrai où que j'pourrai, tiens ! su' l'lit ! continue Mlle Bouffard. Pis « c'est pas tout ça ». Vous qu'êtes pus près, ouvrez donc la table de nuit. C'est là qu'est la cave !

Les fonds de bouteille montent haut dans le pays de mon aimable hôtesse ! Des fonds de plus de soixante centilitres ! — On trinque avec des précautions infinies, mais souvent et coup sur coup ; en dix minutes la bouteille a dit son dernier mot. Entre

temps, — Kmôhoûn ne m'a pas permis l'oisiveté. De retouches en retouches, le paysage s'est bien agrandi et dépouillé d'accessoires inutiles. Au moment où la vue devient presque panoramique, mon tkoukrien qui me paraît connaître la sentimentale Célestine mieux que moi-même, lui susurre doucement par ma bouche :

– Tu n'en a plus de cognac ? Dis ?… pour après ?…

– Pour après… quoi ? Ah ! bandit ! Oui, 'y en a 'core une larme. Mais je vous vois venir avec vos : après !

Kmôhoûn, rassuré pour la suite de ses projets, comprend qu'où nous en sommes, tout nouvel atermoiement pourrait être considéré comme une injure. Les dernières brumes blanches sont dissipées par nos soins empressés et — en avant le panorama ! Une sierra lisse et neigeuse couronnée de cimes roses comme à l'aurore, — un massif plus considérable, plus lilial et plus lisse encore — et peut-être aussi des forêts — apparaissent :

– Ah ! c'est bien parce que j'ai peur de toi ! murmure la belle Célestine. Ah ! passionné !…

Certes, je n'explore que légèrement « contraint et forcé », mais je commence à prendre plaisir à mes découvertes : — Je m'abîme en leur splendeur — et c'est un délicieux cataclysme…

Je ne dirai plus jamais de mal des personnes… un peu fortes.

C'est incroyable ce que Kmôhoûn a fait de moi. Je fus à une époque assez gentiment débauché, mais enfin je ne ressemblais en rien à un Turc, surtout depuis que la trentaine avait mis de l'eau dans mon vin, — un vin modérément généreux. Et à présent je n'y comprends plus rien ! Nana-Sahib, Soulouque et tels personnages des « Contes Drôlatiques » sont des enfants à côté de

moi. Oh ! je n'en éprouve aucune satisfaction d'amour-propre. Je me sentirais plutôt effrayé !... Heureusement, Mlle Bouffard n'est pas fille à demander grâce, — bien au contraire, — et je frémis en songeant à la détresse où je me trouverais si j'étais dans mon état normal !

Mais comment se fait-il que la collaboration toute psychique du nommé Kmôhoûn transforme à ce point mon organisme ? — Oui, je suis effrayé — et même furieux, exaspéré : c'est anti-médical !... et, bien différent, en cela, du gardien François, je professe un incommensurable respect pour la Médecine, comme tous les hypocondriaques, du reste.

L'impavide Célestine est allée, entre deux assauts, à la recherche de la larme de cognac. C'est une larme... — pleurée par un mammouth. Elle occupe les trois quarts d'une assez forte dame-jeanne cachée sous des robes et du linge qu'elle doit suavement parfumer :

– Tiens ! je croyais que la cave était dans la table de nuit ?

– Il y a la cave et il y a le magasin.

Toujours les « distinguo ». — Une idée infernale, digne de Kmôhoûn, me traverse la cervelle et je demande :

– Eh bien ! et Louëdin ?

Mais si je me figurais impressionner Célestine, j'avais de la naïveté de reste.

– Louëdin ? réplique-t-elle avec froideur, ça sera pour dem... Enfin il peut se brosser le ventre pour l'estant. Quand il ne me voit pas dans la cour, il sait qu'y ya « pas plan ».

Mais l'alcool et les… tours de force ont raison à la longue de la riche nature de l'infirmière. Grâce à nos savantes manœuvres, la forte jeune personne a bu près d'un litre et demi de sicasse, tandis que nous (Kmôhoûn et moi, sobres comme des méharis), — nous nous contentions d'un peu moins d'un demi-setier.

Mlle Bouffard s'endort d'un lourd sommeil, « lassata nee satiata », car elle soupire encore, entre deux hoquets, une minute avant de fermer les yeux :

– Ah ! petit sale ! Ce que tu gagnes à être connu ! R'fai-sons connais-sance, — veux-tu ?

Kmôhoûn est arrivé à ses fins :

– Maintenant, nous déménageons ! ordonne-t-il.

Mais quel bonheur que le service des « veilleurs » soit si peu régulier chez le Dr Froin ! Sans cette belle négligence, on aurait eu le temps de nous pincer vingt fois pour une. Nous avions laissé la porte entr'ouverte !

Tout à coup j'ai un frisson d'épouvante, — d'horreur ! Je me retiens tout juste de crier. Je viens d'apercevoir, dans la muraille, un guichet pareil à celui qui donne dans ma chambre !

Je savais bien que Célestine était la gardienne de ma « princesse » mais, — imbécilement — je ne pouvais me figurer qu'elle couchât aussi près d'Irène que Léonard de moi. Cela m'eût paru une profanation ! Le sommeil pur et les rêves bleus de l'Exquise à côté des ronflements d'ivrognesse et des cauchemars obscènes de l'érotique Bouffard !

Rien qu'une cloison entre la Péri et la grosse polissonne !

C'est à quelques mètres d'Irène que je me suis « distingué » d'une si triste façon ! Oh ! si j'avais le bonheur de me tromper ! Si, par suite d'une combinaison invraisemblable et providentielle, il était possible que la buveuse de sicasse ne veillât sur ma « princesse » que dans la journée et se retirât loin d'elle pour la nuit ! Si la pièce voisine n'était qu'une autre cellule d'infirmière, quel soulagement j'éprouverais ! Je sais que c'est fou, mais je veux voir, voir à toute force, j'en oublie Kmôhoûn et… j'ouvre tout doucement le guichet…

Atrocité ! C'est Irène qui est là, tout près ! J'étais, non pas à quelques mètres, mais à quelques centimètres d'elle !…

Une bien autre terreur m'envahit quand le Tkoukrien épouvantablement surexcité râle en moi, — à la lettre :

– Oh ! c'est celle-là que je veux ! Et toi aussi, tu la veux ! C'est ta « princesse », celle dont j'ai vu l'image dans ma tête ! Mais combien elle est plus belle, plus exaltante que son reflet pâli, terni par ton âme grisâtre et débile ! Courons à elle !

J'oppose à sa frénésie une résistance désespérée. Kmôhoûn a beau me menacer de me faire hurler de manière à ameuter toutes les gardiennes, — je ne veux pas, —je ne céderai pas !

Mais je m'aperçois d'une chose abominable. Mon corps obéit mieux à mon sinistre ennemi qu'à moi-même. Et malgré mon angoisse et ma fureur, il m'est évident que la vile « machine » veut, elle aussi, m'emporter vers Irène. Et c'est elle, la machine, qui asservit mon âme, qui la change à son gré, qui en fait une âme de tkoukrien !

Ma « princesse ! » Je ne la vois plus, comme avant, radieuse d'une beauté de rêve ; je me la figure dans des attitudes ignobles, — je me surprends à penser : délicieusement ignobles ! Et bien d'autres mots affreux vont me monter aux lèvres. — Bientôt, je n'ai plus qu'un désir : prendre la clef !

Nous la trouvons dans la poche de la grosse que nous fouillons sans ménagements, qu'ingrats, nous traitons, à présent, comme un encombrant colis !

– Il n'y a pas de danger qu'elle se réveille : elle cuve !

Nous l'oublions une fois sa porte refermée sur elle. Nous sommes dans le noir ; vite une allumette ! La clef joue déjà dans LA serrure. Nous entrons dans LA chambre.

O Irène ! Elle est belle, Irène, damnablement belle ! Oh ! est-ce vrai ? lascivement belle !

Il me la faut, dussé-je la broyer, l'éventrer ! Ah ! je t'aurai !

Je rauque des paroles infâmes, des ordures qui me réjouissent douloureusement. Je m'approche d'elle ; elle dort profondément.

Le pis est fait ! Comme l'Espagnol de la nouvelle de Richepin, j'ai commis le péché des yeux, le crime des yeux !

Elle est nue ! Et c'est moi qui l'ai découverte ! Et, penché, je les soûle, mes yeux !

Je suis honteusement ravi surtout de ce qu'il y a d'un peu fauve, d'un peu animal, dirai-je de : splendidement hideux (?) dans le corps le plus idéalement beau.

O ce moelleux torse fleuri, ces rondeurs fermes et délicates ! Ces douces courbes rentrantes ! Puis ce galbe de lyre ! Ces longueurs charnues et fines, ces ombres bleues nocturnes, ces roseurs un peu cuivrées !

Mais le parfum de cette chair affolante nous enrage, Kmôhoûn et moi et — brusquement — c'est le viol bestial et délectable, sauvagement exquis. Ai-je su, une seconde, alors, si Kmôhoûn était présent ou non !

Elle s'éveille, se débat, puis se soumet, secouée d'un spasme, mais tout à coup, — trop tard ! — (vais-je dire : heureusement trop tard ? — » une révolte de tous ses membres, de tout son être, la fait plus vigoureuse que moi. Je roule sur le parquet de la chambre, dégrisé un instant. Mais Kmôhoûn, — ce ne peut être que Kmôhoûn, — m'éperonne de nouveau. Je ne songe plus que ma chute a dû être bruyante et je me jette encore une fois sur Irène qui me repousse… Elle m'a reconnu ! Son visage a une expression de tristesse et de colère indicibles ; on croirait que toute sa raison lui est revenue :

– Oh ! s'écrie-t-elle, c'est vous ! Immonde lâche ! Vous, un lâche ?… Vous !

Mais éxaspéré, aiguillonné par Kmôhoûn, je m'inquiète bien de ce qu'elle peut raconter ! Je lui tords les bras, je l'écrase, je vais la dompter encore !

Elle pousse d'effroyables cris de rage et de souffrance…

Depuis quelques secondes j'entends bien, vaguement, des pas pressés dans le long, l'interminable corridor, mais je n'en ai cure. Je vais retriompher, je retriomphe… quand je me sens tenaillé à

la nuque par une espèce d'étau. Puis je suis enlevé comme un fétu, secoué, planté sur mes pieds, secoué encore… Je veux lutter, mais c'est peine perdue !

Le gardien-chef, Dornemain, ex-adjudant, un colosse au nez aplati, au museau prognathe, à la mâchoire de gorille, me maintient d'un seul bras comme si j'étais un gamin de trois ans. Ma résistance furibonde l'amuse — et c'est tout.

Madame Robinet, infirmière-principale, (comme ces titres sont d'un bel effet en pareilles circonstances !) regarde la scène avec une sorte de sévérité complaisante :

– Ah ! mon salaud ! psalmodie Dornemain, ah ! mon salopiaud ! ah ! mon « cochon cochonnant de cochonceté ! » Lui faut pas les premières venues à c't'enfant d'grenouille ! C'est ça qui m'a fait cette belle ouvrage dans le couloir D. Pour un sellurier qu'a du vice, n'en voilà n'un ! Et je l'aurais pas seurement escoupçonné, j'aurais même pas ezagminé la porte de sa porcherie ! Et c'est un chéri de l'adminiscration ! Faut pas tourmenter M. Veuly, par ci, faut-z-y donner tout à gogo, par là. Et qu'il est guéri, qu'on nous prévient et qu'y va sortir ces jours-ci, qu'on nous chante ! B'en oui ! J'vas l'lui faire voir au Dr Froin son « pensionnaire le plus tranquille », son « énoffensif », son cas « partuculier ! » 'l est bien l'énoffensif qu'il est du… ventre comme une bourrique ! On vous l'a trouvé en posture, comme on dit…

(On devine à son ton précieux que Dornemain cite ses auteurs.)

– Bid'homme est un sale type, qu'on prétend ? Possibe, mais qu'y connaît son monde. Qu'y m'a noctifié à moi : Veuly ! y a pas pus chaffouillaud, pus sagouin, pus vachon ! C'qui lui faut, c'est

du pied au cul, l' « corset d'maintien », le jet dans la gueule et la trempette. Y connaît ces en d'ssous-là , Bid'homme, ya pas à dire !

Et à chaque mot le gardien-chef me redonne une secousse à abattre un grand mât.

Mme Robinet intercède pour moi :

– Voyons, monsieur Dornemain, je seusis que vous seyez très « scandalisé, mais faut pas oublier qu'y s'agit d'un « malade ». C'est pas du vice, c'est de l'abourration. Y n'a pas choisi. C'aurait été une archéduchesse des palatines morganatiques ou moi-même, (Mme Robinet se rengorge. Malgré son évidente érudition (?) et sa respectabilité de dame mûre, elle consent à se voir, — hypothétiquement — assaillie avec une aussi flatteuse fureur) ou moi-même que c'eût-z-été le même tabac. Faut pas brutaliser, faut comprendre !

– C'est bon ! c'est bon ! grogne Dornemain. Ça n'empêche pas que je vais mettre ce cadet-là en cellule pour le reste de la nuit… Et demain, gare les grandes eaux !

Nous retraversons la cour, Kmôhoûn et moi, beaucoup plus rapidement qu'en venant. Dès que je suis essoufflé ou que je tente de ralentir un peu le pas, Dornemain m'envoie son genou au bas de la colonne vertébrale et ma vélocité redevient miraculeuse. Et comment expliquer ceci : je suis à la fois, outré, gonflé de rage — et assoupli comme un gant, — désespéré, navré au-delà du possible — et, par moments, pris d'un fou rire ?

Peut-être Kmôhoûn se moque-t-il absolument des coups et des situations les plus humiliantes et juge-t-il énormément co-

miques et ma défaite et ma colère ? Il y a, sans doute, de cela : mais ce n'est pas tout. Je crois que le speech de Mme Robinet est pour quelque chose dans mon hilarité intempestive.

Nous dépassons la porte par laquelle je suis sorti et nous voici devant une véritable entrée de casemate. De formidables barres de fer et des battants blindés crient dans la nuit. Nous nous engageons dans un couloir bas, voûté ; d'autres portes de métal brillent à la lueur de la lanterne que balance un petit gardien à face de korrigan.

Bientôt Dornemain ouvre l'une des cellules et m'y lance d'un coup de pied. Après quoi, il referme. Les serrures font une sinistre musique ; les pas de mon « bourreau » s'éloignent ; un lourd vacarme de battants m'apprend que ce vengeur de la morale se retrouve à l'air libre, — lui ! Et la prison de fer se rendort.

Je tâtonne dans l'obscurité. Mon cachot est exigu : les deux bras étendus, je touche d'une main la porte, de l'autre une paroi rembourrée et puis constater que ma demeure actuelle n'est pas plus large que longue. En me baissant un peu, j'ai rencontré une sorte de lit de sangle sans matelas ni couvertures.

Je m'y assois, attendant le jour qui met des siècles et des siècles à paraître. Seul, dans le noir, je sens mon effroyable gaîté s'apaiser en même temps que ma rage et bientôt je suis plongé dans une abjecte désolation.

Qu'ai-je fait ! O Kmôhoûn, ce n'est plus un sentiment de fureur que tu m'inspires, c'est une haine froide qui voudrait être cruelle ! Par ta faute, par ta laide et honteuse faute, vil sauvage de l'astre de sanie et de sang, Irène est pour moi, perdue à jamais ! Irène ! Irène !

– Ne sois donc pas encore plus imbécile que tu ne l'es d'ordinaire ! me répond le tkoukrien. Tes cris de jeune premier ne feront rien retentir du tout : c'est matelassé, ici ! Tu n'as donc pas vu, triple gâteux, que, grâce à ton « lâche forfait » — (quelle bonne blague !) — grâce à la révolution produite en elle par la terreur et par — disons, si tu le veux, l'indignation — ta « princesse » à peau de cochon de lait est guérie de sa folie. — Tu es, – ou plutôt Je suis son « bienfaiteur ».

– Tais-toi, ignoble larve !

– Je ne suis pas une larve ou un « élémentaire », pour me servir de ton langage d'ignare sous-occultiste ; — et tu le sais parfaitement bien. Je suis un homme comme toi, d'une autre planète, – voilà toute la différence, — et d'une planète supérieure à la tienne, bien que la vie qu'on mène à sa surface soit plus misérable.

– D'une planète de cannibales insexués qui ne connaissent que la haine et la peur !

– Si j'ai été insexué, il me semble que je me suis rattrapé cette nuit. Tu ne m'es pas même reconnaissant de la réputation… guerrière que tu me devras entièrement. Tu as charmé Célestine Bouffard et n'as-tu pas seusi que l'austère Mme Robinet, témoin de ta vaillance, te regarde comme un bien agréable scélérat et que tu n'aurais qu'un signe à faire… Hein ! cette beauté vénérable ! — Tu n'es pas tenté ?

– Tais-toi, pourceau !

– Je vais me taire dans un instant. Mais réfléchis un peu. Suis-je, après tout, un être si monstrueux ? Je suis un bon camarade,

moi ! Je n'ai pas honte de toi comme toi de moi (! !) Je suis un frère !

– Eh bien alors laisse-moi t'oublier un peu.

– Bon ! Je vais faire un tour d'une semaine ou deux. Suis-je gentil ? Je vais aller revoir ton fameux Paris où j'ai passé récemment quelques si bons jours et quelques si bonnes nuits, t'abandonnant à Vassetot et aux gracieusetés de l'adorable Bid'homme. (Je ne t'avais pas raconté cela !) Ce que j'aime, moi, dans ton Paris, c'est le quartier Maubert, et encore plus le théâtre de l'Ambigu. En voilà un théâtre ! Je me sens chez moi, — là !... Et à la sortie, hé ! hé ! on peut se « mal conduire » même lorsqu'on n'est qu'un simple corps astral. Ni vu ni connu ! Connu, si ! pourtant ! (Ou du moins soupçonné !) J'ai procuré quelques rêves plutôt... accentués et médiocrement tristes à diverses jolies « dames galantes », par extraordinaire inoccupées. Les bourgeoises ! J'en ai essayé aussi, — mais c'est beaucoup moins bien !

» Si je n'étais pas comme à l'école, chez toi, je lâcherais un peu la boîte du père Froin pour faire la fête à Paris sans m'embarrasser du moindre corps ! Mais je n'ai pas « fini mon cours ». Dès que j'aurai retenu tout ce que tu recèles de notions terrestres, brave aliéné atrabilaire, et hanté par surcroit un ou deux empereurs, une demi-douzaine de rois et quelques présidents de Républiques afin d'être tout à fait « à la coule », je me promets bien de ne plus déranger personne et d'être le plus joyeux fantôme qui ait jamais pratiqué l'attaque nocturne (du genre que tu sais !) sur les belles de nuit— et aussi, de temps à autre, — pour changer, — sur les dirigeantes les plus farouches (filles ou femmes !)

» Mais je te regretterai. Je t'aime beaucoup malgré ta noire ingratitude et tes grossièretés envers un frangin. Je viendrai te refaire une petite visite de temps à autre, histoire de ne pas te laisser perdre la renommée de rude jouteur que je conquiers pour toi ces temps-ci. Là-dessus, bonne fin de nuit. Je n'ai aucun goût pour le violon. J'espère bien qu'on t'aura décagé quand je te rejoindrai.

Quoique je me trouve claquemuré dans le plus fâcheux cachot métallique et matelassé qu'il soit possible d'imaginer, j'éprouve bientôt une délicieuse sensation de « libre » solitude. Kmôhoûn est parti : bonne chasse !

Toutefois ma satisfaction dure peu. J'attends le jour avec une affreuse impatience, avec peur aussi ! Que va-t-il m'arriver ? Pourvu que Bid'homme ne soit pas prévenu avant le Dr Froin ! Et que me dira ce dernier ! Son indulgence et la sympathie qu'il m'a toujours témoignées l'empêcheront-elles de me considérer comme un misérable ou comme la plus dégénérée des brutes démentes ? Je me sens envahi de honte et de dégoût ! Peut-être, après tout, sera-t-il moins terrible d'être torturé par Bid'homme que de subir les reproches du bon père Froin.

Qui sait, même, si les mauvais traitements que me fera sûrement infliger le nabot, dans le cas où il arrivera le premier, ne me vaudront pas la pitié de ce brave bonhomme de Directeur ?

Il est capable de me juger trop puni et de m'épargner les dures paroles que je mérite…

. . . . . .

Voici qu'une petite lueur d'un bleu froid, d'un bleu d'acier entre dans le cachot par une lucarne. Lentement, lentement elle blanchit. Je pense à des choses absurdes et incohérentes : à la place de la Roquette, à des bagnes russes, à des pontons mouillés sur des rades polaires, à la guillotine, à des gens qui entrent vers cette heure-ci, par ce jour faux et glaçant, dans une cellule : « Votre pourvoi est rejeté ! » — à des malheureux oubliés dans une mine après un éboulement et qui ne voient plus le jour que par une fissure lointaine, à des cabanes d'Esquimaux enfouies sous la neige, — à de déchirantes musiques de cuivre dans des cours de caserne, à des cliquetis d'armes, au sourd tonnerre des crosses ébranlant le sol, à une parade de soldats, à une dégradation militaire. Une horrible voix de soudard alcoolique ânonne des mots stupides et féroces...

... Mais ce que j'entends, c'est l'épouvantable fracas des battants blindés, les cris des barres de fer, le baryton guttural et insistant du Bid'homme qui approche :

– Où est-il, le « bragouillon », le « strigouillât », le « schniffamouck » ? Il va la danser, cette fois, la « salampouff », le « vachardouillaud », le « sacribouillacastafouinouillard ! »

(Et Bid'homme est du Doubs ! On le croirait de Saint-Flour !)

Ah ! je savais bien que je ne verrais pas le nabot, ce matin, sous les traits du jeune médecin pensif pour illustrations, son rôle préféré depuis quelque temps ! C'est le « Bid'homme dans un bénitier » qui va ruer de mon côté ! Il donne déjà des coups de pied dans la porte et doit arracher les clefs à un gardien, car une poigne d'épileptique crochette la serrure et le battant de fer est — positivement — jeté contre la muraille.

L'aimable aliéniste bondit sur moi comme un chat-tigre et me cloue ses énormes doigts velus dans le cou, tandis que ses bottes me martellent les tibias et qu'il beugle : « Saloupiou ! Saloupiat ! » au moins dix fois de suite. Je ne puis résister au désir de lui assener deux phénoménaux coups de poing sur le crâne et ce m'est une douce satisfaction de l'entendre hululer de rage, de le voir lâcher prise et s'asseoir un peu rudement sur le carreau de la cellule.

Mon triomphe ne me réjouit pas longtemps. Bid'homme fait une cabriole qui le remet sur pied, pousse en avant les deux gardiens de forte taille qui l'accompagnent et leur ordonne de me saisir par la peau du… dos et par les chevilles. — C'est ainsi que je suis emporté, la tête en bas, sans songer, pour la minute, à résister, le moins du monde, exactement comme hier en des circonstances pareilles.

Ce qui m'étonne, c'est qu'en dépit de ma haine pour le médicastre, en dépit de la terrible rancune que je lui garde, je lui reconnais, à présent, en quelque sorte, le « droit » de me « punir » comme si j'étais un esclave ou un animal et lui mon maître ou mon dompteur. Je suis content de ma révolte de tout à l'heure et pourtant « je me donne tort ».

Cela seul me prouverait que mon état mental ne s'améliore pas.

Je ne sens tout cela que confusément.

Bid'homme, lui, pousse des cris d'Apache victorieux et veut me donner des coups d'éperon. Il faut que mes porteurs s'interposent ! L'un d'eux, même, grommelle assez haut .

– Pour un rien je lâcherais le malade et je f…icherais le médecin à la douche. J'vas prévenir le Directeur : ya'ssez longtemps que je veux l'faire !

L'autre répond sur le même ton :

– Sûr qu'y faut pas l'laisser continuer. Ça serait une crapulerie !

D'un mouvement instinctif et simultané, ils me replantent sur mes semelles et me prennent, assez doucement, chacun par un bras.

Bid'homme n'écoute rien, ne voit rien ; il exulte ; il chante :

On va le f…ourrer dans l' bouillon,

La belle digue-di, la belle digue-don !…

Nous arrivons au pavillon des bains, dans une sorte de hall où je n'ai pas encore pénétré et le médecin-adjoint me remet à deux autres gardiens inconnus de moi, de nouveaux employés de l'établissement sans doute, deux gnomes fauves et trapus qui lui ressemblent comme des frères :

– Allez-vous-en, dit-il sans aménité aux deux grands gaillards. Je n'ai plus besoin de vous : j'ai mes hommes, ici !

La porte se referme sur ceux qui m'avaient défendu.

Maintenant Bid'homme se fait cordial et bon enfant avec ses « pareils ». Il plaisante ; il est folâtre :

– On va se payer une petite partie de rire. On va calmer des ardeurs qui devenaient dangereuses. F…ichez-le-moi à poil, ce satyre et après cela, au grand baquet !

Même avec moi il est jovial :

– Ouais ! mon fripouillard, vous allez vous amuser ! Il y a de la place dans la « boutique à poissons ». Vous pourrez vous servir de vos nageoires. Vous aurez tous les bonheurs : plongé et douché à la fois ! Et puis, vous savez, ces deux là ! (montrant les gnomes), ce sont des praticiens de première force. Je les ai formés dans le temps, dans le bon temps de la maison-modèle de Baume-Ies-Dames ! Soyez tranquille : ce sont des gars de ma famille, des Bid'homme ! Et ils n'épargneront rien pour contenter un ami de leur parent. Allez-y, cousins ! Que la fête commence !

Les hideux bouts de monstres, forts comme des lutteurs de baraque, m'ont vite arraché mes vêtements, un peu d'épiderme aussi et, — au commandement de Bid'homme :

– Dans le jus ! — à la grenouillarde !

Ils () me plient brutalement le corps en trois, les genoux au menton, les talons touchant le haut des cuisses et m'envoient dans une grande et assez profonde piscine, la tête la première. — Je me cogne un peu le crâne contre le fond du bassin mais parviens à reprendre assez vite la position verticale. — Debout, j'ai de l'eau presque jusqu'à la bouche, mais enfin je puis respirer. C'était la seconde que guettaient mes tourmenteurs ; deux jets d'eau qui me font l'effet de deux trombes me frappent, l'un en pleine figure, l'autre derrière la tête. Je suis aveuglé, j'étouffe ; il me parait que ma boite cranienne va éclater, que ma face devient une bouillie. — Comme l'illustre Gribouille, je plonge, mais au bout d'un quart de minute, peut-être, il me faut, à toute force, remontrer ma tête pour, vite ! — aspirer une bouffée d'air. Mais à peine en ai-je eu le temps que les deux lances m'ont visé. Il me

semble que deux masses de plomb broyantes et glaciales me brisent la nuque, me fracassent le front. Et quel bruit effroyable dans ma tête ! Oh ! c'est horrible ! Je vais mourir… je n'en puis plus ! je n'en puis plus ! De l'air… Au secours !… De l'air ! O ces chocs !… O l'étouffement !…

… Mais comme cela dure longtemps ! Comment puis-je résister ainsi ?… Peut-être ai-je l'instinct d'attendre, pour sortir ma tête, que la trombe se soit abattue, — qu'il y ait une accalmie d'une seconde. Alors il est probable que j'aspire l'air goulûment et que je replonge comme un boulet de canon. Je sais qu'au moment précis où j'arrive au fond, j'entends toujours la masse d'eau qui tonne à la surface du bassin.

C'est une sorte de « Marie trempe ton pain » tragique.

Il est certain que je deviens de plus en plus adroit, que je respire de mieux en mieux ; la volonté me revient ; je vais sortir de la piscine dès que je le pourrai !… Ah ! j'ai bondi plus haut, cette fois, j'ai empoigné le rebord de la grande vasque ; il est de pierre rugueuse, fort heureusement, j'ai de la prise :… Victoire ! j'ai reçu les deux jets d'eau sur les reins ! J'ai eu les poumons libres plus d'une demi-minute, et plus, et plus ! encore plus !… Un nouveau « rétablissement » et j'ai les pieds sur les dalles du pavillon des bains. Je vois clair ! Mes yeux me font encore un mal terrible mais je puis les ouvrir franchement. Pas de perte de temps ! Il s'agit de courir, de courir ! Je ne songe pas à m'enfuir du pavillon mais seulement à garder ma vie le plus longtemps possible. — Je me sens de force, maintenant, à lutter une demi-heure ; en une demi-heure tout peut arriver, même la mort de Bid'homme !

Les cousins de ce buffle visent mal, à présent. Je suis trop leste pour eux depuis que je suis sur « du solide ». Leurs trombes me ratent neuf fois sur dix ou m'atteignent à peine. Bid'homme court après moi tout autour du bassin. C'est très drôle !

Aïe !... m'ont-ils cassé un tibia ! Abandonnant leurs appareils à douches m'ont-ils lancé une chaise, une pièce de bois quelconque dans les jambes ? Je tombe ; le médicastre me ramasse, me passe aux deux estafiers :

– A l'eau ! A la grenouillarde ! Mais il faut le laisser sortir de temps en temps ! La demi-noyade, puis la poursuite ! Ça, c'est un jeu !

Les trois gnomes se tordent de rire.

Le terrible jeu ne dure même pas une minute, cette fois. Avant de recevoir la première lourde fusillade, avant même de disparaître dans le gélide bassin, j'ai vu que la porte était ouverte, que le Dr Froin regardait, écoutait !

C'est fini ! Les trois gnomes me laissent sortir bien paisiblement.

La voix du Directeur n'est plus reconnaissable. Elle éclate, elle clangore :

– Ah ! bandits ! canailles ! assassins ! Je vous y prends cette fois ! Ah ! vous avez rétabli la torture chez moi ! Je devrais vous faire envoyer au bagne !... Monsieur Bid'homme, vous n'êtes plus rien dans cette maison ! Ficelez vos paquets ! S'il vous faut un certificat, je me charge de vous en rédiger un, moi ! Filez immédiatement, vous m'entendez ! Je ne veux plus de vous ici sous aucun prétexte. Au galop, ou gare les gendarmes ! Et que font chez

moi ces valets de bourreau que j'avais jetés dehors il y a un an ? Hors d'ici, gredins… ou voici une trique… et nous verrons !

La sortie des trois artistes manque de noblesse.

Je me rhabille aussi vite que je peux. J'ai une longue plaie à la jambe droite. Un escabeau renversé sur le sol est plein de sang.

Le Dr Froin ne s'occupe plus de moi : Il est maintenant consterné, bouleversé, au point de monologuer :

– Tout cela est arrivé par ma faute ! Quand on est souffrant on ne garde pas sur les bras une pareille maison… Et l'on m'avait déjà fait pressentir que ce Bid'homme… et je n'avais pas voulu le croire !… Une fois seulement !… Et je ne l'avais pas même mis en observation ! Mais il s'était si bien amendé ou… du moins… je croyais ! Eh ! l'on n'a pas le droit de croire avec une responsabilité comme celle-ci ! On a le devoir de tout observer, de tout surveiller soi-même !… Au fait, si ce malheureux est fou, j'agirai mieux en l'enfermant ici, tout de suite. Je vais savoir cela dans une minute !… Ah ! vieillir ! perdre sa santé ! ne plus s'occuper — (et insuffisamment !) — que d'une partie de ses obligations ! Il faut que je me retire, que je mette un autre médecin plus jeune à ma place !

A ce moment il m'avise inquiet, malheureux, ne sachant que faire de moi-même : dois-je rester là ou me sauver bien vite, au contraire ? Malgré mon désolant état d'esprit je conserve une lueur de « bon sens » (?) ou plutôt de ruse intéressée, égoïste. Si l'explication a lieu tout de suite, elle sera moins féroce que plus tard, quand le Docteur aura repris tout son sang-froid.

Il m'avise donc et marche droit à moi :

– Monsieur Veuly, votre conduite a été inqualifiable. J'aime à croire que votre responsabilité n'était pas entière quand vous avez enivré cette odieuse fille Bouffard — Oui, monsieur, la scène est très facile à reconstituer ! — et accompli vos exploits de Turcoman. Mais l'heure est mal choisie pour vous traiter comme vous le mériteriez. Vous êtes plus malade que jamais et sous le coup des sauvages tortures que ces bandits vous ont infligées. En tout cela je suis plus coupable que vous. Il n'y a plus de surveillance ici !... Que je reste à Vassetot et cette maison de santé pourra ressembler bientôt à celle du « Dr Goudron et du Professeur Plume ». Vous connaissez cette nouvelle d'Edgar Poe ?

Il se radoucit de plus en plus en parlant et je retrouve bien mon brave père Froin, bonhomme, flâneur et amusé par des souvenirs de lecture, à l'instant même où il est peut-être menacé d'acquérir une célébrité scandaleuse, de subir une campagne de presse, de passer pour un gâteux ou pour un malpropre individu !

Il reprend, tout à fait calmé :

– Et voyez, mon pauvre garçon, comme tout cela est malheureux pour vous ! C'est quelques centaines de minutes avant que je reçoive une lettre de votre frère que vous vous livrez à des abominations ! Par cette lettre, M. Julien Veuly me prie de vous mettre en liberté dès son arrivée, demain ou après-demain, au plus tard, m'affirmant qu'il lui sera plus que facile de vous faire soigner chez lui. J'ai dû lui télégraphier de remettre son voyage parce que vous avez eu une rechute grave et il me faudra peut-être lui écrire pour spécifier la nature de l'accident. Ce que je lui révélerai changera du tout au tout ses intentions. (Je n'ai pas voulu prévenir votre cousin !) En attendant je vais avoir le chagrin de prendre

des mesures contre vous. Je ne vous laisserai pas remettre en cellule. Il y a, dans le bâtiment de l'Infirmerie une pièce confortable mais d'où l'on ne sort pas comme l'on veut. On va vous y installer et je vous défie bien de disloquer une seule des serrures de sa porte ; vous n'avez qu'une poigne humaine ! Grâce à vous, du reste, tous les appartements, tous les dortoirs de Vassetot seront bientôt munis de serrures pareilles. De plus vous aurez deux gardiens à demeure dans votre chambre. Je vous laisse Léonard aux soins duquel vous êtes habitué mais je lui adjoins une espèce de géant. Pour celui-là vous ne pèserez pas plus qu'une allumette…

Mais le Docteur s'interrompt. Il vient de s'apercevoir que le sol rougit autour de moi. Il voit en même temps l'escabeau ensanglanté et comprend tout :

– Oh ! les révoltantes brutes ! Et moi qui vous parle de répression sans me rendre compte que vous avez été blessé par ces Fuégiens ! Je vais vous faire coucher et vous panser. Mon cher Veuly, vous êtes un sale individu, mais je suis fâché pour vous. Si je puis atteindre les deux bandits qui vous ont mis dans cet état, je vous promets qu'ils referont connaissance avec la « maison centrale ». On va vous enlever d'ici…

Ma jambe me fait un tel mal que je me tiens difficilement debout.

– … vous enlever d'ici et vous mettre au lit ; après cela je m'occupe de votre plaie ; puis je dépose une plainte…

J'ai beau crier que je ne reconnais ni police ni tribunaux, que je saurai bien me venger tout seul quand je serai libre, le père Froin ne m'écoute plus, il court déjà aussi vite que son rhumatisme le lui permet.

Un quart d'heure plus tard, je suis allongé sur mes matelas, dans mon ancienne chambre (il n'est plus question pour l'heure d'appartements-souricières ni de gardiens-titans). Un bandage antiseptique apaise un peu la douleur que me cause ma blessure et le Directeur, assis dans un fauteuil, gourmande sans trop de férocité le triste Léonard dont les moustaches pendent, éplorées.

– J'aurais dû vous flanquer à la porte, conclut le Dr Froin, mais comme j'avais toujours été assez content de vous, comme, de plus, les malades souffrent parfois d'un changement d'infirmier, je vous fais grâce pour cette fois-ci. Oh ! par exemple, si vous vous rendez coupable de la moindre négligence désormais, votre compte est bon ! Vous ne vous en tirerez pas avec un renvoi pur et simple !..,

Qu'entend-t-il par là, le « Patron » ? Il réussit à prendre une physionomie assez formidable qui me semble, — me suis-je trompé ? — rassurer pleinement Léonard.

Quand le père Froin nous a quittés, mon gardien s'approche de mon lit et me dit, un peu ému, et sa figure a une impayable expression de honte, de remords et d'innocente fripouillerie :

– C'est un bien brave homme que le Dr Froin, mais, 'coutez, monsieur Veuly, je suis-t-humilierrr...

(Belle faute d'orthographe parlée.)

– ... et si vous m'en croyez, il serait plus simple, quand il vous poussera des idées de spahi, qu'avant d'échapper à ma virgilance pour aller assoupir vos mauvaises vices, vous me « foutûsseriez » un couteau meurtrier dans la religion du cœur... comme on s'egz-

prime en anastosmie…, ajoute-t-il sur un ton délicieusement prétentieux et satisfait.

(La joie d'exhiber son savoir lui fait oublier sa contrition.)

q

Chapitre 6

Quinze jours plus tard je n'ai plus à la jambe qu'une cicatrice presque indolore. Je fais ma première sortie, accompagné de Léonard et guetté par une vraie brigade volante.
Mon gardien marche à côté de moi, deux infirmiers nous suivent à courte distance ; deux autres me « guignent » au détour d'une allée et Auzoux, l'ex-incendiaire, apparaît de temps à autre sur notre chemin. Je passe devant la fenêtre de… celle que je n'ai plus revue, quand je heurte presque le Dr Froin qui sort du Bâtiment des Femmes.

– Que cherchez-vous par ici ? me dit-il avec un peu de brusquerie.

Il fait un geste. Les gardiens tournent les talons ; Léonard s'éloigne un peu et Auzoux s'évanouit comme une ombre :

– … Je crois bien agir en vous parlant comme je vais le faire, reprend le Docteur, car, en vérité, je vous crois souvent tout à fait raisonnable en dépit de vos rechutes. Vous êtes de ces névropathes plus nombreux qu'on ne se le figure, qui assistent à leurs propres… exploits et les déplorent sans pouvoir se maîtriser. L'accès de perversité passé, ils s'épouvantent des sottises qu'ils

viennent de commettre sans avoir, un instant, cessé de se voir en scène, jouant leur rôle insane, tyrannisés par une sorte de volonté parasite qui annule, pour des heures, leur libre-arbitre. Il n'y a chez eux aucune inconscience et ils sont plus malheureux que les autres. Ils sont, le plus souvent, assez intelligents et je suis persuadé qu'on peut les guérir en ne craignant pas de leur parler de leurs… erreurs, en s'occupant énergiquement de redresser leur bon sens qui n'est que faussé…

Et je l'entends murmurer :

– Oui ! les lésions !… Mais cela n'explique pas tout !…

– Eh bien ! continue-t-il tout haut, sachez que vous ne trouverez pas… ce que vous cherchez par ici, La personne que vous avez le grand tort de vouloir… vous concilier ?… que sais-je ? n'est plus dans l'établissement.

» Peut-être vous rendrai-je service en vous disant ce qui est arrivé ; tout au moins, mes paroles seront-elles, pour vous, matière à réflexions. Le scandale que je craignais après votre… agression n'a pas éclaté. Préférant, sans doute, les bénéfices d'un habile « chantage » au plaisir de fournir gratuitement de la copie aux journalistes de Dieppe, — et d'ailleurs, — les cousins du sieur Bid'homme ont été tout simplement trouver M. Letellier. Cet homme, moins sot qu'il ne m'avait paru et assez influent, a eu bien garde de provoquer le moindre éclat. Il a été assez fin pour savoir à qui s'adresser et — quelques jours après le… malheur, — je recevais de qui de droit, — de l'éternel Quidedroit, — une note courtoise mais rédigée en termes dépourvus d'ambiguïté, m'enjoignant de me défaire au plus tôt d'un établissement dirigé d'une façon « trop aimablement fantaisiste ». Et je suis en pourparlers

avec diverses personnes… Le changement de direction n'est qu'une affaire de jours… Je m'en irai presque satisfait, car si la cession de Vassetot, en de pareilles circonstances, entraîne des résultats pécuniaires dont je serai médiocrement charmé, j'aurai conscience de n'avoir pas été complètement inutile pendant trente-cinq ans de ma vie. Je devrai même me féliciter de prendre ma retraite au moment où la mollesse de la direction et le manque de surveillance effective, conséquences de mon fâcheux état de santé, risquent de ruiner la réputation de la maison de Vassetot…

» Quoi qu'il en soit, au moment où je finissais à peine de déguster la saveur finement amère de la prose officieuse, M. Letellier s'est présenté dans mon cabinet, escorté de deux jeunes médecins aliénistes dûment autorisés. Ces praticiens et leur client m'ont fait passer l'heure la plus désagréable de mon existence. Leur politesse plutôt ironique, la minutie de l'interrogatoire qu'ils m'ont fait subir, la dureté de leurs appréciations et leur parfait dédain nullement atténué par une phraséologie faussement respectueuse pour un « vieillard très fatigué », tout cela m'a atteint au plus profond de moi-même. J'aurais préféré des brutalités, des gifles, des coups de pied reçus en public. Quand nous nous sommes trouvés dans la chambre de la malade, cause innocente de tant d'… événements regrettables, j'ai cru un instant que j'étais un « lâche bourreau » et que mes trois visiteurs représentaient de généreux mais féroces héros de mélodrame, peut-être même des « anges vengeurs » trop bien peignés et atrabilaires.

» Après que les deux très jeunes docteurs eurent causé vingt minutes avec l'internée, la questionnant de la façon la plus hypocritement insultante pour moi, le plus solennel de la paire, orné

de lunettes d'or de forme chinoise et prématurément décoré, se retourna vers moi et me décocha non sans véhémence : « Mais, monsieur, cette dame jouit, à l'heure présente, de tout son bon sens. Vingt ans d'amicales relations quotidiennes avec elle ne sauraient mieux m'asseoir dans mon opinion que les phrases très caractéristiques dont je viens d'être l'auditeur attentif. Comment se fait-il, monsieur, que vous n'ayez pas eu tout au moins des doutes ? Et la guérison ne date pas d'hier ! Je ne me permettrai pas, certes, de vous taxer de légèreté, mais il y avait là un cas de conscience, monsieur, un cas de conscience ! Ne pouviez-vous avertir M. Letellier du mieux que vous avez dû tout au moins constater chez Madame ? Car alors, enfin, dans le cas contraire, que devrions-nous penser ? Excusez-moi de vous parler avec cette chaleur. Je sais ce que je dois d'égards à votre longue, longue carrière, aux épuisantes années de surmenage qu'elle représente, mais avez-vous songé à votre responsabilité ? Un médecin-aliéniste ne doit perdre de vue aucun, aucune de ses pensionnaires. Oh ! je ne m'oublierai jamais jusqu'à blâmer ! Je constate respectueusement et regrette d'avoir à constater ! »

» M. Letellier a pâli de colère : « Comment, Docteur, ma femme est guérie et je n'en savais rien ! »

» Puis il est redevenu sarcastique : « C'est un établissement privilégié que celui-ci ; tout y finit bien ; les accidents qui pourraient avoir ailleurs les plus fâcheuses conséquences, déterminent ici les réactions les plus heureuses. Je sais ce que vous allez me dire, monsieur le Dr Froin : vous aviez prévu le résultat favorable de cet accident, de cette expérience, plutôt, car c'est une expérience, n'est-ce pas ? »

» J'ai tenté de faire comprendre à ce monsieur qu'il ne savait pas garder jusqu'au bout les apparences de la politesse et qu'il m'injuriait, à présent. Mais j'en ai été pour mes peines. En termes un peu plus réservés, peut-être, il m'a dès lors, harcelé avec des raffinements d'élégante barbarie inconnus de mes deux jeunes confrères eux-mêmes.

» A une question posée par lui, la « malade » — (car je crois à une crise de lucidité mais non à une guérison) — la malade a répondu qu'elle ne voulait plus rester dans la maison de santé mais que, connaissant l'horreur de M. Letellier pour le bruit, elle avait résolu d'attendre, sans dire un mot, la visite mensuelle de son mari : elle n'aurait même pas alors raconté ce qui s'était passé, n'ayant aucun désir de me nuire, bien au contraire, mais se fût sentie certaine, en tout cas, de prouver que sa libération s'imposait. N'était-elle pas complètement remise des troubles mentaux qui avaient nécessité son internement ?

» Malgré mes doutes que se refusèrent à partager mes deux confrères qui l'avaient vue, en tout, un peu moins d'une demi-heure, je me vis forcé de signer l'exeat séance tenante. — Voilà tout.

J'essaie de témoigner au docteur tout le repentir que j'éprouve du mal que je lui ai fait sans le vouloir, mais le brave homme m'impose silence et se déclare maintenant ravi d'être débarrassé bientôt d'une charge trop lourde pour lui.

Son visage affecte même une telle expression de soulagement, de béatitude, que j'y suis presque trompé.

Quoi qu'il en soit, je saisis que trop d'insistance pourrait devenir de la cruauté. Et cette fois le mal est sans remède. Comment

ferai-je, plus tard, pour délicatement (?) obliger le Docteur à accepter une compensation de nature encore peu facile à déterminer ?

Puis voici qu'une nouvelle angoisse s'empare de moi : non seulement je me désespère de penser qu'Irène est partie !..... et par ma faute ! — à la suite de mon crime ! (dirais-je presque !) mais encore je suis épouvanté en songeant à ce qui peut lui arriver maintenant, sous la coupe du sieur Letellier ! — Et j'abuse de la bonté du père Froin en lui posant cette question :

– Mais, Docteur, savez-vous si cette pauvre femme ne va pas souffrir beaucoup et à cause de moi ? Il me semble avoir entendu dire, naguère, que son mari était un assez odieux personnage ?

– On aura éxagéré. Il est très populaire dans l'arrondissement, si populaire qu'il pose, pour la première fois, sa candidature aux prochaines élections législatives, — sans concurrent ! C'est justement pour cela qu'il ne veut pas d'histoires. C'est son mot : pas d'histoires ! Et — bien qu'il ait été très désagréable envers moi, — je ne le crois pas méchant. Dame ! il avait ses raisons de m'en vouloir. Je sais me mettre à la place des gens !

Populaire dans son arrondissement ! ! Naïf père Froin, cela ne dit-il pas tout ! C'est évidemment un bandit !

Le Dr Froin va me quitter et bien que me poursuive la triste et poncive vision d'une Irène déjà débile et consomptive, tyrannisée et maltraitée par l'affreux Letellier que je pare de toutes les hideurs — (un politicien sympathique ! !) — je ne puis retenir une seconde question tout à fait étrangère à ce qui préoccupe. Ce serait à croire que Kmôhoûn est revenu en moi ! Je suis tout surpris de m'entendre dire :

– Le nouveau médecin-adjoint n'arrive toujours pas ? Mais que sera-t-il advenu de son prédécesseur depuis que vous l'avez remercié ?

Le Directeur a une moue contrariée. Il m'observe une minute sans parler, puis il paraît céder à une force irrésistible, — et haussant les épaules, il laisse échapper ces mots :

– M. Bid'homme ! Oh ! il restera ici plus longtemps que moi, mais ce n'est pas un bonheur pour lui... Voulez-vous le voir ?

Mon premier mouvement me porte à répondre : Non ! — Mais je me ravise Encore à Vassetot ? Mais alors il est interné, — malade ?.....

– Oui, certes, je voudrais le voir un instant !

Ai-je la bassesse de me sentir vengé ?

– Eh bien, venez !

Le Dr Froin semble, pourtant, encore hésiter mais on croirait qu'un argument lui est brusquement suggéré par qui ou par quoi ? Par la « FORCE ENNEMIE » ? Et il prononce comme inconsciemment :

– Après tout, comme vous étiez l'un des malades qu'il aimait le moins, (cela veut dire, bien sur : qu'il détestait le plus !)

– ..... est-il impossible que votre vue, en l'encolérant, en l'arrachant une seconde à..... ses ennuis actuels produise en lui une excitation salutaire ?

Allons ! toujours les contradictions ! L'egzitation, — comme dit Léonard, — dangereuse pour moi, sera favorable au Bid'-

homme que, décidément, le Docteur a consenti enfin à reconnaître archi-fou !..... Et, au fond, cela flatte ma prédilection pour la théorie des « cas particuliers ». — Je ne puis souffrir les médecins qui, pareils à Bid'homme, — justement ! — n'admettent qu'un seul moyen curatif pour un mal déterminé, — sans tenir compte du tempérament spécial du sujet ! (La cure disciplinaire, quoi !)

Nous voici de retour au bâtiment que j'occupe, mais nous y pénétrons par un couloir fort éloigné de celui qui conduit à mon escalier. Nous montons un étage. Le Directeur appelle :

– Mâchebourg !

Et l'un des colosses qui m'ont, l'autre jour, témoigné quelque pitié, sort d'un réduit pareil à celui où dormait naguère Léonard et nous ouvre la porte d'une chambre spacieuse dont m'éblouissent les boiseries miroitantes au-dessus des capitonnages habituels.

Un spectacle héroï-comique nous y attendait. Monsieur Bid'homme, botté, porteur de faux éperons de cuir taillé en étoiles, cravache en main, se figure faire caracoler une étroite table munie d'étriers en corde.

Le Dr Froin s'approche de lui, le félicite sur sa bonne mine, — (il est vert-de-gris ! —) et lui demande si tout marche à son gré :

– Mon Dieu ! tout irait le mieux du monde si ma profession de « médecin équestre » n'était pas des plus éreintantes.

– L'appétit se maintient ?

– C'est mon cheval qui mange tout mais ça (çà) me produit le même effet. C'est omnivore, un cheval, mais coûteux. Je vais essayer de l'automobile.

– Bon ! Mais vous ne vous ennuyez pas ? Vous ne voudriez pas lire, par exemple ?

– Je n'en ai pas le temps. L'exercice de mon art dévore tous mes loisirs. Avec un « canasson » et des malades à droguer, à purger, à fustiger, on n'a plus un moment à soi. A chaque minute, sur la route, c'est une bonne femme qui me demande une consultation. Je la donne à cheval ; tout plutôt que de descendre. Les bonnes femmes ça a toujours mal à des tas d'endroits dégoûtants. Ça finit par me répugner, si bon et si humain que je sois.

– Seriez-vous content de voir une ancienne connaissance à vous ?

– Ça dépend… un malade ?

– Oui.

– Eh bien, amenez-le. J'ai justement un lot de moxas dont je ne sais que faire. Y aura-t-il à charcuter aussi ? J'adore ce sport-là parce que je n'y connais rien. (Je ne suis pas chirurgien moi !) Je suis à peu près sûr d'estropier le salopiaud de patient, (quelle race !). Faites-le venir, cet individu !

– Le voici.

– Tiens ! Je n'avais pas encore remarqué sa hure repoussante, je le prenais pour un gardien. Mais c'est ça, c'est bien ça ! Une gueule de malade ! C'est bien l'espèce ! — Mais, au fait, c'est

Schnaffouillât, le jeune corsaire de lettres, de son autre nom Nigeot, blim bloum mécanique !

– Vous n'y êtes pas. C'est M. Veuly.

– Ah ! le chameau ! (Charmant garçon, du reste.) Votre langue, mon ami. C'est trois francs ! — Nous allons nous purger, mon cher enfant, avec du sublimé corrosif, du vitriol et de la crotte de chien.

Il me regarde fixement, cherchant à se rendre compte de quelque chose qui lui échappe. Son œil devient tour à tour furieux et perplexe :

– Veuly ! Veuly — ou plutôt Agénor Biscaillou ! — vous ne savez pas, vous, ce que c'est qu'un médecin ! Je ne voulais pas, moi, être médecin ! Ce que j'en ai reçu, des beignes, étant gosse, — des patauffes à me démolir le crâne ! Mon père avait son idée : il aimait les drogues, — lui ! Il voulait m'en faire fourrer aux gens, — un philanthrope, je vous dis ! — F…ichue espèce que les philanthropes ! — Comment j'ai eu mes bachots ? — mystère ! — Je n'apprenais rien. — Un vieil imbécile nommé Froin, — pas vous, docteur Grabouillot ! pas vous ! — non ! un sale médecin de fous, cet idiot de Froin, payait mon collège pour poser, pour faire le généreux ! Ah ! le vilain mufle ! Mon père jubilait ; — moi pas ! Et ce que je me suis embêté à Paris, dans ce f…ichu Quartier Latin où l'on ne peut pas rosser les gens sans aller au violon !

» Je n'ai commencé à aimer la médecine que quand j'ai bien compris qu'un Docteur a le droit d'em…bêter ses malades, de les pousser à l'exaspération, même de les empoisonner un peu sans que personne se rebiffe, — les demi-cadavres ou leurs abrutis de parents, — et ce pourceau de Froin qui paye toujours, — ça lui

donnait des gants, à cet engraissé ! — et qui me colle de force avec les fous, les cochons de fous ! — Ça ne consomme pas assez de produits chimiques vénéneux, — les mabouls ! — Tant pis ! J'ai encore administré pas mal de bouillons d'onze heures à ces estropiés de cervelle, à ces déchets humains, à ces dégénérés qui retournent à la bête ! Et je procédais tout doucettement ; personne ne s'est jamais douté de rien, Froin moins qu'un autre, le souriant, le bonasse, l'hypocrite hydrocéphale !

Le Directeur ne sourcille pas. Il me dit à voix basse :

– Vous voyez ! Il est complètement parti ! Un garçon qui, dans son bon sens, avait pour moi une affection touchante !

Je suis fou, c'est possible, mais je vois, oui je vois plus clair que le père Froin. C'est triste à dire mais il y a de braves gens dont la bonté mériterait des châtiments, — des coups !... Et ils les reçoivent, parfois, sans s'en apercevoir.

Profitant d'une distraction du Directeur qui parait plongé dans des réflexions assez peu gaies, Bid'homme me fait signe de m'approcher — et j'obéis machinalement, ne m'apercevant de mon imprudence que trop tard. (Il me convient bien de blâmer le Dr Froin, qui a, lui du moins, l'excuse d'une bonté exagérée !)— Trop tard, car Bid'homme a déjà saisi mon poignet et le maintient avec une force décuplée par la folie. Il me souffle dans l'oreille :

– Veuly ! Saligot ! « Cafouillon ! » Il croit que je ne vous reconnais pas, le gros imbécile ! Tenez ! Est-ce que je vous reconnais ?

Je reçois un choc violent dans le dos, — violent et douloureux. La souffrance me communique une vigueur inhabituelle, à moi aussi ; je me dégage et, d'un coup de pied, envoie sur le parquet, les quatre fers en l'air, le Bid'homme qui grogne comme un pourceau. Tout cela s'est passé si vite que le Dr Froin n'a pas eu le temps d'intervenir.

Déjà l'aliéniste dément s'est remis debout, — brandissant un énorme clou rouillé. La rouille et l'épaisseur de ma jaquette m'ont épargné une vilaine égratignure. Mâchebourg est accouru au bruit et a quelque peine à s'assurer de la personne du gnome qui jette son clou mais veut lutter avec le gardien, l'empoignant à la taille et cherchant à le soulever pour le « tomber ». — Quand il voit qu'il n'aura pas le dessus, Bid'homme lâche prise, échappe à Mâchebourg et se roule sur le plancher. Il mord les pieds de la table qui lui a servi de monture et que sa chute a renversée, envoie des ruades dans le vide et se roule encore en poussant des cris de Peau Rouge.

Mâchebourg finit par s'emparer de lui et avec l'aide d'un autre gardien qui attendait, posté dans le couloir, fait endosser au furibond une coquette camisole de force.

Deux jours plus tard, comme j'arrive au pavillon des bains, dans la nouvelle salle, — j'ai la surprise de retrouver mon Bid'homme, calme et noble, vêtu d'un simple caleçon couleur sang de bœuf et commandant la manœuvre à des infirmiers qui l'arrosent avec mesure et parcimonie :

– Un tout petit jet comme pour un enfant ! Je suis délicat des omoplates, déclare-t-il. Mais « tas de bougraîllons » (ils sont deux) vous m'enlèverez la peau des côtelettes ! Attention ! Je me

retourne ; ménagez les lombes également. Maintenant, de l'autre bord ! Pas trop fort sur les reins. Là là ! cochonnouillards ! Je ne vous dis pas de me viser le coccyx ni surtout de me le dévisser !

(O l'anatomiste !)

» Je n'en ai pas de rechange. Maintenant, tirez la ficelle : petite pluie d'été sur le crâne. Petite pluie, crapouillots ! On ne vous demande pas un déluge ! (L'appareil n'est guère plus puissant qu'un vaporisateur).

On ne douche pas le redoutable nabot ; les gardiens ont encore peur de lui. L'ex-aliéniste « fait » de l'hydrothérapie à son gré, tout bonnement.

– Assez ! Vous donnerez au malade deux litres de bon Bourgogne, un gigot entier bien saignant et une douzaine de pêches ; après cela café et « fine ». C'est le petit Bid'homme, mon « loufoc » de prédilection, un délicieux toqué que je guérirai en six semaines. Il faut me le soigner — et gentiment, ou je vous f...che à l'eau, à la grenouillarde !

Il se tapote l'occiput avec précaution et amour. Je suis touché de sa tendre affection pour lui-même et les infirmiers n'osent pas trop rire

.....Mais une porte s'ouvre. Un personnage nï jeune, ni vieux, quarante ans peut-être, grand, maigre, blême, à face de bedeau ou de surveillant de lycée « vieux jeu », — tout rasé, le nez en bec de canard, l'œil hypocrite et « fouilleur », le menton en crosse renversée, fait son entrée, — un gros bouquin sous le bras gauche, un trousseau de clefs monstrueuses à la main droite. Tout est noir dans son costume, depuis sa cravate jusqu'à ses

guêtres de drap terne qui mettent en valeur l'hypnotisant vernis de cirage d'interminables souliers larges et plats.

C'est le nouveau médecin-adjoint, arrivé de ce matin. Deux heures après son installation, il connaissait tout dans l'établissement, les malades, les gardiens, les infirmières, les terrains, les dépendances, — et un certain plissement de ses lèvres disait qu'il avait aussi son opinion faite sur tout — (plutôt défavorable). Il m'a consacré un peu plus d'une minute, — (je dois être un cas intéressant !) — et m'a tenu ce bref discours : « Trop de liberté ! Je sais beaucoup de choses sur votre compte. Trop de liberté ! Mauvais système : nous modifierons. »

Après quoi ses yeux sournois ont pris de mon individu une sorte de photographie et quand il a été bien sûr qu'il me « savait par cœur », depuis la cicatrice de mon sourcil gauche jusqu'à l'oignon qui déforme ma bottine droite, il m'a tourné le dos et a enjoint à Léonard, présent à la scène, de l'accompagner un instant.

Dans le couloir, il a parlé bas à mon gardien qui est rentré avec une figure préoccupée et m'a témoigné, pour la première fois, de la méfiance et presque de l'antipathie,

Le nouveau médecin-adjoint, de plus en plus surveillant de lycée, secoue son effrayant trousseau de clefs en marchant. Il fait évidemment une seconde ronde, — la tournée d'après-midi. Ohl il est actif, l'« adjoint » ! — Si l'on peut dire sans impiété qu'un établissement comme celui-ci a connu une période heureuse, — il est aussi loisible d'affirmer que les « beaux jours » de Vassetot sont finis.

L'homme aux guêtres noires va droit aux infirmiers et, d'une voix glaciale qui me fait peur, oui, peur ! à moi, malheureux dé-

ment lucide mais impressionnable comme un gamin :

– Ce sont les malades qui commandent ici ? oh ! il faut que cela change ! Vous m'entendez, gardiens ! Si vous vous montrez serviles envers quelque pensionnaire que ce soit, je vous ferai chasser et sans certificats. Douchez le patient !

– Mais, Docteur…

– Douchez le patient ! — Pas là ! Mettez-le sous l'appareil neuf ! Pas de pluie ! Enlevez-moi cette pomme d'arrosoir, la colonne d'eau !… et vite !

Il y a une courte lutte entre les gardiens et Bid'homme.

– Attachez-le aux montants de fer : cordez, cordez ! N'ayez pas peur ! ordonne le médecin-adjoint.

Je me sauve pour ne plus voir ni entendre l'infortuné Bid'homme. Il a eu comme une lueur d'intelligence dans l'œil, s'est mis à trembler affreusement de tout son pauvre corps nu, — puis a positivement beuglé.

La semaine suivante, le Dr Froin est parti. Je n'ai plus d'ami dans la maison que Léonard, car je ne puis guère compter sur Magne, Nigeot et les autres membres du « Club des Philosophes ». Ce sont des prisonniers comme moi, des êtres en tutelle, des âmes des limbes ; ils ont de bons sentiments comme les autres hommes mais ils sont trop pareils à moi. Tout chez eux est à l'état vague. Aujourd'hui on les trouvera pleins de sens, on les prendrait pour des sages de la Grèce ; demain, plus sérieux que jamais d'apparence, ils seront « travaillés » des manies les plus puériles. Ne sortant presque plus de ma chambre, je les vois de moins en moins… Puis ils m'attristent et je les attriste aussi, sans doute.

Léonard souvent chapitré par le Dr Barrouge, le médecin-adjoint, devient une espèce de geôlier caricatural, peu hostile encore mais une idée méprisant, qui m'épie parfois comme si on lui avait prédit quelque mauvais tour de ma part.

Tout est contre moi : le nouveau Directeur, le Dr Le Lancier, obéit à Barrouge au doigt et à l'œil. C'est un assez gros homme jaune à figure féroce. Il est emporté, criard ; on jurerait qu'il va tout abattre, mais il craint comme le feu son adjoint, le sachant l' « homme des caciques », le prophète d'un Allah — chef de division… ou mieux…

Léonard, dans l'un de ses bons jours — on les compte, à présent, — m'affirme que par tout l'établissement règne la terreur, non pas rouge mais barrouge. Six gardiens et quatre infirmières ont été renvoyés : Dans le nombre se trouvait MIle Bouffard, surprise par le médecin-adjoint au moment où elle parlait d'aller « licher un godet ». Pauvre Célestine ! Pourquoi dire quand il était si simple de faire ! ? !

Le surlendemain, le même Léonard me demande si je ne veux pas prendre de l'exercice, étant donné que depuis Mécraidi je n'ai pas « secoué la poussière de ma camphouine ». Il ajoute que s'il me propose un « tour de ballade » c'est parce que « la chose » m'est strictement interdite. « Mais » conclut-il, « je suis en pleine ésurrection » et puis « Bas noir » et « Le Dragon » (nos deux tyrans) « sont occupés à enquêter dans le bâtiment des femmes, rapport à des « artiques d'habillement » disparus. Ils en ont au moins pour deux heures et en une heure et demie on peut, déjà, se donner de l'air. « Ça va-t-il ? »

J'accepte avec satisfaction et bientôt nous admirons dans les « terrains » les travaux variés d'une troupe d'agriculteurs semblables à des crétins du Valais allégés de leurs goitres :

– Nous revenons-t-y par les « Agités ? » me demande mon gardien.

– Pour quoi faire ?

– Ya du nouveau : c'est embelli !

– Allons-y !

Quand nous pouvons contempler la lugubre bâtisse, je ne constate aucun changement et fais part de mon observation à mon gardien

– Que si que c'est bien mieux que l'aut'fois, me répondit-il, « ça s'est enrichi d'un chouette ornement ».

J'ouvre des yeux qui deviendraient certainement énormes si la nature le leur permettait.

Je n'aperçois que mes deux danseurs, jamais revus depuis six mois.

Ils sont à peu près calmes aujourd'hui et leurs gambades n'ont rien de vertigineux. L'un donne des coups de genou aux barreaux de sa grille, ce qui ne l'empêche pas d'exécuter en même temps un pas de gigue peu frénétique ; l'autre semble plutôt saboter une bourrée ; il glousse un petit rire que l'on dirait sarcastique ; tous deux bavent avec douceur :

– R'muchez donc à gauche ! fait Léonard agacé. Vous allez l'admirer, l'objet (il prononce l'ogjet) « qui embellit l'endroit ».

Un troisième antre grillé me révèle peu à peu ses arcanes.

D'abord je ne devine qu'une forme confuse : Un homme de petite taille semble accroupi sur le sol. En regardant un peu plus longtemps, j'entrevois une casquette de jockey, des bottes et un pantalon réduit à l'état de dentelle.

A présent, le pygmée se lève, fait deux ou trois pas sans se douter qu'on l'observe. Il porte un seau qu'il dépose à ses pieds et s'accroupit de nouveau, cette fois en bonne lumière ; armé d'une petite pelle à feu il extrait du seau… des ordures…

… Je suis forcé de m'éloigner, sans toutefois le perdre de vue. Le pseudo-jockey lâche sa pelle et — de ses mains velues — confectionne de petits gâteaux plus ou moins semblables à ceux que fabriquent, avec le sable des plages mondaines, de très jeunes bourgeois déguisés en marins. — Puis il se prosterne devant ses œuvres et parait dévotement les adorer. O Pygmalion !

Mais nous avons le tort d'échanger quelques mots, Léonard et moi. Le jockey-artiste se jette sur les barreaux, — d'un seul bond, — comme un macaque de jardin zoologique désireux d'agripper ses visiteurs. Après quoi il se pend par les jarrets à une traverse de la grille, dégringole sans se faire de mal, puis veut, à toute force, passer sa tête hors de sa cage. Il souffle, siffle et crachote comme un chat qui jure : oh ! cette moustache en brosse à ongles, ces sourcils, ces yeux à la fois méchants et hilares ! Mais, c'est Bid'homme !

Oh ! je tourne vite les talons ! J'ai bien haï le nabot mais ce que je viens de voir est trop horrible… Comment ai-je eu l'affreux courage ou l'abominable cruauté de me retourner ?… De me retourner pour regarder le hideux et pitoyable captif qui bondit

comme un tigre et vocifère : « Crapouillot ! Schnipardouillât ! » les yeux injectés au point de paraître sanglants, la face tuméfiée, la crinière hérissée. Tout à coup il se lance en avant et se cogne le… mufle contre les barreaux, se le cogne à se briser les dents… Je cours de toutes mes forces.

Oui, comment ai-je pu me retourner ? Ah ! c'est que Kmôhoûn vient de rentrer en moi et rit effroyablement… à me faire mal !

C'est fini ! Je m'échapperai d'ici dès que je le pourrai : demain, dès que je serai un peu moins malade d'épouvante ! Je sais comment m'y prendre, ce sera très simple. Pour l'instant, il me faut me cacher n'importe où, sous des meubles, sous des couvertures, être dans le noir, ne plus voir rien ! Même enfant je n'ai jamais connu terreur pareille !

Avec l'extraordinaire versatilité des… « malades », je me réveille, le jour suivant, dispos, heureux, plein d'une joyeuse énergie. La crise de Bid'homme et le retour de Kmôhoûn sont devenus pour moi des événements providentiels qui m'ont dicté la conduite à suivre : Je dois fuir vite et vite ! ce séjour du Désespoir et de la Peur et me mettre à la recherche d'Irène qui personnifie la lumière, le bonheur, la Joie de vivre ! Je me moque un peu du politicien Letellier ! — On peut trembler devant un fou comme Bid'homme qui a quelque chose d'infernal, qui est une sorte de Kmôhoûn exagéré, mais craindre un futur marchand d'amendements, un pleutre qui se fait accompagner de deux Diafoirus pour « affronter » un vieux brave garçon comme le père Froin, quand il est si simple de grimper sur un toit, de se couler par une large cheminée comme il y en a ici et de tomber sur son ennemi sans qu'un seul gardien se soit douté de ce qui allait se passer,… craindre un Letellier !… ah ! non, par exemple !

Je vais m'évader bien tranquillement, ce soir, entre chien et loup, — et en demandant le « cordon » au concierge, — encore !

Mais quel singulier regret me tenaille tout à coup le cœur, mon cœur qui ne veut aimer qu'Irène ! Je m'aperçois que j'éprouve une sorte d'affection grotesque et assez profonde, — (de quelle nature ? ce serait sans doute difficile à expliquer ; — elle contient des éléments malpropres et d'autres presque tendres, — tendres ? oui, jusqu'à un certain point, —) une affection réelle pour… Mme Robinet !

Ce sentiment provient, sans doute, du véritable courage déployé depuis quelque temps par cette extraordinaire bonne femme qui a été prise d'une inexcusable toquade pour ma vilaine personne ridicule et mal bâtie. Elle a beau redouter comme des tarasques les ogres Barrouge et Le Lancier, ressentir un effroi qui lui donne un teint gris cendré dès que l'un de ces tyrans syracusains élève la voix, même assez loin d'elle, — s'épouvanter à la seule idée d'enfreindre un de leurs ordres au point d'être obligée de s'asseoir n'importe où, n'importe sur quoi, par terre au besoin, lorsqu'elle se voit en défaut, — elle a tout bravé pour me prouver sa très blâmable passion. C'a été plus fort qu'elle ! Aux heures les plus mal choisies, à certains moments où il était dangereux de se trouver dans mes parages, les deux mauvais diables rôdant aux environs, elle est arrivée dans ma chambre, suante d'émoi, n'ayant ordinairement que peu de minutes à elle, — a découvert les prétextes les plus confondants et les plus ingénieux pour éloigner mes gardiens (j'en ai deux, à présent, Léonard et François), et m'a bombardé de folles déclarations d'amour, — suivies d'effet, — car si je souffre de n'être pas tout à l'adorée Irène « je ne suis pas dur » et j'admire les héroïnes de cette espèce même quand

elles ont un commencement de bajoues. De plus, son émotion, sa faiblesse momentanée, sa pâleur, son besoin de protection, dirais-je presque, sa voix adoucie, comme suavisée par la peur, lui rendaient cette sorte de grâce juvénile tout-à-coup renaissante que les femmes vraiment femmes ne perdent complètement que très tard. Puis elle n'est pas si vieille, Mme Robinet, — Aricie ! Kmôhoûn l'a calomniée en lui appliquant l'épithète de « vénérable ». Elle n'est pas vieille du tout, à peine mûre. Je ne veux pas savoir son âge ! Et quand je le saurais ? la belle affaire ! L'âge est une convention : Bien des jeunes femmes de quarante-cinq ans auraient mille choses à lui envier. C'est une brune, une belle brune, — bon teint. On ne rencontre pas tous les jours d'aussi beaux yeux bleus, sombres et étincelants, une peau blanche aussi fine et satinée, des rondeurs aussi délectables. Elle est un peu forte, Aricie, très, très dodue, mais ferme de chair, admirablement ferme, — bien plus que Mlle Bouffard. Elle a conservé de belles lignes puissantes, de robustes modelés qui enthousiasmeraient des gens beaucoup plus jeunes que moi — et d'autres plus vieux et encore plus expérimentés. Et s'il n'y a au monde qu'une carnation vraiment splendide, celle — rose et brune — d'Irène, j'admets la blancheur comme un élément de beauté inférieure, la blancheur chaude, j'entends, relevée de noirs luisants et de roses sombres, lilacés. Oublierais-je qu'il y a de radieuses blondes ? Non, — mais…

Aricie est délicatement soigneuse de sa personne qu'elle sait livrer toute en un espace de temps incroyablement court. Pas de demi-mesures avec elle ; pas d'étoffes gênantes — et c'est tout juste si l'on craint les surprises auprès d'une femme qui se dévêt et se revêt aussi prestement. C'est prodigieux ! Un vrai talent, — et rare ! Et je parie qu'en cas de danger elle saurait disparaître

lestement, se faire une cachette du premier coin venu, en dépit de ses dimensions, … très raisonnables, au bout du compte.

Admettons que cette belle ardeur ne se soit pas allumée au début, « en les plus purs foyers amoureux ». Quand je l'ai, pour la première fois « intéressée », elle m'a vu sous un jour trop avantageux pour que je l'accuse d'avoir jamais passé par la période de la passion platonique. Mais aussi quelle femme aurait jamais pu s'éprendre de moi pour des motifs sentimentaux ? C'eût été de l'aberration ! Je ne conçois pas une Elvire soupirant chastement devant tel pavillon du Jardin des Plantes où quelques-uns de mes pareils déploient leurs grâces trop agiles. Et encore ceux-là ont quatre mains, — ce qui serait une excuse au besoin. — En tout cas elle n'a jamais voulu m'en imposer, se faire prendre pour une rêveuse idéaliste. Elle aurait eu honte d'une pareille imposture. Cela l'eût diminuée à ses propres yeux.

'Le jour où mes gardiens habitués à ses petites visites et confiants, non sans quelque raison, en sa vigueur réelle lui demandèrent de bien vouloir veiller sur moi pendant une heure, — « le temps d'aller présenter leurs hommages à deux de leurs cousines arrivées par la voiture de Dieppe », — nous eûmes le loisir de causer un peu, elle et moi, entre deux effusions qui me la montrèrent, comme de coutume, non dépourvue d'une certaine poésie spéciale.

Barrouge et Le Lancier s'occupaient encore d'une de leurs stupides mais bienheureuses enquêtes. On avait volé un bandage herniaire dans le quartier des femmes, — toujours dans le quartier des femmes ! — et quatre gardiennes sur lesquelles « pesaient des soupçons » étaient chambrées avec les trop curieux directeurs. Rien ne pressait : Aricie me fit de brèves confidences,

puis en vint, je ne sais pourquoi, à me parler de Bid'homme. C'est alors qu'elle prononça ces phrases d'une adorable franchise :

– Ce sale petit mufle-là ! C'était-y pas toujours sa plaisanterie de me demander si ce serait pas moi, Mme Robinet, qui aurais écrit un ouvrage intutulé la « Maison Rustique », ajoutant, par sa raison, que j'étais assez rustique pour ça ? — Ecrire un livre ! Moi ! J'ai été tout juste quatre mois à l'école quand j'étais petite. J'ai guère jamais écrit que sur les murs des rues et vous pensez bien que c'était pas Vive l'Empereur ou des cantiques !

O riante, ô (o) gracieuse enfance d'Aricie ! Je voudrais photographier l'un de ces murs !

Enfin elle ne se « donne pas de gants ».

Durant cette période amoureuse, — je n'emploie l'épithète qu'à contre-cœur —, j'ai été privé des bons offices de Kmôhoûn qui villégiaturait dans tels prés fleuris d'escarpes et de cabots de mélodrame et sans Kmôhoûn je n'avais qu'une confiance limitée en mes moyens de séduction… continue. Comme, toutefois, mon organisme subissait encore quelque peu l'influence tkoukrienne, Aricie n'eut pas trop à se plaindre de moi. Réalisai-je l'idéal que je lui avais fait concevoir ? Je l'ignore ; mais si elle fut déçue elle ne s'en prit sans doute modestement qu'à elle-même, n'incriminant que l'inefficacité de ses charmes physiques, car elle ne souffla mot d'une désillusion possible et parut comblée de joie.

Kmôhoûn a suivi le cours de mes réflexions et me dit avec une généreuse délicatesse inhabituelle chez lui et certainement acquise dans la fréquentation de jeunes femmes noblement pitoyables aux fringales d'amour :

– Tu sais, elle mérite une récompense ; et ne me remercie pas de t'aider à la lui décerner. Ce que j'apprends me donne pour elle une vive sympathie et je ne ferai qu'obéir à mes propres vœux en ne lui ménageant pas les preuves de notre reconnaissance.

Nous devenons tout à fait camarades, le tkoukrien et moi, quand il veut bien ne manifester que des sentiments aussi louables.

Nous voici donc bien d'accord. Nous allons nous acquitter aujourd'hui de ce que nous devons à une excellente femme dont la conduite fut au-dessus de toutes louanges. Après quoi, hélas ! nous nous éloignerons d'elle mais non pour jamais. Kmôhoûn me promet qu'il la visitera souvent de ma part ; de temps à autre, même, il fera en sorte que mon « corps astral » vienne, en fantôme aimable et conscient de ses devoirs, présenter nuitamment à la méritante Aricie l'expression de ma considération très distinguée.

Et Aricie, aujourd'hui, vient assez tôt et à un moment opportun, mes gardiens ayant, par bonheur, une soif d'enfer. Grâce à Kmôhoûn la chère femme est transportée au septième ciel. Si bien qu'elle en pleure et balbutie : « Jamais… ja… jamais… je n'ai été… aimée comme ça ! »

Vers huit heures du soir, nous envoyons Léonard, un peu réluctant, chercher un paquet de « scaferlati » à l'économat, — bâillonnons et ligottons François avec une corde que nous lui volons dans la vaste poche de sa vareuse. Ce filin était destiné, selon toute apparence, à nous paralyser provisoirement en cas d'insubordination, la camisole de force ne se trouvant pas toujours à

la portée de nos dompteurs ; notre violence est, par conséquent, de bonne guerre.

Nous fourrons notre victime sous le lit, après lui avoir encore dérobé son trousseau de clefs. Je mets deux cents francs dans son gilet : « Pour vous et pour Léonard, vous partagerez. » — Nous revêtons en deux temps une pèlerine à double collet énorme ; — nous nous coiffons d'un feutre cabossé ; me voici de tous points pareil au gardien Patoulet, comme moi voûté, maigre, orné d'une indigente barbiche pointue et généralement mal fait de sa personne. Je fais jouer sans trop de bruit les serrures de mon huis, enfile le corridor, descends doucettement l'escalier, trouve, comme j'en étais sûr, la porte du jardin ouverte et me hâte vers l'allée qui conduit à la loge, à la route, à la terre libre. Le crépuscule est très sombre. Sans grande émotion je croise Léonard qui revient de l'économat par un chemin aussi imprévu qu« brouillé avec la ligne droite — et quand il m'interpelle :

– Viens donc 'ci, vieux carcan, que j'ai 'core éteint ma sibiche et que je m'ai oublié de prendre mes allumettes.

Je réponds avec un parfait sang-froid :

– Des alleumettes, j'en ai point pour ta goule, grand 'gniant.

Il faut dire que, même à l'époque où je ne songeais guère à jouer les Casanova de cabanon, j'ai fortement étudié le dialecte de mon sosie dont l'élocution est facile à imiter grâce à l'exagération même de son accent cauchois et de son nasillement. Je parle « le Patoulet » comme ma propre langue et ma phrase a été particulièrement heureuse en ceci qu'elle justifie encore une fois la réputation de surhumaine muflerie acquise par le gardien contrefait.

Léonard poursuit son chemin sans s'étonner et je marche de plus en plus vite vers la sortie. Allons, bon ! La mère Grollon, la concierge, est sur sa porte. Bah ! heureuse circonstance, après tout. Pas de lumière à redouter, pas de maladresse à commettre en rabattant trop ou trop peu mon chapeau sur mon nez :

– Qui k' c'est, msieur Patoulet ? me crie la sentinelle enjuponnée. J'ai bonne envie de point tirer la ficelle pour vous quitter passer. Vous r'voilà n'aute fouès parti à couri' à c't'heure ! C'est-y 'core la p'tite bonne à Lenient qui vous « travaille les sangs » ?

– 'Dites rien, marne Grollon : ya du bon côssy (cassis) chez Lenient. J'vas vous en « tracher » un fond d'côrôfon et une bonne cigare pour vot'monsieur.

– 'cré Jacquot, va ! s'exclame la femme au cordon

Et je suis sur la route ; et ç'a été si facile ! — Ce n'est que maintenant que j'ai peur !

Je ne veux pas courir. Prendre le « pas militaire » point trop accéléré, c'est ce qu'il y a de mieux J'évite le village— et aussi le bois où l'on me cherchera tout d'abord. Il y a un chemin peu fréquenté le soir, là-bas derrière le cimetière. Le sol en est, en toutes saisons, boueux et plein d'ornières profondes. Tant pis ! il mène à l'autre route, à celle qui va sur Vercheville où un train pour Paris passe à dix heures trois quarts. Pas si bête que de monter en wagon à Mesnil-Mauconduit ; c'est plus près, mais la station sera surveillée. Il y a, pour des marcheurs ordinaires, trois heures de bonne trotte de Vassetot à Vercheville ; mais j'ai un de ces compas ! Personne ne me croira assez malin, — (on prononcera : assez stupide), — pour courir si loin. J'arriverai à temps, je n'ai qu'à allonger.....

Il fait de plus en plus noir. Tout s'annonce bien. Je me crotte légèrement derrière le cimetière mais j'avance, j'avance !

Aïe !... je n'avais jamais suivi la sente jusqu'au bout. A un coude, voici une maison éclairée, — deux maisons, — trois maisons ! Des chiens hurlent Je vais sortir du chemin, franchir cette haie, passer derrière ce bouquet de bois. Mais on m'a vu. Un homme porteur d'une lanterne me crie :

– Eh ! l'marcheux d'nuit ! Qu'est-ce que vous f...ichez sur la haîlle ?

J'enjambe mais ne puis me débarrasser des ronces qui agrippent mon pantalon.

L'homme est sur moi. Il lâche sa lanterne et m'empoigne par le fond de ma culotte sans craindre de se piquer. Grâce à Kmôhoûn je serais plus fort que lui si j'étais sur mes pieds, mais ma position est fâcheuse. Accroché par le milieu du corps, on est mal planté pour la lutte.

Et voilà mon paysan qui appelle ;

– Ho ! Zidore ! Ho ! Bailhache ! V'nez-vous-en ! Ya un 'cré vôleux « à canefourche » chu' la haîlle !

Dix secondes plus tard je suis cueilli comme une noisette. Il n'y a plus de résistance possible, trois paires d'étaux me broient les bras, les côtes et les tibias.

Sans me rendre bien compte d'une transition, je me trouve en pleine lumière, étendu sur une table de cuisine, toujours solidement maintenu — et mordant de rage le bord de mon feutre qui m'est retombé sur la figure :

Ah ! bé ! alle est trop drôle, ch't'histouère ! fait la voix du lanternier. J'sommes pas à moitié c...lions ! J'avons-t-y pas été crocher dans un gardain de Vôss'tôw. Ch'est-y point vous, msieur Patouleille ! Ah ! pas moins, ch'est ben luêh ! Ch'est toujours son capet et son emmitouffle !

Un gros roux qu'on a appelé Bailhache m'enlève mon feutre en faisant danser toutes les dents de ma mâchoire :

– 'cré enfant d'fillasse ! Ch'est point luêh !

– Qui k'ch'est, 'lors ?

– J'vas vous dt', moué, prononce'Zidore, long rustre osseux et velu comme un putois ; ch'est un 'cré cochon d'fou qui fout l'camp d'Vôss'tôw !

– On peut-y point l'accondut' ch' souër jusqu'à là-bôw !

– Che s'rait p'têt pas ben l'moment. Cha s'rait trop vite. Yaura pus d'profit d'main quand qu'y z'auront passé une mauvaise nuit à r'grettaï leur fou !

Malgré ma triste situation, cette psychologie fantaisiste me donne une forte envie de rire. Je me figure la douleur de Le Lancier et celle de Barrouge ?

– Dites-donc, Pupin, faudrait-y point lui donner un p'tiot d'mangeï à mâquer ?

– Y mâk'ra d'main dans sa caloge. Ch'est trop d'dépense pour nous. On l'tient pas encore, l'argent d'la récompense !

– Oh ! ch'est pus comme du temps à Froin ! Les nouveaux y z'ont bien promis d'payer les prises !

– N'attendant, on va l'mucher dans l'raffût au fûtin. F'ra jour demain !

C'est bien comme Léonard me l'avait dit. Le directeur de fraîche date et son digne acolyte vont dresser les paysans à jouer le rôle de molosses cubains. Et ils arroseront leur zèle.

On me jette dans de la nuit fétide. Ma première sensation est une affreuse nausée. Heureusement j'ai retrouvé dans ma poche de grandes allumettes-bougies de contrebande achetées à l'Economat de Vassetot. Chacune d'elles peut m'éclairer près de deux minutes. J'en allume une et je regarde.

Le raffût au fûtin où l'on m'a envoyé piquer une tête est un appentis rempli d'ordures, de paille moisie, de débris de meubles, de vieilles casseroles crevées, de peaux de lapins, de chiffons malfleurants.

Je m'installe sur une pile de sacs vides, crasseux mais à peu près secs. La porte est solide. On voit qu'on l'a récemment « réparée à neuf. » Est-ce l'effet des promesses de Vassetot ? — Le toit est moins bon. Quelques traverses semblent pourries et, çà et là, j'aperçois les ardoises. Mais avant de songer à faire le moindre effort pour briser les barreaux de ma puante cage, il est bon que j'attende, que j'attende longtemps. Les natifs de la brousse vont se coucher de bonne heure, mais les trois chasseurs d'hommes doivent être en gaîté, ce soir. Bonne aubaine que cette capture de l'un des précieux sujets de la ménagerie voisine. Je parie bien qu'ils trinquent à ma santé, calculant que la prime palpable demain leur permet un petit extra. Ils n'en dormiront que mieux après. Patience ! J'entends aussi les chiens renâcler encore de temps à autre. Je n'ai qu'à leur donner le loisir de se calmer. Plus

tard, quand ils seront à moitié assoupis, un bruit partant de la maison même ne leur paraîtra guère suspect, tout d'abord, — et je pourrai sans doute, gagner le large avant qu'ils soient sur mes talons.

Je fume un certain nombre de cigarettes pour rendre l'air respirable. Bientôt j'ai lieu de me féliciter de ma prudence. Des pas s'approchent de l'appentis ; une barre lumineuse souligne la porte ; prestement j'éteins ma cigarette et me couche en chien de fusil sur mes sacs malpropres. La porte crie. Un jet de lumière m'atteint en pleine figure ; j'ai la sensation que mes paupières toutes rouges, d'un rouge de coquillage, vont devenir diaphanes. — La voix de Pupin, le patron, celui qui m'a dépisté, barytonne caverneusement :

– 'l est endormai comme un yeuvre dans son geïte !

(Ce qui me prouve que mon ennemi, le molosse humain, n'a pas des notions très exactes sur les mœurs des lièvres. Cela le réhabiliterait aux yeux des sportsmen conservateurs. On peut d'ailleurs, condescendre à faire la chasse à l'homme et ne pas s'abaisser à braconner).

Je retombe dans le noir. Des heures s'écoulent. Je fume toujours, nullement ensommeillé mais abruti, — sans avoir la force de penser. C'est tout au plus si des images confuses passent dans une brume : Irène, le père Froin, Bid'homme, les deux nouveaux directeurs, François ligotté, Paris que je vais, peut-être, probablement revoir, — puis un certain couloir, blanc et glacial, de Vassetot qui m'inspire tout à coup une terreur vague. Les chiens ne bronchent plus. Le froid me saisit. J'allume encore une de mes petites bougies et regarde ma montre : une heure et demie.

Kmôhoûn, qui ne s'était plus manifesté depuis notre sortie de la maison de santé, m'insinue :

– Il n'y aura pas de force à faire. Tu n'as qu'à déplacer cinq ou six ardoises, tout au bas du toit, à droite, dans la seule partie justement que tu aies regardée sans attention.

J'enflamme une nouvelle allumette. En effet, — de ce côté-là — tout le bois est pourri. Il faut que Pupin et consorts aient été bien préoccupés de l'état de leur porte pour ne l'avoir pas remarqué.

Je me mets (ou nous nous mettons) à l'œuvre. L'opération est plus difficile que n'avait imaginé Kmohoûn l'observateur. D'abord, impossible de nous éclairer. Nous n'avons que deux bras et je ne me vois pas, les mains occupées, tenant entre mes dents le bout d'une allumette-bougie qu'il faudrait renouveler toutes les minutes au moins, en dépit de la longueur anormale de ces Victoria Matches, — car dès que la flamme arriverait au milieu du petit bâton de cire, je devrais cracher mon luminaire sous peine de me brûler le nez. De plus, le bois des traverses est bien attaqué par l'humidité mais non aussi spongieux que je me le figurais. Kmôhoûn électrise mon système nerveux de toute sa sauvage énergie, mais ce n'est qu'avec effort, et petit morceau par petit morceau que je puis désagréger les solives et les poutrelles. De temps à autre, je regratte encore une allumette pour savoir où j'en suis et pour être bien sûr que rien ne va me tomber sur la tête. Je reprends ensuite ma besogne de termite. — Il est prudent d'éviter le bruit autant que possible : J'y vais donc avec précaution et m'évertue certainement deux bonnes heures avant d'avoir dégagé une demi-douzaine d'ardoises que j'enlève alors sans peine :

Le clair de lune nimbe de bleu verdâtre les immondices du raffût..... C'est maintenant que j'ai besoin de toute ma médiocre adresse, Je fais un « rétablissement » sur une traverse encore solide et me voici sur le toit qui craque moins que je ne craignais.

Mais attention jusqu'au bout ! Pas de brusquerie dans les mouvements ! Les chiens grognent. Je ne bouge plus de dix minutes, peut-être. Puis je saute, aussi peu bruyant qu'un chat qui vient de piller un garde-manger. La peur me prête une stupéfiante agilité, — des pieds de velours-, — de vraies pattes de maton. Je file sur la pointe de mes souliers et puis gagner du champ avant que les chiens se réveillent tout à. fait.

Oh ! alors c'est un vacarme à épouvanter tous les diables. Les atroces bêtes bondissent à ma poursuite en hurlant. J'ai juste le temps de grimper à un arbre. — Des volets battent, des portes grincent, des voix glapissent. Bientôt voici la plus extraordinaire procession du monde, qui, — dans une vraie illumination de lanternes, accourt au pied de l'arbre autour duquel les chiens bondissent. (On voit presque aussi clair que par un coucher de soleil rouge et fantastique).

Cinq ou six hommes tiarés de bonnets de coton, des enfants presque nus et semblables à des têtards, quelques sèches ou adipeuses guenons vêtues d'étoffes du genre sac à pommes de terre gambadent et hululent. Parmi ces gracieuses apparitions, une grande femme aux chairs flasques et gélatineuses, aux interminables et minces jambes saumon pâle, au derrière énorme et ballottant, grotesquement indécente grâce à une chemise déchirée et trop courte, son seul voile, trépigne furibonde, puis gigote, comme si elle dansait un pilou-pilou océanien. Elle pleurniche et aboie :

– Où qu'il est l'coûchon qui veut nous violaîlle ? Où qu'il est que je le meurdrisse ! Qu'il essaîlle un peu de m'forçaille ! Y va vouair !.....

Et continue ainsi jusqu'à perte d'haleine.

L'un des hommes, — je reconnais 'Zidore, — paré d'un tricot de mitron et d'une culotte qui semble goudronnée, s'approche de mon perchoir, se gratte la tête, cligne de l'œil et dit avec profondeur :

– Vlà c'que c'est : faudraîlle eune écheulle !

Toute la troupe béotienne se précipite vers les maisons et les idiots de chiens, contrairement à tous les « usages canins » en pareille circonstance, suivent leurs camarades humains en jappant, en sautillant comme des toutous de dames, en remuant la queue, en faisant les gentils, tout fiers de leur noble vigilance.

Il n'y a pas à hésiter. J'ai, au-dessous de moi, un peu à ma gauche, tout près, un toit réellement par trop déclive ; mais je n'ai pas le temps de m'inquiéter de sa pente : Je lâche ma branche, tombe sur une vraie glissoire, ne puis m'accrocher à rien, file comme un plomb, roule dans le vide, et me retrouve, pas trop assommé, sur un tas de paille. Je me relève, prends mes jambes à mon cou et galope, galope à travers champs...

Cette course folle me mène, sans que je sache comment, à Vercheville où j'arrive au petit jour bleu.

Encore malade d'émotion, je me cache dans un four à chaux à moitié démoli — tout près de la gare. Je me nettoie le mieux possible, me brossant avec des poignées de foin bien sec qui, providentiellement, capitonne en quelque sorte le four désaffecté. Mes

habits sont à peine déchirés. Comment ai-je fait pour ne pas perdre mon chapeau ? Je m'inspecte encore. Mon complet n'est pas trop effrayant à voir ; la saleté y est assez régulièrement étalée, sans gros placards. J'aurai l'air d'un campagnard malpropre mais normal.

A sept heures je quitte mon abri et pénètre, à tout hasard, dans la station. J'ai tous les bonheurs. Le bureau est ouvert et un convoi pour Paris va passer à sept heures et demie. — Je demande une trouésiainme avec un scrupuleux accent du cru. En première ou en seconde classe on me remarquerait.

Et par un beau matin d'un bleu floral je m'installe, — aux râlements, aux trépidations d'une monstrueuse locomotive dont l'asthme furieux ébranle tout le train, — sur une luxueuse banquette cirée comme un parquet, la tête bien calée à l'angle de deux confortables parois de bois peut-être adoucies par les crasses anciennes et les pommades variées ; je m'endors et ne me réveille que dans le hall de la gare Saint-Lazare.

q

Chapitre 1

– Comment c'est toi ? me dit mon frère. J'allais partir ce soir même pour Vassetot, ne recevant pas de réponse à mes dernières lettres adressées au Dr Froin.....

... Une femme de chambre visiblement interloquée par mon apparence bizarre et peu soignée, mais plus impressionnée encore en apprenant que je suis le frère de « Monsieur », vient de

m'introduire dans un petit salon japonais, à moins qu'il ne soit turco-arabe… Non ! Il est plutôt hindou, mais il y a de tout là-dedans, des kakemonos, des laques, des lustres de mosquée, des tables basses pour prendre le « kahouah », des meubles du Travancore, des pankahs, un tapis d'Amritsir, des armes de Hayderabad, des tattis de vetiver aux fenêtres. Et combien de choses encore ! C'est toujours le bric- à-brac familier encombrant la pièce assez exiguë. Il faut prendre garde à ses genoux, et si l'on a envie de s'étirer les membres, il est préférable d'aller le faire dehors.

Mon frère qui écrivait, assis devant une petite table de teck incrustée d'ivoire et de nacre, se lève, s'exclame, me prend aux épaules et m'embrasse. Un autre gaillard que moi, mon frère, — heureusement pour lui ! — Haut d'un mètre quatre-vingt-dix, la face aux grands traits encadrée d'une barbe noire grisonnante qui retombe en nappes luisantes sur son gilet, large d'épaules au point d'être un danger perpétuel pour les suspensions et les étagères, il paraît immense dans ce salon bas de plafond.

Il s'écrie encore : « Mon pauvre Philippe ! T'avoir encagé, les canailles ! Mais regarde-moi, je vois que tu n'as rien de ce qu'ils disent ! Tel que je te connais, tu as dû te faire une bile noire ! Et ce Froin qui m'appelle, puis me donne contre-ordre, puis après cela fait le mort ! J'étais fort inquiet. Je serais déjà parti sans la crainte de gâter encore tes affaires. Mais, cette fois, tant pis !… J'allais me présenter chez ton Froin et lui transformer un peu les os en castagnettes. »

Si franc qu'il soit, Julien ne me dit pas tout : D'une bonté furibonde, — (c'est le mot) — dévoué, prêt à donner sa peau pour l'un des siens ou même pour un simple camarade, courageux

comme on ne l'est plus que dans les plus improbes romans pour jeunes filles, il ne craint rien au monde, absolument rien, — que sa femme ! — Si ma belle-sœur s'est avisée de me juger à ma place dans une maison de fous et de considérer comme blâmable une intervention de son mari dans mes affaires, Julien aura lutté de toutes ses forces pour l'amener à modifier sa manière de voir, mais ne se sera décidé à entreprendre la moindre démarche que le jour où il l'aura convertie à son opinion.

Je lui raconte aussi brièvement que possible ce qui s'est passé dans l'établissement naguère égayé (?) par les chevauchées de Bid'homme et aujourd'hui transformé en succursale de la Préfecture de Police. J'ai soin de passer sous silence l'installation du belliqueux Kmôhoûn dans ma pauvre cervelle mais j'avoue l'attentat dont Irène a été victime en attribuant ma sauvage brutalité à un accès de folie amoureuse… (Je n'étais pas encore guéri à ce moment là, etc…)… Ce n'est que lorsque j'ai été « certain » d'avoir recouvré toute ma raison que j'ai voulu fuir une maison, pour moi hantée de souvenirs sinistres.

Mon frère m'écoute en se maîtrisant pour ne pas s'emporter. Je crois que si M. Bid'homme l'avait eu pour pensionnaire à ma place, le déplorable aliéniste n'aurait pas attendu la semaine dernière pour renoncer à l'équitation. Il n'eût plus jamais rencontré de selle assez douce pour son râble cruellement endommagé.

Quand j'ai fini mon court récit, Julien demeure comme partagé entre la perplexité et la colère. Il se tire la barbe, puis ferme les poings, puis, malheureusement, rouvre les doigts. Je dis « malheureusement » parce que ces doigts se referment à l'instant même, sur un trop fragile dossier de chaise dont ils font des margotins.

Un peu calmé par cette très légère dépense de force, il me prend par l'oreille et se met à rire un peu nerveusement :

– Polisson ! gredin, va ! Tu sais que je ne suis pas pudibond, mais tu as de ces procédés !... Enfin cela ne me regarde pas et j'aime peu les gens vertueux. Le principal, c'est que tu sois ici. Je vais écrire à ce Le Lancier que je t'ai chez moi, que je te garde et que je l'emmielle. Il ne va pas m'envoyer les gendarmes pour te reprendre, n'est-ce pas ? Tu ne retourneras à Vassetot que si tu le demandes à genoux, — et en pleurant, encore !

– Oh ! sois tranquille !

– Allons ! Tu es en bonnes dispositions. Viens déjeuner ; tu dois crever de faim.

Je demande d'abord à me laver, à changer de linge, à me brosser. En dix minutes c'est fait.

Je suis « tout à la joie » : Le corridor décoré, comme le salon, d'étoffes et d'objets exotiques, encore un vrai bric-à-brac, me paraît beau comme une galerie de palais indien.

Dans la salle à manger claire, des cristaux rient. J'exulte d'être libre, à l'abri chez l'un des miens pour lequel je ne suis plus une sorte de réprouvé uniquement intéressant au point de vue médical. Ici je suis aimé, choyé, les Le Lancier et les Barrouge seraient bien reçus s'ils me parlaient dans cette maison comme ils le faisaient là-bas !

Mais voici que mon radieux bonheur s'ennuage : Assise à table et toute sa figure rechignée, contractée par une grimace méchante qui ne se peut traduire que par : « J'attends et me vexe », — j'aperçois Adrienne, ma belle-sœur, le type de la « femme forte

»… et médiocrement indulgente, — de caractère, dirai-je : rêche ? — et de trop virile énergie. Elle a quelque lointaine ressemblance avec la cousine « Raoula » qu'elle estime infiniment : Comme l'épouse Roffieux, elle n'a jamais eu tort cinq minutes dans sa vie, — est parfaite dans ses relations avec tout son entourage ; — (ô (o) l'étonnante, l'effroyable espèce que celle des gens parfaits ! — mais sa perfection même attriste et on lui souhaiterait un tout petit défaut, — aimable.

Je ne sais pourquoi — et c'est très mal de ma part, — elle m'a, de tout temps, fait penser à ce steamer nommé le « Frigorifique », spécialement aménagé pour transporter les viandes de la Plata et dont les cales se maintenaient, même sous l'Equateur, à la température de zéro. Quand elle me regarde, — fût-ce par un jour de canicule, je crois toujours que je vais tousser. Comment mon malheureux frère n'est-il pas devenu phtisique auprès d'elle ? — Quand il m'est donné d'admirer ses yeux gris, d'un gris de ciel lapon, son profil vaguement junonien, toute sa belle personne ample sans être grosse, grande sans exagération, harmonieuse à sa manière, je deviens tout à coup très jeune, tout petit et repentant de je ne sais combien de méprisables gredineries qu'elle connaissait bien certainement et jugeait comme il convenait, avant même que je ne les eûsse commises.

Ajoutez à cela qu'elle se croit simple et « bonne enfant », tout juste digne, sans trop de majesté, pleine de condescendance — et que personne ne lui parait « faire assez de frais » pour elle, s'épanouir assez en sa présence. Elle reproche éternellement « aux gens » d'être guindés, réticents, fermés « comme des tombeaux ». Ne déploie-t-elle pas toutes ses grâces pour leur plaire ? — En veine d'amabilité elle a un petit ton hautainement gaillard, fami-

lier mais supérieur, qui tarirait la faconde d'un avocat-politicien. J'ai connu des hommes pleins de sang-froid qu'elle avait voulu « mettre à leur aise » et qui en gardaient, plusieurs années après, comme une sorte de courbature mentale.

Elle regarde fixement son mari qui me précède et lui dit avec une magnanimité peu rassurante :

– J'ai horreur de te faire des reproches ; mais tu savais que ce matin j'ai eu mal à l'estomac !...

Le dos de mon frère se voûte comme sous le poids d'un immense remords ; ses épaules, on dirait plus tombantes, semblent exprimer une désolation infinie :

... — Je ne me pardonnerais pas mon retard si je n'avais à t'annoncer une nouvelle qui va te faire grand plaisir. Devine qui m'accompagne, — qui va déjeuner avec nous ?

La figure d'Adrienne s'éclaire imperceptiblement. Ma belle-sœur aime à recevoir, ne fût-ce que pour faire briller ses talents de maîtresse de maison insuffisamment appréciés de mon frère, trop frivole. Très myope et sans coquetterie superflue, elle pose carrément à cheval sur son nez, d'une pureté de dessin et d'une épaisseur toutes grecques, un lourd binocle dont les verres ressemblent à de petits godets de cristal.

Malgré moi, j'ai fait un pas de côté et me trouve juste derrière mon frère :

– Voyons, Julien ! s'écrie Adrienne un peu impatientée, que signifie cette plaisanterie ? Tu sais bien qu'avec ta hauteur et ta carrure tu cacherais un groupe équestre s'il te prenait fantaisie de te placer devant !

Mon frère s'efface un peu et j'apparais aux yeux faiblement ravis de sa femme. Le binocle tombe et une expression d'ennui envahit tout le visage d'Adrienne. Néanmoins, toujours « femme du monde », elle esquisse un petit sourire de bienvenue si forcé que je regrette presque de n'avoir pas filé sur l'Amérique du Sud comme j'en avais eu, un moment, l'intention. Puis elle me donne une poignée de main qui me voue à de précoces douleurs rhumatismales. J'en ai l'onglée.

– Ah ! vous avez quitté… la campagne ? Je suis charmée, — (sa bouche se pince) — charmée de vous voir en bonne santé. Pauline, un couvert !

Elle réclame ce couvert comme si elle ordonnait à la femme de chambre de m'administrer le knout et me regarde avec un déplaisir de plus en plus marqué.

– Mais asseyez-vous donc ! C'est… charmant de nous faire cette… agréable surprise. Mais pourquoi ne nous avoir pas écrit ?

Quoiqu'elle en ait, son ton devient sévère. Je sens bien qu'elle m'examine avec une sorte de dégoût, qu'elle regrette d'avoir ignoré ma venue. Un petit voyage à sa maison de campagne de Ville-d'Avray l'aurait soustraite à l'obligation de prendre quelques repas côte à côte avec un fou peut-être mal guéri. Mon frère, sachant qu'elle ne reviendrait qu'après mon départ, se serait débarrassé de moi le plus vite possible ! Je sais, du reste, que c'est sa tactique habituelle quand elle redoute les visites de gens, à ses yeux, tarés, de malchanceux peu présentables, de parents pauvres.

Je perds le joyeux aplomb reconquis auprès de mon frère dont l'accueil affectueux m'avait relevé dans ma propre estime.

Assis entre Julien et Adrienne, je me vois sur la sellette, — coupable, — ou en tout cas accusé de quelque chose de vague mais de déshonorant. Je n'ose plus guère bouger et mes rares gestes sont « en bois ». Comme toujours, lorsque je suis intimidé, je souffre de mille petits agacements physiques. J'éprouve des démangeaisons au front, dans le dos et dans tous les membres. Je suis torturé par le chronique coryza qui fait des siennes dès que j'ai envie de me bien tenir ; torturé, — parce que brusquement, — ô paralysante catastrophe ! — je m'aperçois que je ne sais plus me moucher ! Si j'essaie de le faire, je vais être répugnant, odieux, je vais me barbouiller toute la figure, donner des nausées à ma belle-sœur. On ne voudra pas me reprocher ma rusticité mais les quatre yeux braqués sur moi me diront des choses terribles ; j'en resterai accablé de honte, navré à en pleurer, comme un gamin ! — Je m'entends respirer avec bruit. Je ne veux pourtant pas qu'on s'aperçoive de mon enchifrènement qui a déjà, maintes fois, encoléré toute ma famille, qui a déjà, trop souvent, fait concevoir à tant d'amis et d'indifférents « une piètre opinion de moi ». Car c'est comme cela ! Nous autres, les pauvres antipathiques, on nous juge fréquemment sur quelques petites misères corporelles qui sont considérées, — Dieu sait pourquoi ! — comme révélatrices d'une tare morale, — d'une certaine bassesse de caractère. Je suis sûr qu'Adrienne et même mon frère, si bon et si sincèrement attaché à moi, pensent en ce moment ou vont penser :

Si ce garçon ne se mouche pas, c'est qu'il sait parfaitement que ses reniflements nous agacent. N'osant pas se montrer franchement hostile, le mauvais drôle s'ingénie à nous être désagréable sans rien risquer. C'est bien là toujours sa sournoiserie ! On se demande ce qu'il est venu faire ici ! Il est déplacé partout.

Je ne puis pourtant pas leur dire que mon coryza redeviendra bénin dès que je ne verrai plus ma belle-sœur !

Le déjeuner me semble bien long malgré la bonne humeur de Julien. Il me raconte sa dernière tournée dans le Sud de l'Inde, entre Trivanderam et le cap Comorin, ses discussions avec un idiot thasildar de village qui refusait de lui louer des éléphants en lui répétant que les Européens inculquaient à ces grosses masses intelligentes des idées par trop subversives… Il est encore ébloui en pensant à la splendeur verte des forêts de là-bas, aux brefs couchants de rubis et de topaze, aux fuyants crépuscules de grenat et d'améthyste, aux belles et calmes nuits de sombre saphir. — Il avait du laisser sa femme à Mahé où elle s'ennuyait mais où elle retrouvait de vagues empreintes de la vie française. On aurait cru qu'elle ne voyageait que pour cela ; — pour découvrir, dans les contrées les plus fantastiques, des intérieurs d'habitations et des mœurs rappelant lointainement les us et coutumes de la plaine de Colombes ou des plateaux et vallées de Seine-et-Oise. — Adrienne le laisse dire, puis, quand il a fini, expose très froidement son esthétique :

– D'abord, je dois dire que j'en ai fini avec les voyages. Depuis dix ans du reste, depuis sa première expédition, je n'accompagnais plus mon mari et je ne sais pas pourquoi je me suis départie de ma prudence, l'année dernière, quand il est reparti. — Si Julien garde la manie d'explorer l'Orient et l'Extrême-Orient, qu'il la satisfasse ! Je l'attendrai à Ville-d'Avray ou ici. Dès le début de nos pérégrinations, j'ai pris en horreur les ciels exagérément bleus, la lumière aveuglante, les monstrueuses verdures en fouillis, les peuplades affligées de teints peu naturels. Si c'est cela qu'on appelle le Beau et le Pittoresque, c'est trop beau et trop pit-

toresque pour moi. Nous sommes nés dans un pays raisonnable, tempéré, où le soleil a de la discrétion et la végétation de la retenue. Il n'y a pas de vrai Beau sans mesure, sans une certaine médiocrité, dirait Julien. Eh bien alors, vive le Médiocre ! Il est anormal, presque inconvenant, qu'une femme pondérée et bien élevée se complaise à des spectacles d'une pompe excessive et barbare… Et je dirai toute ma pensée, au risque de m'attirer des moqueries : Ces pays-là ne sont pas comme il faut !

Je suis pris d'une affreuse envie de rire qui me supplicie, me coupe la respiration, me secoue les côtes pendant de longues, de très longues secondes. (O Kmôhoûn !) — Julien paraît atterré de la stupidité de sa femme, de ce crétinisme orné que je ne pouvais supposer aussi compact, massif, monumental ! — Je parviens, toutefois, à me maîtriser, non sans avoir été, peut-être, deviné par la sotte mais vaniteuse Adrienne. Et voilà une femme qui passe pour supérieure ! Ces supériorités-là sont faites d'aplomb, de bagoût et d'une instinctive connaissance du degré de bêtise des interlocuteurs. Cette dernière faculté a souvent été parée du nom de tact. Mais le tact n'est pas infaillible, comme je viens de le voir.

Je me sens encore plus mal à l'aise après cette belle sortie d'Adrienne. Je voudrais être à cinq cents lieues de la salle-à-manger où elle pérore et où tout, sauf Julien, me devient hostile. Les meubles de la pièce, eux-mêmes, me reprochent ma présence. Embourgeoisés par ma belle-sœur, ils me demandent ce que je fais là, moi qui ne les ai pas payés, moi qui n'ai pas le droit de me servir d'eux (à peine ai-je celui de les admirer). Les plus insignifiants objets me font d'ignobles farces. O combien Katherine Kent-Child-Walker a raison de parler de la « perversité des

choses inanimées ! » — (inanimées ? ?…) — La cuillère à sel tombe dans mon assiette d'où jaillit un léger feu d'artifice de sauce qui tache la nappe. Un bouchon s'introduit — comment ? — dans ma poche et quand je me décide enfin à obéir aux sollicitations de mon coryza, le maudit morceau de liège apparaît dans mon mouchoir comme un minuscule et hideux poupon en des langes tachés de vin. Et je n'ai pas la présence d'esprit de, vite, le dissimuler ; je le contemple longuement, ahuri et triste. Mon chevalet à couvert roule sous la table ; j'ai le grand tort de me rappeler un fâcheux monologue où il est question d'accidents de ce genre et le tort plus grand de le citer en riant bêtement d'un rire forcé. Je saisis, à un coup d'œil de mon frère, qu'il est douloureusement surpris de mon « état ». Adrienne hausse (— à peine ! —) les épaules et a une petite grimace de mépris. Je suis perdu, noyé ! Il m'est impossible de répondre quand on me parle ou je balbutie des âneries incohérentes. Je demande, en regardant la pendule : « Est-ce qu'elle sonne ? » — pour dire quelque chose, n'importe quoi… Serait-ce aussi afin qu'une nouvelle absurdité effaçât le souvenir des précédentes, fît naitre un sujet de conversation capable d'orienter les esprits et les regards vers un point de l'espace autre que celui que j'occupe ? Le calcul ne serait pas heureux, car les quatre yeux — (parfois les six quand le lorgnon se met de la partie), — se braquent de plus en plus fixement sur moi. Je comprends que ma figure prend une expression niaisement enfantine, puis une autre abjectement prétentieuse. Je suis odieux, ignoble !

Kmôhoûn qui est mal luné me répète toutes les cinq minutes :

– Ces gens-là savent bien maintenant que tu n'es pas guéri, — que tu es fou, fou, fou !

Quel soulagement quand, le café pris, Adrienne s'éclipse pour nous laisser fumer à notre aise, mon frère et moi ! Mais je suis vite remis sur le gril.

Mon frère parait inquiet. Il m'examine à la dérobée ; il ne m'adresse que des réflexions banales, cherchant ses mots, s'arrêtant court au milieu d'une phrase. Suivant l'expression des « bonnes femmes » il « n'a pas la tête » à ce qu'il me dit. Bientôt il se fatigue de dissimuler :

– Mon petit Philippe, je ne vais pas tourner, comme cela, deux heures autour du pot. Je te crois tout à fait… rétabli, si tu as jamais été ce que les gens de Vassetot et ces canailles de Roffieux voulaient que tu fusses. Mais il s'est passé quelque chose en toi, entre le moment de ton entrée dans mon bureau et la fin du déjeuner. Avais-tu bu avant de venir et l'effet de l'alcool ne s'est-il produit, comme il arrive parfois, qu'un assez long temps après l'ingestion d'un ou plutôt de quelques vénéneux apéritifs ? Quand tu as fait ton apparition, tu semblais bien dans ton assiette, mais, à table, je retrouvais en toi le petit garçon de douze ans qui ne voulait pas aller diner chez la cousine Pigeon parce que cette vénérable mais funèbre parente le fourrait toujours entre deux moines bizarres et inquiétants dont il avait une peur bleue. Lorsqu'on l'avait amené par le collet chez l'affligeante vieille dame, le Philippe d'alors devenait gâteux pour toute la durée du repas. On ne lui arrachait pas un mot qui ne fût une stupidité et sa tenue était lamentable. Une fois on le surprit occupé à se laver les doigts dans sa tasse de café, quelques minutes après avoir énergiquement repoussé le bol-rince-bouche dont on l'avait gratifié selon l'usage de ces temps gothiques, — après avoir hélas ! ce qui aggravait sa faute, repoussé le trop ingénieux et balsamique petit

appareil tout contre l'assiette du Père Gigoudas, son voisin, en murmurant avec politesse : « Merci, mon Père, bien obligé, mais je n'en prends jamais ! »

» Malgré ta moustache grisonnante, je t'ai cru, tout à l'heure, subitement rajeuni de vingt-deux ans ! Il ne manquait au tableau que la hure noirâtre, les crocs blancs et le regard en lame d'eustache du Père Bougniassou, furibard de ce qu'il prenait pour un outrage à son Supérieur. — Franchement, as-tu été au café avant de venir ?

– Je ne suis arrivé que trop parfaitement à jeun !

– Alors quoi ? Qu'est-ce que tu as ?

– J'aime mieux te le dire tout de suite. Je sais que j'ennuie Adrienne et sa physionomie juste, mais sévère me rend malade.

– Et moi qui avais l'intention de te garder avec nous, puis de t'emmener dans l'Inde l'année prochaine !

– Puisque ta femme ne se déplace plus, j'irai dans l'Ïnde très volontiers avec toi ; mais quant à rester ici, c'est au-dessus de mes forces. Je tâcherai de te voir tous les jours ; mais il faut que je demeure à part, dans un endroit où les dames « comme il faut » n'auront pas accès.

Et Kmôhoûn, profitant de ce que je ne pensais plus à lui, me force d'ajouter :

– Ah ! quand tu seras veuf !...

Julien ne se fâche pas. Il me considère un moment, sans parler ; — et je vois que ses yeux dont l'expression n'est jamais dure, malgré les terribles sourcils et les cils épais qui les font luire d'un

éclat un peu farouche, deviennent très doux, d'une douceur qui me fait mal :

– Mon pauvre garçon ! s'écrie-t-il, ce n'est plus toi ! Oh ! je ne dis pas du tout que ces imbéciles de Vassetot et cette crapule de Roffieux aient eu raison quand ils ont prétendu que tu avais le cerveau atteint ; mais il y a chez toi je ne sais quoi de bizarre, de déroutant. Je veux te faire soigner ici, — ici même. Pas de maisons de santé, de traitements exaspérants ! Je connais « des gens » qui comprendront que ton affection est purement nerveuse et qui te tireront d'affaire, rien qu'en t'imposant une petite discipline mentale, en te traçant un programme de vie nullement sévère, comportant des distractions, des sorties…

Kmôhoûn m'empêche d'écouter le reste de la phrase… Je crois que mon crâne va éclater. Le tkoukrien hurle et tempête mais « pour moi seul ». Seul je puis entendre le vacarme affreux dont m'affole son abominable explosion de rage ; je vais encore dire une sottise, — après tant d'autres, — mais je ne sais pas m'exprimer de façon plus raisonnable. C'est un vacarme psychique dont nul ne sera épouvanté que moi, mais moi j'en suis ahuri. Je ne perds pas un des mots que Kmôhoûn crie bien qu'il n'en articule aucun. Je n'ai pas la moindre envie cependant de les répéter tous ici ; cela roule comme un torrent d'immondices. Je serais forcé d'écrire des pages et des pages où reviendraient des centaines de fois les plus effroyables jurements et les plus révoltantes obscénités. Tout ce débordement d'ordurière se réduit, du reste, à peu près à ceci : « Fou, crétin, idiot, agité ! Tu ne vois pas la gredinerie de ton bandit de frère ? Ah ! je la connais, celle-là ! On ne me la fait pas à moi ! — F…ichons le camp — et au galop ! On va s'amuser dans ce… cette… maison de tolérance ! — Et tu auras ta

sale… proxénète de belle-sœur pour exciter contre nous les infects… souteneurs de gardiens qu'on te donnera. Ton frère est un porc breneux, un excrément ambulant, etc. » Et j'adoucis beaucoup les termes de Kmôhoûn !… Jolie, oui, jolie, mon expression de « vacarme psychique ! » Charmante âme de Kmôhoûn !

J'apaise le tkoukrien en lui promettant, de très bonne foi, que nous ne ferons pas un long séjour dans cet appartement embelli par la présence de la délicieuse et indulgente Adrienne. J'ai, moi-même, peur des trop intelligents médecins dont parle mon frère. Si ces hommes supérieurs allaient découvrir en moi l'âme tkoukrienne et me torturer longuement et vainement pour m'en débarrasser ? — Allons, je redeviens fou et plus fou qu'auparavant ! Mais, tant pis ! Je ne veux pas rester ici ! J'aime mieux être ingrat envers mon frère ; je m'enfuirai dès aujourd'hui …..

. . . . . .

Julien continue sans s'être aperçu de mon désarroi, de ma terreur :

– … Tu seras traité comme un prince. Tu ne veux pas voir Adrienne ? Eh bien, on s'arrangera pour que tu ne la rencontres jamais. Je suis sûr que dans moins de trois mois tu seras tout à fait d'aplomb et capable de veiller sur toi-même. Alors, loin de te retenir, c'est moi qui insisterai pour que tu te donnes de l'air, pour que tu voyages, pour que tu ailles, au besoin, m'attendre dans l'Inde où je ne pourrai pas retourner avant un an…

J'opine à tout ce qu'il propose, comme vaincu par sa bonté (quel ignoble hypocrite je fais !), mais mon parti est pris et bien pris. Je serai désolé de quitter vilainement le meilleur ami que je possède mais ses projets sont trop dangereux pour moi.

Au grand étonnement de Julien, je ramène la conversation sur Vassetot et ses environs. Kmôhoûn m'y pousse et j'obéis sans difficulté. Comme je n'ai pas dit le nom de la chère petite femme si odieusement traitée par moi, comme de plus je suis bien sûr que le père Froin, quoi qu'il ait pu affirmer, se sera bien gardé de parler de l'attentat dans sa dernière lettre, je feins de me rappeler tout à coup que « . . . parbleu ! au fait ! » mon frère, lui aussi, connaît le pays où l'on m'a encagé. . . Plus sociable que moi il aura, « n'est-ce pas, Julien ? » fréquenté beaucoup plus de gens. Les Roffieux, du reste, voyaient « pas mal de monde ». Les mauvais drôles aiment généralement « la société » comme tous ceux qui ont besoin de se fuir eux-mêmes. . . . J'ai l'air de te faire, à toi aussi, un mauvais compliment, mais tu me comprends et tu sais que je te comprends : ta sociabilité, à toi, consiste à supporter les « mufles », non à les rechercher. . .

– Oh ! ne me parle pas des Roffieux ! clame Julien. Ce sont des canailles ! Ces sales bêtes ont su la date de mon retour, m'ont même écrit et ne m'ont jamais dit un mot de ce qui t'était arrivé. Je suis brouillé avec eux. Adrienne en a été fort contrariée mais il était trop tard pour revenir sur les termes de la lettre de sottises que je leur avais envoyée. Tiens ! j'aime mieux t'avouer ce qui s'est passé. Il y a eu là-dessous toute une machination. Les Roffieux se sont, je le vois à présent, méfiés du Dr Froin et ont écrit à ma femme de ne pas me remettre les plis qui viendraient de Vassetot. Je mentais, tout à l'heure, en te parlant de ma correspondance avec le directeur de la maison de santé. C'est Adrienne qui a correspondu en mon nom, sans me consulter. Elle l'a fait pour le bien. On lui avait prouvé que je ne devais pas te voir, que c'était horriblement dangereux pour toi, dans ton état. De sorte qu'il y a fort peu de temps que j'ai su ton internement…

(… Eh bien, et la lettre où Julien exigeait ma mise en liberté dès son arrivée ? Bah ! une habileté d'Adrienne pour faire patienter le père Froin et lui montrer les « bons sentiments de la famille… »)

– … Comment je l'ai appris ? A la suite d'une scène avec ta belle-sœur, la première que nous ayons jamais eue ensemble et que je préfère ne pas te raconter, tu comprends ! Je ne t'ai dit qu'une seule chose vraie, — (misérable vieux menteur que je suis !) — à savoir que je partais ce soir pour Vassetot et que j'allais démolir Froin. J'ignorais la nouvelle direction Le Lancier et les malheurs du pauvre bonhomme que je calomniais très innocemment. Me pardonneras-tu ?

Si je lui pardonne ? La belle question ! Je reconnais bien là mon vieux Julien. Il s'exaspérera le plus généreusement du monde, voudra rompre les os d'une série d'ogres réels ou imaginaires mais ne consentira jamais à reconnaître que sa femme, l'atroce gredine ! — s'est montrée aussi royalement infecte dans sa haine bête et injustifiable que le Roffieux dans sa ridicule « jalousie », peut-être « panachée » de cupidité.

Kmôhoûn a beau me harceler, répétant vingt fois de suite : « Tu vois ! Ton frère est comme les autres ! » il est bien forcé d'admettre que ma conviction est faite et qu'il perd son temps. Il en revient bientôt à sa première idée :

– Alors ne te laisse pas distraire de tes projets par ces révélations sur la beaulé des sentiments familiaux et dépêche-toi de savoir où tu trouveras ta « princesse »,

Je tremble déjà de l'imprudence que j'ai commise. N'aurais-je pu attendre une absence du tkoukrien pour m'informer de ce qui

me tient au cœur ? Mon frère n'est pas le seul qui puisse me guider dans mes recherches et Kmôhoûn ne s'amuse pas toujours à suivre toutes mes pensées. En tout cas il n'eût été mis au courant de mes découvertes (en inspectant ma cérébrale galerie de tableaux) qu'à une époque où ses transports sauvages eussent paru presque tolérables ! O basse fatuité ! Je suis furieux contre moi-même.

Cependant la petite victoire que j'ai remportée sur mon tourmenteur en le forçant à « garder pour lui » ses accusations contre mon frère, me grise d'une certaine audace. On le calmera, le Kmôhoûn !

– Bon ! C'est entendu ! Je me tiendrai tranquille, acquiesce l'homme de Tkoukra. Mais occupe-toi de ce qui nous intéresse.

Il est trop tard pour reculer. Le mal est fait. Donc je dis à mon frère :

– Te pardonner ? Tu veux rire ! Tu es un trop bon garçon ! Parlons d'autre chose.

Et du ton dont je demanderais un renseignement commercial (j'ai pu étudier, chez Roffieux, la diction des plus éminents industriels et négociants cauchois), je laisse, hors de propos, tomber ces insignifiantes petites phrases :

– A propos, tu as dû rencontrer jadis chez Elzéar un certain Letellier. Il est sur le point de se faire nommer député de la neuvième circonscription de Dieppe… (élection partielle). J'aurais besoin de le voir. Oh ! rien de sérieux ! Une affaire de débit de tabac qui traîne depuis l'époque de mon incarcération. Quel homme est-ce ?

– Un animal ! Il y a des années que je ne l'ai plus rencontré et ce n'est pas chez Elzéar que j'ai fait sa connaissance. Roffieux et lui ne se voient pas. On m'a dit qu'il s'était marié et rendait sa femme assez malheureuse. Mais quand tu dis qu'il est sur le point d'être élu député, ta chronologie est en défaut ; il y a plus de six mois qu'il escalade à chaque minute la tribune de la Chambre et fait le désespoir du Gouvernement qu'il prétend soutenir. Un obstructionniste de premier ordre. Il est terrible dans les questions coloniales. On a déjà raconté que le Ministère, pour s'en débarrasser, va le transformer en gouverneur de possession lointaine. Son adresse est évidemment dans le Bottin.

Mon frère va chercher le gros volume, puis feuillette :

– Tiens ! 750, Boulevard des Invalides. Je vais t'accompagner jusque-là si tu veux.

Ah ! non, par exemple ! Julien m'a déjà proposé de sortir avec moi. C'est parfait. Je profiterai justement de cette excellente idée pour disparaître au coin d'une rue, dans un passage, dans un remous de foule. Plus tard, j'irai seul jusqu'au Boulevard des Invalides et à quelque heure impossible, à une heure où mon frère ne pensera pas pouvoir m'y retrouver !

Mais que s'est-il passé dans ma pauvre tête ? Je confonds tout, à présent. Il y a, pour moi, des semaines qui durent des siècles et des mois qui filent comme des journées. Je me suis trompé de six mois dans mes calculs ! Et qu'ai-je appris encore ? Irène est malheureuse comme je le craignais. Que faire ? Ah ! je vais l'enlever, décidément ! Il n'y a pas d'autre solution.

Julien se lève, allume un cigare, prend son chapeau, ses gants et sa canne et me conduit à un grand magasin où je me redéguise

en demi-civilisé. Puis nous flânons une heure ou deux en compagnie d'un Suédois, d'un Japonais et enfin d'un Bulgare qui sont, paraît-il, les trois seuls vrais Parisiens que l'on puisse rencontrer aujourd'hui, entre le Faubourg Montmartre et le Rond-Point des Champs-Elysées.

Je commence à désespérer de m'échapper. Il n'y a pas de foule. Pas le moindre embarras de voitures. Les passages sont relativement déserts.

Vers cinq heures, Julien me déclare qu'il est bien tard pour gagner la rive gauche, — que nous irons demain, — et qu'il doit aller prendre des nouvelles d'un ami gravement malade, rue de la Boëtie : nous ne ferons qu'entrer et sortir.

Quand nous arrivons chez le prétendu moribond, un domestique nous annonce que « Monsieur » a pu se lever. Mon frère, rayonnant, change encore son fusil d'épaule et demande à voir son ami. On nous introduit dans une sorte de bibliothèque où nous trouvons le convalescent et une trop nombreuse partie de sa famille. Il y a là une dame à mufle léonin (la femme), un fils qui ressemble à un lionceau, tout roux, tout doré, tout frisé, une mince fille brune, taillée en plein bois et pareille à la célèbre poupée de Jeanneton et une vieille demoiselle au nez en éteignoir. L'ex-malade, figure fine, dédaigneuse et fouinarde, accueille Julien sans enthousiasme et me toise avec une malveillance évidente. Je l'ai connu, dans le temps, ce M. Jagre, dont j'ignorais, toutefois, la famille, — entrevu plutôt que connu — et n'ai pas cherché à me lier avec lui, sa personne confite dans le vinaigre m'étant médiocrement sympathique. Je me suis toujours étonné de l'affection que lui portait mon frère.

Quand Julien lui rappelle qu'il m'a déjà vu, M. Jagre semble sur le point de me tendre la main, — avec beaucoup de répugnance, — du reste. Il fait un effort, avance dans ma direction des doigts qui se replient comme des pétales de sensitive, puis après réflexion, au moment où je vais serrer sans brutalité ces réluctantes phalanges, retire résolument sa dextre et la cache entre deux boutons du plastron fermé d'une redingote élégante et étriquée comme son propriétaire.

Sans aucun doute, mon frère, trop lié avec l'exquis malade pour lui cacher un « ennui de famille », aura notifié à M. Jagre ma villégiature à Vassetot. Les autres membres de la tribu, également informés de ma déshonorante infortune, me regardent avec des yeux amincis, plus méprisants que pitoyables, contemplent ensuite leur chef de file et, devant son attitude réprobatrice, se résignent — sans chagrin — à ignorer mon existence. On tâchera d'admettre que je ne suis pas là, bien que, très sûrement, ma présence déplaise et agace. Mon frère qui n'a pas suivi ces jeux de scène s'installe dans un fauteuil, se met à causer, à féliciter de son prompt rétablissement ce cordial M. Jagre. On continue de m'ignorer. Cependant, voyant que je vais m'asseoir sans y être autorisé, la dame au mufle léonin me désigne un siège, puis détourne la tête avec une sorte d'horreur.

Tout, en cette famille, révèle les mesquins bourgeois à prétentions faussement distinguées, assez imitateurs pour avoir acquis une apparence de tenue impressionnante tout au plus pour un ours de mon espèce, mais trop sots pour remédier aux vices de leur première éducation qui n'a développé chez eux que la vanité la plus outrecuidante et le plus frénétique mépris pour les gens d'

« espèce inférieure ». Ils sont malades de « bon genre » comme ma belle-sœur est malade de « comme-il-faut ».

Julien a dû attenter à une loi primordiale de l'étiquette acceptée par ces fantoches, en m'amenant dans leur demeure sacrosainte, car la petite figure de M. Jagre se bosselle de tics mécontents. Sa peau luisante se tend sur ses maxillaires saillants, la courbe de la lèvre supérieure devient convexe ; les pommettes ressemblent à des noix ; le mince nez bombé vise la bouche. L'affable valétudinaire mordille furieusement sa moustache effilée et répond aux effusions de mon frère par de légers grognements comme avertisseurs. La dame au mufle léonin que la nature a gratifiée d'une voix de basse tout à fait analogue à celle des grands fauves, rugit de temps à autre de courtes phrases qui me prouvent que Julien a cessé de plaire.

Cette femme évidemment énergique et ennemie de l'hypocrisie dédaigne de trop voiler ses allusions. Mon frère ayant encore insisté sur la surprise agréable qu'il vient d'éprouver, Mme Jagre ne se gêne ancunement pour lui couper la parole :

– Des surprises de ce genre réjouissent en effet ; mais il y en a qu'il est de mauvais goût de faire à ses connaissances.

Elle jette un coup d'œil de mon côté puis fixe le malheureux Julien qui est bien forcé de comprendre et rougit autant que je me sens pâlir. Il y a un peu de colère dans le regard qu'il adresse à la chère femme, mais sa bonne nature reprend immédiatement le dessus. Je suis sûr qu'il se dit : « Cette excellente Mme Jagre est si naturelle, si franche que l'on ne peut lui en vouloir : C'est une « originale », — mais peut-être ai-je eu tort d'amener Philippe.

Il ne veut pas quitter la femme de son ami sans avoir adouci son ressentiment. La connaissance lui garde rancune mais il va tâcher de se concilier la mère :

– Comme Adèle devient jolie ! fait-il effrontément. Elle a une mine charmante aujourd'hui. Et quelle gentille fille, si douce et si bien élevée !

La jeune personne trop rectiligne sourit, flattée, mais la matrone ne désarme pas :

– Vous la comblez, mais elle est encore bien loin de la perfection. Hélas ! à notre époque, une jeune fille a parfois à subir d'étranges voisinages ! Même dans la « maison familiale », elle est exposée à rencontrer « toute sorte de gens ! »

Il faut voir les mines scandalisées et dégoûtées du lionceau, du Sieur Jagre, dont le visage chiffonné rappelle exactement, à cette minute, le museau d'un malingre et dédaigneux matou, — de la vieille demoiselle au nez en éteignoir !

Les regards de toute la smalah convergent vers moi, me somment de sortir, de disparaître. Par affection pour mon frère déjà prêt à se lever, à faire peut-être un éclat, à se brouiller avec une famille qu'il aime — (c'est un goût dépravé !) — j'ai la lâcheté de vouloir sinon me gagner les bonnes grâces de cette race ennemie, du moins calmer ses appréhensions au sujet de ce qu'elle doit appeler ma « hideuse maladie mentale ». Et, prenant « mon courage à deux mains », je balbutie, j'ânonne cette énormité que je prends, sur le moment, pour une plaisanterie un peu lourde mais aimable :

– Oh ! Madame, il n'y aurait qu'un bien mince vernis qui s'écaillerait à un simple contact. Je suis sûr que, grâce à une mère comme vous, mademoiselle votre fille en a… une couche épaisse et solide…

Je sens que je blêmis… Ah ! il faut que l'atroce Kmôhoûn ait collaboré à cette jolie phrase ! Et de fait, le misérable rit en moi de toutes ses forces. Il est heureux que je sois le seul à percevoir ce rire. Je lis une colère haineuse, méchante, sur tous les visages des Jagre. Le père va m'hypnotiser. Ses prunelles sont devenues comme phosphorescentes. Puis il relève son petit menton à peine dessiné ; un mépris immense dilate ses narines. Il se retourne vers mon frère et lui dit, comme pour bien marquer que je ne suis pas là, que les derniers propos sont nuls et non avenus :

– Comme vous le faisiez remarquer, mon ch. . . monsieur Veuly. . . . . .Et la conversation continue encore cinq minutes environ, très froide et très cémonieuse.

Julien fit un mouvement pour se lever, mais Mme Jagre ne veut pas qu'il puisse se vanter d'être parti de son plein gré. Son mufle se fronce de rides perpendiculaires et sa voix retentit, caverneuse :

– Nous sommes trop dans la pièce. Nous fatiguons mon mari : Je me retire un instant avec les enfants… Au revoir, monsieur Veuly…

Tout le monde est déjà debout, sauf le matou convalescent.

O ces gens malades de « comme-il-faut » !

Mon frère a été sur pied avant les autres : Il salue pour prendre congé et les cinq Jagre donnent un petit coup de tête

d'automates mal graissés. Il n'est plus question de poignées de mains ni d'effusions.

Dans la rue, Julien m'administre une tape amicale sur l'épaule et se met à rire :

– Je ne te savais pas la dent si dure : une couche ! Et épaisse et solide ! Comme tu y vas ! Eh bien, tu as eu cent fois raison de recaler cette vieille Croquemitaine. Je suis content que le mari soit en voie de guérison. Cela me dispensera de retourner dans ce repaire de félins. Et quand je pense que Jagre a été un gentil garçon ! Mais il y a si longtemps de cela !

Mon frère a cru que je m'égayais aux dépens de cette famille de fauves ! Pourquoi lui avouer la fâcheuse vérité ?

Mais je sais ce qui m'attend. Désormais je ne pourrai plus me trouver en face d'amis ou d'indifférents connus sans me figurer qu'ils m'observent, effrayés et hostiles, guettant la crise…

Julien entre dans un débit de tabac pour acheter des cigares. Le soin de bien choisir ses faux « havanes » l'absorbe. Il ne s'occupe plus de moi. Voici l'occasion demandée ! Je sors sur la pointe des pieds, prends le pas gymnastique, tourne un coin de rue, hèle un fiacre, — et, trois quarts d'heure plus tard, je suis à table dans un petit restaurant de la Place du Panthéon, voisin de l' « Hôtel du Périgord », où j'ai résolu de coucher une nuit ou deux. Mon frère ne viendra pas me chercher là et — demain ou après — demain, au plus tard, après avoir enlevé Irène, de gré ou de force, — (parfaitement !) — après une visite chez le banquier et une indispensable tournée d'emplettes, — en des magasins de la Rive Gauche — je dirai adieu à Paris, à ses pompes et à ses

œuvres et un train quelconque nous emportera vers… un pays encore indéterminé.

q

Chapitre 2

Si mon intention a été de m'isoler complètement avant d'accomplir les hauts faits qui doivent illustrer mon court séjour dans ma ville natale, il faut bien dire que je n'ai pas de chance. A peine ai-je quitté le restaurant et me suis-je installé au « Darcourt » pour prendre le café de la délivrance que survient un ami qui me reconnaît tout de suite. C'est un vieux, vieux camarade dont je suis absolument l'obligé, — qui a fait vingt fois l'impossible pour me sortir des affaires les plus ennuyeuses et les plus compliquées sans que j'aie pu trouver une seule occasion de lui être utile ou agréable.

Je suis, bien entendu, charmé de le voir sans me dissimuler que, dans mon actuel état d'esprit, je vais, à coup sûr, commettre quelque imbécillité qui diminuera son affection pour moi. Et je n'y manque pas. Il lui vient l'aimable mais très malheureuse idée de m'inviter à déjeuner pour le lendemain.

Ah ! vous me voyez d'ici, moi, hanté par la perpétuelle obsession d'êtres vrais ou imaginaires qui m'étudient, me surveillent, me prennent en « flagrant délit » de folie, vous me voyez attablé dans une maison où la famille est assez nombreuse, — le mari, la femme, une belle-mère, trois enfants, deux cousines et un vieil oncle !

Rien qu'à ma façon de manger, — à mes moindres mouvements, — aux gestes, même, que je ne ferai pas mais que je serai sur le point de faire, l'un ou l'autre des convives est capable de tout deviner ! Je ne puis pas accepter ! Je ne puis pas ! non ! non ! Que dire ? quel prétexte inventer ? Je ne sais plus, moi !

Je réponds un peu brusquement : « Demain ! Non merci ! Impossible !

– Mais un autre jour ?

Je ne découvre que cette excuse réellement stupéfiante :

– Ce n'est pas à faire ! Je serais désagréable !

Et mon ami a beau multiplier les arguments pour me prouver que je n'ai aucune raison de me dérober ainsi, que je suis presque grossier, il ne parvient à tirer de moi que cette éternelle réplique-refrain :

– Je serais désagréable ! Je serais désagréable !

Il me quitte, médiocrement ravi de ma bonne grâce. Pendant un long moment, je demeure comme accablé, — avec un gros poids sur le cœur.

...Mais ce Darcourt, — que j'avais justement choisi parce que je le croyais peu fréquenté par mes anciens compagnons de lycée, — est donc devenu le rendez-vous de tous ceux que j'ai rencontrés dans ma vie de collégien et d'étudiant !

Voici un Haïtien, Remilius Saint-Val-Antenax que je croyais à jamais terré à Port-au-Prince et qui reparaît au Quartier Latin pour six semaines : Il a du reste en poche son billet de retour pour Saint-Thomas et Puerto-Rico. Bon garçon et gai, comme la

plupart de ses compatriotes, il cherche à me faire rire et n'obtient pour réponse à ses plaisanteries que mon nouveau refrain à peine modifié :

– Je suis désagréable !

Surpris et apitoyé, il s'oublie jusqu'à parler créole, lui, le puriste des puristes, — affirme que son « ché compé » a « gagné chagrin » (traduction : a été ensorcelé) — et s'en va bientôt, rêvant sans doute de « ouanga » et de sombres maléfices, mais tout brillant de la tête aux pieds, brillant de son chapeau de soie à ses bottines vernies, brillant de ses yeux d'agate noire, de ses dents d'émail neigeux, de sa face d'or sombre, de son « complet » de drap noir comme satiné, de son plastron de chemise pareil à un blanc firmament aux étoiles scintillantes, de ses mains baguées.....

Voici Dubousquet le médecin, Graindorge l'avocat, Galusky l'ingénieur ohnétien, les poètes Mauvel et Bonancourt, les peintres Croy, Luz et Brillac, le musicien Brice, l'incomparable Sâr Assourbanipal Dupont, concurrent et ennemi de Péladan, — moins talentueux, par exemple ! — voici même le Juge Persil et l'ex-normalien Le Bigrier transfuge de la Rue d'Ulm, entré dans les ordres et devenu prédicateur à la mode. Un prêtre au Darcourt ? Je dois rêver ! C'est bien lui, pourtant, mais déguisé en monsignore romain, ce qui m'étonne.

Ils sont des centaines, maintenant, qui se pressent dans le café, laissant pourtant un espace libre vers le centre de la salle.

Tout à coup on ferme les portes, on baisse les tonitruants stores métalliques, le patron de l'établissement fait un signe et Irène tombe du plafond, oui, elle ! Irène ! qui se met à danser

toute nue sur le carré de plancher blanc margé de costumes sombres parmi lesquels la soutane du Monsignore éclate comme une touffe de violettes au milieu de scabieuses. Irène danse nue, se penche, se relève, se cambre, semble s'offrir toute avec une furieuse lubricité qui me désole et me transporte… et quelqu'un me saisit par le bras et me secoue. Je reconnais le poète Nélix. Grâce à lui on a publié assez souvent des vers de moi dans la « Revue Rouge », seul périodique parisien où j'aie eu la joie de « lire mon nom imprimé ». Le Darcourt a repris son aspect habituel et, cette fois-ci, je ne rêve plus :

– Eh bien ! s'écrie Nélix, que se passe-t-il donc ? Je vous surprends à dormir les yeux ouverts, comme tels somnambules plus que lucides, en adressant un sourire ineffablement triste à une bouteille de cognac du comptoir. Vous ne fumez pas d'opium, que je sache !

A celui-là, — en abrégeant pour ne pas le fatiguer, — je puis raconter mon histoire et ne m'en fais pas faute :

– Très joli, tout cela, me dit-il quand j'ai fini ma petite narration, mais vous n'allez pas demeurer ici jusqu'à deux heures du matin. Dans les belles dispositions où je vous vois, vous seriez homme à vous griser comme un membre de société de tempérance et à confondre, une fois lesté, un banc du Boulevard St-Michel, ou même une bouche d'égout avec votre lit de l'Hôtel du Périgord. Venez passer une heure ou deux à la maison. Je demeure tout près, comme vous le savez. Vous reprendrez votre équilibre au milieu de gens pondérés et je vous reconduirai ensuite jusqu'à votre caravansérail.

Je résiste un moment, plus effrayé que jamais des familles de mes amis. Cependant, Nélix m'ayant mis presque de force sur mes pieds et entraîné sans écouter mes objurgations, je me trouve sur la place du Panthéon, puis sur les marches d'un escalier et enfin, sans avoir eu le temps de me reconnaître, dans une grande pièce claire où des figures inconnues mais agréables me regardent amicalement. Un contretemps, la mère de Nélix souffre d'une terrible migraine. Je me promets dès lors de m'échapper le plus tôt possible et même déclare tout haut, assez maladroitement selon mon habitude, que je ne tarderai pas à la délivrer de ma présence.

Malheureusement mon ami me parle d'une de mes vieilles poésies (?) qu'il a le tort de juger supportable. Cela m'étourdit d'une capiteuse bouffée de vanité ; je m'échauffe, je cause, je suis pétillant de sottise. On sert du thé ; je bavarde encore, de plus en plus satisfait de ma ridicule personne, malgré quelques nuances d'étonnement qui se manifestent sur les visages encore affables mais peut-être ennuyés. Je devine, enfin, que j'ai assez fatigué mon monde et qu'une prompte retraite s'impose. Je vais me sauver ; je prépare même ma phrase de départ quand, — ô fatalité ! — le timbre de la porte du « carré » retentit. Bientôt se présente un Monsieur que je prends pour un visiteur quelconque.

...Et ne vais-je pas m'aviser, moi, l'ours mal léché, plein d'un assez raisonnable mépris pour les œuvres qui traitent de la « Civilité puérile et honnête »,— ne vais-je pas m'aviser de me souvenir — fort inexactement, du reste, — de mes auteurs pseudo-mondains ! J'en oublie la migraine de Mme Nélix... (Que dit Mme Augusta du Pont-aux-Choux dans son immortel non moins

qu'étonnant livre « La Politesse non folâtre mais bourgeoisement suave » ?…)

Elle s'exprime à peu près ainsi en termes que je ne garantis pas, mais dont je crois rendre le sens : « Lorsqu'un nombre suffisant de « personnes » sont réunies dans un salon et que l'on annonce une nouvelle visite, celle de ces personnes qui est arrivée la première doit se retirer sans affectation mais avec stoïcisme. » C'est fort bien pensé : c'est une ingénieuse petite loi contre les encombrements. — Mais comme, par malheur, j'ai la tête à l'envers, je traduis : « Lorsqu'un échappé d'asile d'aliénés se trouvera chez des amis et verra entrer chez ces amis un Monsieur inattendu, ledit aliéné aura soin de ne pas bouger, par crainte de paraître dire comme Mme Jagre : « On est déjà assez de mufles comme cela ! » et n'oubliera pas que la dernière personne apparue a le strict devoir de filer la première.

Sans cela il donnerait à comprendre, cet aliéné, que l'intrusion du gentleman l'a embêté profondément. Et je reste, je reste, indéracinable, — prodiguant avec une largesse asiatique les plus navrants échantillons de mon avantageuse imbécillité. J'en souffre d'autant plus que le nouvel hôte est gentil et spirituel… Mais pourquoi ne s'en va-t-il pas ? Je ne puis pourtant pas avoir l'air de lui donner une leçon !… Cela dure si longtemps que je me rappelle les douleurs céphalalgiques de Mme Nélix et vais, — par pitié, — me montrer impoli en levant le siège malgré tous mes bons principes, — quand le tenace visiteur quitte lui-même sa chaise et me dit, après avoir jeté un coup d'œil du côté de la pendule :

– Monsieur, veuillez m'excuser mais il se fait tard. Ma mère est, comme vous le voyez, souffrante, — … je ne vous cacherai pas que je suis moi-même atrocement fatigué, et…..

…..Horreur ! C'est le frère de Nélix et IL DEMEURE LA ! !

Je voudrais, traversant d'un seul coup les parquets des divers étages, m'abîmer dans les rafraîchissantes ténèbres du second hypogée des caves ! — Au même instant me réapparaît, retourné, remis à l'endroit, le texte véritable de Mme Augusta du Pont-aux-Choux. Ah ! c'est complet !… (ah ! trop !…) — Pour quel immonde rustre j'ai dû passer ! Je me moque des proses civilisatrices de la sévère dame, mais c'est trop cruel de m'être aussi odieusement conduit, par bourgeoisisme (par bourgeoisisme, moi !). Qu'importe, en effet, que j'aie pris le contre-pied d'un usage admis par les snobs — « gens du monde » si je ne l'en ai pas moins respecté, — à ma manière, —et pour aboutir à ce joli résultat !

Certes, le frère de Nélix est encore magnanime et j'aurais mérité d'être expulsé à coups de pied, — mais je suis accablé de honte.

J'ignore de quelle façon j'ai opéré ma sortie… Ah ! ah ! quelle situation. J'en étouffe !… Il me semble bien que, dans la rue, j'ai pris mes jambes à mon cou… Je n'irai plus chez personne, jamais ! !

J'ai fait un bel usage de ma première journée de liberté ! Saurai-je seulement me comporter désormais de façon assez décente pour qu'on ne me jette pas dans le premier Charenton venu ? Et c'est moi qui veux enlever Irène ! Non, c'est impossible ! Je vais me cacher très loin !

q

Chapitre 3

Tué de lassitude, j'ai dormi presque toute la nuit comme une souche. Vers le matin, cependant, un cauchemar assez déplaisant m'a réveillé. M. Jagre, plus matou que jamais, les yeux comme des chandelles vertes (ô Alfred Jarry !) — ou tout au moins à flammes vertes, — miaule, grogne et jure en poursuivant Irène, lui mord une oreille, puis la nuque et se livre aux plus érotiques fantaisies sur la personne de ma pauvre « petite princesse ». Mme Robinet, en déshabillé assez peu galant, — une veste de jockey et rien de plus, — les… hanches tellement débordantes que ses énormes mollets et ses robustes chevilles semblent grêles par comparaison, s'assoit sur ma tête pour m'empêcher de courir au secours de l'Exquise. Nélix lit, avec la voix et l'accent de l'Haïtien Saint-Val, certains de mes vers où je célèbre ces abominations, — et toute sa famille, dont ma belle-sœur Adrienne fait subitement partie, me pourchasse à coups de gourdins jusque sur le pont d'un gros steamer noir qui appareille à destination des Antilles. Pourquoi à destination des Antilles ? j'ai le pressentiment que je le saurai dans la journée.

Le bruit sourd des premiers coups d'hélice dissipe le fâcheux rêve et j'entr'ouvre des paupières lourdes et irritées. Je reconnais la chambre de l'Hôtel du Périgord.

Il fait un temps sombre et roussâtre de mauvais augure. Des nuages de suie paraissent frôler les cheminées des maisons. Mais, en dépit de ma fatigue et d'une sorte de découragement, je m'ablulionne avec une rare vigueur, m'adorne de la luxueuse reliure de drap marron achetée hier avec mon frère, me « fais beau », dirais-je, si mon déplorable museau ne protestait contre une

expression si flatteuse, déjeune à la hâte et me précipite dans la rue.

« Mon vieux Paris » me semble tout changé à mon égard, on dirait qu'il me boude, — ou m'avertit ? De quoi ? d'un malheur ? d'une simple difficulté ? Ses maisons, aujourd'hui fuligineuses, me font la grimace. Je me sens perdu, étranger au milieu des passants plus lents, d'aspect plus ennuyé que les gens coudoyés hier sur la Rive droite.

C'est ici un Paris plus calme, moins exaspérant pour le Provincial que je suis devenu, mais aussi plus froid — et peut-être plus inquiétant. —Je sais bien que c'est une impression absurde mais je crois sentir qu'il plane comme une sorte de fatalité triste sur ces quartiers à contrastes où de larges rues trop neuves éventrent des entassements de grandes fourmilières noires… Sur le Boulevard des Invalides, je cherche le numéro 750 et le découvre tout au bout, près de la rue de Sèvres.

C'est une vaste maison de rapport de style trop moderne, avec d'idiotes coupoles qui en font une sorte de « Bon marché » plus laid.

Que vais-je tenter là ? Quels travaux d'approche vais-je entreprendre ?

J'interroge le concierge, fonctionnaire à redingote bleue, agrémentée de boutons de nickel. Cet administrateur important et gourmé coupe court à mes incertitudes et donne raison, jusqu'à un certain point, à l'avertissement du Paris de la Rive Senestre :

– Mme Letellier ? Il y a douze jours qu'elle est partie avec Monsieur qui a été nommé gouverneur de la « Gobeloupe »…

Ah ! cette rive Senestre ! si je comprends bien le dignitaire préposé à la loge, Irène, dont le mari aura été bombardé gouverneur de la Guadeloupe… et dépendances (style officiel) — parce qu'il harcelait trop les ministres de ses interpellations plus ou moins coloniales, — s'est embarquée le 10 à SaintNazaire sur le paquebot des Petites Antilles, accompagnant M. Letellier qui « rejoignait » son poste.

Que faire ?

Je cours, ou plutôt un cheval de fiacre court pour moi, jusqu'aux bureaux de la Compagnie Transatlantique, — sur l'autre rive encore plus dangereuse :

Un steamer partira de Pauillac le 25 pour les Antilles, le Venezuela et la Colombie. Si l'on ne me fait pas réintégrer de vive force le domicile de Julien, c'est ce vapeur qui m'emportera vers ma « princesse ». Nous sommes le 22. En partant ce soir, j'arriverai à Bordeaux avec deux jours d'avance. Je serai parfaitement en sûreté dans cette ville où personne ne s'avisera d'aller me dénicher.

Mon impatience devient fébrile, une impatience si enfantine que je me crois incapable d'attendre le moment de monter en express (7 h. 55 du soir) — ailleurs qu'aux environs de la gare d'Orléans. La fiacre me conduit près de la Halle aux vins, à un restaurant dont j'ai naguère entendu parler. Il me faut des forces pour une nouvelle nuit blanche, — en wagon, cette fois, — et je me bourre en conscience, très ignorant, par exemple, du genre de mixtures alimentaires dont je leste mon estomac, par bonheur obéissant.

Mais comment vais-je tuer le temps qui me sépare de l'heure bienheureuse où je commencerai, enfin, à me rapprocher un peu d'Irène ?

Il n'est pas encore midi. Mon café avalé, je mets hors d'usage une douzaine de cure-dents : c'est un sport que je ne recommande pas. Je fume des cigarettes en prenant un petit verre d'un cognac de pure fantaisie. En désespoir de cause je vais faire des cocottes avec le menu et la carte des vins retirés de leurs cadres de faux maroquin rouge, quand deux Messieurs — très connus de moi, — veulent bien me donner la comédie. Très graves, trop dignes, avec des regards trop profonds, ils pénètrent dans la salle du restaurant à petits pas très précautionneux, comme si le parquet dardait çà et là des pointes de clous.

Ils ne m'ont pas vu. Le réfectoire public s'est passablement garni d'amateurs de « saumon sauce verte » et d'« entrecôte bordelaise ».

Ces deux Messieurs s'installent tout près de moi, — à une table qui fait face à la mienne : nous n'avons entre nous, comme écran, que le feuillage d'une plante que je prends pour une betterave montée.

Ils se sont débarrassés, l'un d'un immense chapeau haut-de-forme, l'autre d'un feutre qui me rappelle le Finistère jadis entrevu. — Après avoir commandé leur déjeuner au garçon, avec une grande profusion de gestes un peu ecclésiastiques et une kyrielle de recommandations marmottées à voix basse, ils se mettent à échanger leurs impressions toujours « sotto voce », mais l'acoustique de la salle me favorise et je ne perds pas un mot :

– « Hein ! partir ensemble ! Nous avons eu de la chance, mais ce que les camarades du Club doivent se trouver désorientés sans nous !

– Le plus… absolument beau, absolument, oui ! c'est de… blim bloum !… d'avoir semé en même temps nos… mécaniques !… nos pions de parents, — blim bloum ! — réciproques !

– Nous allons fonder à nous deux une république de gens vraiment libres dont nous serons, l'un et l'autre, les présidents et les administrés !

– Mais qu'est-ce qui a pris à Le Lancier de… mécanique !… de… d'écrire à nos familles pour dire que nous étions… blim bloum ! guéris ?

– Ah ! nous avions trois ans d'internat, nous étions les deux derniers numéros de la vieille série dite de luxe (O l'étrange luxe !). Le père Froin avait exigé, avant son départ, qu'on n'augmentât pas notre pension mensuelle. Le Lancier a trouvé un joint pour tenir sa parole sans la tenir. Il n'a pas demandé un radis de plus à nos chers consanguins ou utérins, au contraire, il les a dispensés de tout douloureux versement en nous donnant la volée, après s'être, bien entendu, assuré de deux autres colons en chambre qui payeront le triple de la somme que nous servions à l'établissement.

– Bien imaginé ; et tant mieux pour nous ! Alors nous… mécaniquons vers le Chili ?

– Ce pays me fut indiqué par le conseil fluidique du Mage Oïrl qui navigua sur les voiliers de la Compagnie Bordes.

– Et une fois… « absolument » là-bas ?

– Nous prenons un homme d'affaires chilien qui, au moyen du Consul français, dégraissera nos excellents cousins ou oncles des quelques sous nôtres dont ils ont eu la bonté de s'embarrasser. Puisque nous ne sommes plus des « aliénés » (la Faculté représentée par Le Lancier ayant bien voulu nous parafer un diplôme de santé mentale), nous avons le droit de posséder.

– Vous sentez-vous aussi… absolument oui ! aussi parfaitement guéri que vous le dites ?

– Hé ! hé !… on se surveillera, — hein ? — Et puis, comme nous montons une maison de fous là-bas, on ne s'arrêtera pas à nos légères excentricités. Nous aurons des repoussoirs ! Chez nous ce sera sublime ! Nous ne prendrons pour gardiens que de très sales gens munis de casiers judiciaires et les avertirons que leur premier devoir sera de recevoir sans réclamer toutes les raclées qu'il plaira aux internés de leur administrer !

– Oh ! admirable ! s'écrie avec un enthousiasme un peu trop bruyant M. Oswald-Norbert Nigeot, mon confrère en Apollon et ex-co-interné.

Il s'arrête court, s'inquiète, regarde autour de lui pour savoir si sa véhémence n'a donné l'éveil à personne.

Mais… il m'aperçoit, — devient pourpre, lie de vin, puis verdâtre sous un lacis de couperose amarante. Il glisse vite deux mots à son compagnon, le docteur Magne, dont la belle figure de Sage de la Grèce se décompose, grimace abominablement. Il m'a vu, lui aussi, maintenant, — du coin de l'œil — et mes deux « philosophes » se lèvent d'un mouvement presque simultané, me tournent le dos et s'apprêtent à changer de table.

(Cette rencontre d'un ancien compagnon d'infortune leur cause une affreuse contrariété.)

– Vous ne trouvez pas qu'il y a par ici un bien fâcheux courant d'air ? fait Magne.

– Oui, nous allons être… blim bloum !… mieux, là-bas, derrière la… mécanique, le… paravent.

Ils se réinstallent à une belle distance de moi pour se relever tout de suite, en quête d'une autre place. Le paravent ne les masque pas ! Ils répètent leur petit manège deux fois encore, guignant toujours de mon côté avec effroi. Je le proclame à basse et peu intelligible voix : ces gens-là ne sont pas guéris ! Je suis plus sain qu'eux !

– Turlututu ! chantonne Kmôhoûn, il n'y a que moi de raisonnable, — en toi !

Mais les nouveaux Hanlon-Lee ont enfin découvert une position géographique à leur convenance. Le comptoir et la grosse dame qui occupe ce monument chargé d'huiliers et de bouteilles d'eau minérale les abritent contre tous les regards indiscrets.

J'allume une nouvelle cigarette, paye mon addition et me prépare à sortir, pour rassurer les deux compères et les laisser déjeuner à leur aise. Mais Kmôhoûn ne l'entend pas ainsi ; pendant que je m'imagine faire route vers la porte, le Tkoukrien donne un coup de barre et met résolument le cap sur le comptoir. Sans m'en douter, je vais droit aux deux « philosophes » dont les visages revêtent la plus touchante expression d'angoisse.

Je veux encore feindre de ne pas les voir mais Kmôhoûn tient absolument à les faire souffrir pour les punir de nous avoir fuis.

Je suis épouvanté quand une voix horrible, celle du naguère si redouté Bid'homme, sort de ma gorge et articule ces mots :

– Ah ! schnapouillots ! margouillards ! bougraîllons ! mangez-bien et… digérez mieux, car, à trois heures précises, nous allons vous coller dans le bassin, — à la grenouillarde ! — et sous une jolie trombe, encore !

Quelques déjeuneurs semblent scandalisés, — mais vite, retombent à la contemplation de leurs assiettes.

Nigeot et Magne ont des yeux comme des billes ; on croirait que ces globes oculaires vont jaillir de leurs orbites : Les pauvres camarades ressemblent déjà à des homards un peu moins myopes que la moyenne. C'est un spectacle dépourvu de toute beauté.

Magne, qui a plus de dignité naturelle que son compagnon, réagit bientôt contre sa peur, se compose une physionomie accueillante et, prenant son parti de la situation, me tend la main sans trop d'effort :

– Àh ! Veuly ! quel plaisir de vous revoir !… Asseyez-vous donc près de nous, mais, pour Dieu ! ne faites plus d'imitations de l'infâme Bid'homme ! Cela donne le frisson !

Nigeot est plus froid. Je l'ai terrifié et il m'en veut. Ses mains rouges — « en viande crue », comme il le dit lui-même, tremblent encore ; son vilain nez pourpre et ocre, qui ferait pâlir le drapeau espagnol, conserve un petit frémissement :

– Toujours sale type ! gronde-t-il. Vassetot a eu tort de lâcher un si détestable… blim bloum… poète. Déshonneur pour l'Art. Publierez des… machins, des bouquins, sale… mécanique !

Ses yeux de Mongol, si exigus, ont un vernis méchant (je ne dirai jamais une flamme en parlant de ces laides et minuscules taches brunes luisantes) ; mais il s'emballe :

– Moi jamais ferai paraître des… machines à 3 fr. 50 ou à moins. Cochonnerie ! Fabrique des vers pour moi tout seul, au besoin pour Magne et aussi pour deux bar-maids des Folies-Bergère. Trois seules personnes intelligentes que je connaisse ! Des vers, oh ! beaux et exquis ! Rimes ? Echos adoucis ; pas jeanfoutreries de rimes riches parnassiennes. Rimes riches ! ah ! Me font l'effet d'un… bloum ! d'un… coup de pied dans le cul ! Pas de mystère, pas de chose, pas de machin, tout ça des mécaniques, rimes riches, comme disait Baudelaire (! ! ?) qui avait le droit, lui (et il n'en abusait pas !), de rimer richement parce qu'il était LUI. — Ah ! rimes atténuées, pas trop continuelles, rappels lointains, étranges, saisissants, tristes, bleus, doux — exquis ! parfaitement oui ! pas mécaniques, pas blim bloum, absolument non !

Je ne puis m'empêcher de penser que ce maniaque habituellement idiot a cent fois raison avec son obscure mais intelligible théorie poétique. C'est une des rares fois que je l'aie entendu dire quelque chose de sensé. Et il aime Baudelaire ! Ah ! tant pis pour le surhumain poète mais tant mieux pour ce lamentable polichinelle de Nigeot ! Cette admiration passionnée pourra peut-être, avec le temps, rendre tolérable la puanteur de son crétinisme. Je sais, du reste, qu'à Vassetot déjà, le gâteux Oswald-Norbert n'était guère préoccupé que du dieu auteur des Fleurs du mal et ce fut mon unique raison de sympathie pour le « Chinois à la gelée de framboises ».

Mais Kmôhoûn me talonne. Il faut… absolument oui ! que je persécute les deux ex-internés guéris ou affirmés tels :

– J'ai appris, dis-je au barde mandchou, que vous allez au Chili…

– Appr… appris, co… comment ? bredouille Nigeot. Nous avez entendu parler !

Toute sa figure se sillonne de petits ravins jaunes et rouges.

– Ah ! cochonnerie ! s'écrie-t-il. Les paroles, c'est encore de la mécanique ! Ça fatigue, d'abord, à prononcer, — et puis c'est surpris par les Autres, les féroces Autres ! Les pauvres Moi (et Magne est un Moi, tandis que vous êtes un cochon, un saligaud d'Autre), — les pauvres Moi (nous sommes peut-être cent cinquante en tout sur ce cochon de globe terrestre !) — pourquoi ne peuvent-ils se communiquer leurs pensées sans faire des efforts de larynx !

Nigeot s'entendrait avec Kmôhoûn.

– Et puis tout est de la… mécanique, de l'effort, sur ce fumier de planète ! Il faut s'habiller, se déshabiller. On ne peut jamais rester dans un état. il faut toujours changer d'état ! Imbéciles, cochons que nous sommes ! On est bien couché, n'est-ce-pas ? Eh bien, crac ! il faut se lever ! On est bien debout ? Eh bien ! boum, blim, bloum ! il faut se coucher ! S'habiller, se déshabiller ! Cochonnerie ! Mécanique ! Avons perdu notre fourrure, nos poils, en les frottant, en les raclant avec des cochons de costumes ! Regardez les macaques ! Bien plus jolis que nous, mieux parés et pas de mécanique pour se vêtir. La Mécanique, savez, c'est tout ce qui est le contraire de pensée et de bonne inertie : mouvement, remuement bête des bras, laborieuse imbécillité d'être humain bon élève, pas révolté contre stupidités acceptées par la masse lâche, contente de se tyranniser elle-même quand elle est déjà as-

sez embêtée par les « padischahs ». Oui, regardez macaques, les jolis macaques ! Pas de mécanique pour se vêtir, veinards de macaques, bons macaques ! Rien à faire qu'à se foutt à l'eau… (quand ça leur chante !…) — et ils sont prêts ! Ah ! monde actuel ! saloperie où il faut travailler, ne fût-ce que pour boutonner des saletés de bottines ! Ah ! quand serons-nous dans un monde supérieur où l'on n'aura plus de ces infects « battoirs » ? Rien que des petites choses pour voler dans le bleu chaud, — chaud ! savez-bien ? Des petites… mécaniques… ah ! bloum ! pas mécaniques, — infamie ! — des petites affaires en plumes comme en ont les petits… choses qui font des saletés sur nos têtes du haut des arbres et après ça poussent des : couic ! couic ! dans l'air, les… machins, les… oiseaux, parfaitement, oui !…

Et ce Mongol qui professe des opinions de Polynésien ou de Gabonais est originaire de Saint-Etienne, ville où l'activité va jusqu'à l'épilepsie industrielle ! Mais, au fait, c'est bien simple ! Il est « fatigué de naissance », comme le disait un de mes amis qui était dans le même cas, sans avoir rien de commun avec Saint-Etienne.

Enfin Nigeot est franc, plus franc que moi qui n'oserais pas avouer aussi carrément mon amour, ma vénération, pourtant sincères, pour la bonne Paresse !

Mais le docteur Magne l'a interrompu :

– Nigeot, mon fils, vous déraillez. Nous allons au Chili, non pas dans le but de nous déguiser en macaques ou en volucres, mais bien avec l'intention de monter un grand établissement… dont nous reparlerons… Nous avons pris, de plus, la résolution de convertir les populations chiliennes, inconsidérément catho-

liques, mais douces et maniables entre toutes, au culte de la grande déesse malveillante qui régit, en réalité, ce monde calamiteux : j'ai nommé Mme Auguste, ou, si vous le préférez, Veuly, Mme Veuve Auguste, cette… fertilisante déité qu'adorent les Mages Oïrl et Shnoumah, cette bizarre ex-épouse d'un Brahma herboriste, laquelle, à force d'imiter ces oiseaux perchés dans les branches dont nous parlait tout à l'heure Nigeot, à force d'encombrer d'ordures nos pauvres existences humaines, finira, malgré tout, par nous porter chance dans ce monde ou dans un autre. Nigeot, lui, très révolutionnaire, a tenu longtemps pour le dieu Morovash, ennemi des sergents de ville, flics ou sergots ; mais je l'ai ramené à de plus saines idées ; il a dégommé son faux immortel et se rue, à présent, vers les autels élevés à Mme Auguste.

Nous avons décidément donné un accès au pauvre docteur Magne et sa « mythologie » nous fatigue. Kmôhoûn, qui voulait me forcer à menacer les deux « philosophes » de les accompagner au Chili, — rien que pour rire, pour « voir leurs têtes », — ne songe plus qu'à s'en aller.

Mon ou notre départ réjouit fortement les futurs aliénistes-missionnaires. Ils se résignaient à subir ma présence, mais je n'étais pas « persona grata », pas le moins du monde. Partis ensemble de Vassetot, ils ne se gênaient aucunement l'un l'autre ; leurs destinées se confondaient ; mais moi qu'ils ne s'attendaient pas à voir, j'étais une sorte de spectre évocateur des tristesses de « là-bas ». — Et puis s'ils se sentaient, eux, des libérés sinon guéris, du moins assimilés aux gens raisonnables, grâce à l' « exeat » signé de deux diplômés, — tout ancien co-pensionnaire brusque-

ment réapparu leur faisait l'effet d'un misérable fou en rupture de ban.

Il me faudra donc m'écarter soigneusement désormais, — si Kmôhoûn me laisse faire, — de ceux qui me connaissent, car à tous, aliénés ou sains d'esprit, j'apporterai une inquiétude ou une souffrance.

Comment agirai-je avec Irène ? Vais-je aussi l'effrayer et l'humilier. Elle a plus de raisons que n'importe quelle créature humaine de redouter mon approche ! — Mais une douce et vaniteuse folie me reprend : Irène est Irène. Elle n'est pas comme les Autres. Elle me pardonnera. Ne viendrai-je pas pour la soustraire aux mauvais traitements de ce monstre de Letellier, du mauvais magicien ?

Il me reste bien un doute qui me déchire le cœur, mais je m'en délivre assez vite. Il me semble que je lui arrache, — à ce doute, — les griffes, les serres plutôt, — et qu'il fuit comme un grand oiseau noir mutilé, — ridicule et pitoyable. Cette étrange matérialisation « d'un doute » m'épouvante de nouveau. Je deviens, bien sûr, de plus en plus dément : pourvu qu'un accès de folie furieuse ne s'empare pas de moi avant que je L'aie revue, rien que revue. — Ah ! Irène ! tes yeux noirs brûlants qui caressent vont me guérir ! Tu m'aimes, tu dois m'aimer, si absurdement laid, si stupide que je sois ! Tu as dû me pardonner mon odieuse brutalité. La passion que j'ai éprouvée pour toi, — avant et après le « crime », — a toujours ou presque toujours été si pure, oui si purement tendre qu'il y a des moments où le Monde Invisible me pardonne, où l'espace n'existe plus pour moi et où je sens ton cœur, ton adorable cœur, battre contre le mien !

Mon exaltation dure peu : Je me souviens tout à coup qu'il me reste une odieuse corvée à faire. Il est indispensable que j'aille trouver M. Cash et Nothingelse, banquiers, et leur demander tout ce qu'ils ont à moi, argent et valeurs. Je veux promener ma « princesse » par toute la Terre jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un royaume de quelques hectares à sa convenance, dans tel pays follement bleu. Cash et Nothingelse ont leurs bureaux sur la Rive Droite, — par bonheur pas trop loin des ponts. Je me présente à la caisse de ces remueurs de métaux franco-yankees (les métaux et les gens), — décline mes nom et prénoms, remets des papiers justificatifs et réclame tout, tout ce que la maison de banque détient pour mon compte. Un gentleman, irlandais de type, mais possesseur du plus nasillard accent, du plus antimusical « twang » du Kentucky, compulse quelques registres, prend une très petite feuille de papier, griffonne une plus petite addition, ouvre un tiroir, en extrait des billets bleus, quelque monnaie d'argent et même des sous — et me met sous le nez la somme de Trois cent douze francs quarante-cinq centimes ! !

Ma fureur muette, puis mon ahurissement n'impressionnent en rien le sous-financier transatlantique. Il m'explique avec gravité que ce qu'il vient de faire serait très irrégulier si « mon conseil judiciaire, Mossiôw Roffiôw », n'avait pas dit que je pouvais toucher cette somme (il dit : « cette chose » et prononce : ceïtte chowze) ; — que « Mossiow Roffiow » a mis tout le reste « dans son powche » et placé mes sesterces « ôïlleurs », — il ne sait pas où :

– Alors j'ai un conseil judiciaire et c'est M. Roffieux ! Je suis très surpris que mon cousin ait dédaigné la petite « chowze ». Il n'y a pas de petites sommes pour lui…

Mon celto-yankee excuse Elzéar en m'apprenant que la somme n'était pas rentrée quand vint le mari de Raoula et que mon scrupuleux parent « croyeït il rentreït pas ». Alors il a dit que je pouvais toucher et j'ai « toucheï ».

L'excellent Kentuckien referme son guichet et je n'ai plus qu'à me retirer, — pour aller cuver ma stupéfaction dans la rue.

Je paie le fiacre. « Mes moyens » ne me permettent plus de me faire secouer les viscères par des caisses à roulettes : L'omnibus, lui-même, ne tarderait pas à me conduire à la ruine. Il y a bien les camions et les haquets, mais les charretiers ont pris l'exécrable habitude de débarquer leurs passagers à coups de fouet, — et puis je n'en rencontre pas. D'ailleurs, il est tout à fait inutile que je regagne la Rive Gauche, j'ai bien de quoi aller jusqu'à Bordeaux, — mais après ? En admettant que je puisse m'offrir une place de troisième classe sur un transatlantique, j'arriverai aux Antilles sans le sou. Il m'est loisible de « travailler pour mon passage », mais les Compagnies de vapeurs se prêtent de moins en moins à cette « combinaison ». Je dois plutôt recourir aux voiliers. J'en trouverai à Nantes, mais le voyage pour me rendre en Loire-Inférieure est beaucoup plus cher que celui de Paris au Havre — et, dans ce dernier port, je n'aurai que l'embarras du choix.

Je sais parfaitement que Roffieux est à chaque instant fourré au Havre pour ses affaires et qu'il me sera désagréable de lui dire toutes les sottises qu'il mérite si je le rencontre. Mais tant pis ! Je ne vais pas me déranger pour un semblable filou. Si sa vanité est écorchée, il pourra la panser avec une compresse de billets de banque, car je ne vais pas lui faire un procès ! Je ne reconnais aucune espèce de tribunaux.

Je reprends donc le chemin de la gare Saint-Lazare et, quelques heures plus tard, les Havrais attardés sur le quai d'Orléans peuvent me voir déambuler, mélancolique mais plein d'espoir, regardant les navires en partance. Il est trop tard pour m'aboucher avec un armateur ou un capitaine, mais demain il y aura encore de l'eau salée verte ou bleue, et de grands joujoux en bois pour aller dessus.

q

Chapitre 4

Onze heures du matin. Je sors de chez M. Onésime Bourdon, propriétaire de la ligne des Clippers antillais.
Ce notable commerçant m'adresse au capitaine Le Coatmabergastmelen commandant le trois-mâts Augustine Bourdon qui part dans deux jours pour la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe).

Comme je vais m'engager dans la rue du Chilou pour gagner le quai, j'aperçois sur le boulevard de Strasbourg deux silhouettes qui me sont trop peu inconnues. Malgré moi, je ralentis le pas. Mes silhouettes s'arrêtent devant la Grande Poste, puis se remettent à marcher et se rapprochent de moi tout doucement… Je vois bien qu'Elzéar et Raoula ne s'attendent guère à la surprise… que je ne leur avais pas ménagée.

Kmôhoûn exulte : « Fiche-leur donc une trempe à tous les deux ! » ricane-t-il. — Un instant, je suis sur le point de suivre ce conseil, car Elzéar est tellement rayonnant de bonté, son visage est si beau de rude et mâle franchise, ses yeux brillants disent si

bien : « Je suis le sévère mais béat justicier », qu'il attire le horion comme le fer attire la foudre.

L'ineffable Raoula, également, a une dégoûtante expression de figure. On devine sans peine qu'elle se sent une « fàhmme arraprochable et admarablement bianvaillante et qu'elle remarcie le Cial de n'avoâr que dàs sentaments bian portés, alagants, discrâts et noblement dalicieux »... Ma foi ! je vais à eux, la canne levée !

En me reconnaissant, ils ont, l'un et l'autre, un mouvement de recul bref — mais très marqué : s'ils n'étaient pas aussi « distingués », je crois qu'ils tourneraient les talons et fileraient comme des lapins de garenne. Mais leur instinct de ce qui est « bienséant » leur prête un courage factice et ils me sourient si joliment que c'est moi qui perds contenance. Je suis affreusement gêné par ma canne dressée comme la trique de Guignol.

Ne sachant plus qu'en faire, j'en donne de grands coups sur le trottoir pour ne pas désarmer complètement. Des paroles me sont montées aux lèvres. Elles veulent sortir. Kmôhoûn, aussi, me tourmente, me taraude pour que je lâche mes épithètes, mais c'est d'un ton presque goguenard, en tous cas des moins menaçants, que je prononce :

– Canailles ! gredins ! escrocs ! Ah ! je vous tiens, bandits ! pirates ! saligauds ! voleurs !...

... Ils comprennent qu'ils peuvent affecter de croire que je prends la chose « à la blague » :

– Voilà bien des transports ! fait ironiquement Elzéar. Pourquoi ne pas dire en termes convenables que tu nous en veux de

n'être pas revenus te voir à Vassetot ? Mais nous avons été si occupés ! Sans cela nous ne t'aurions pas fait languir…

– Et je n'âhme pas lâs « gros mots ». Ça me gâte mon plâhsir de vous retrouvâh ! chantonne Raoula.

– J'ai été bien heureux de savoir, reprend Roffieux, que le docteur Le Lancier t'avait donné ton « exeat »… sur ma demande….

Et il fait un geste comme pour parer une gifle qu'il s'imagine que je vais lui envoyer, outré de tant d'impudence. On devine qu'il a l'habitude de ce genre de parades… mais je ne suis pas outré. Je suis confondu !

Cependant je tiens à lui dire ce que je pense de sa conduite, — et sans ménagements :

– Tu ne sais rien de ce qui s'est passé à Vassetot, mauvais drôle ! Et raconte-moi un peu, filou, ce que tu as été faire chez Cash et Nothingelse, à Paris ?

– Une chose dont tu me remercieras du fond de ton cœur, plus tard, prêche mon cousin. « J'ai tout risqué », ta colère — et peut-être pis que cela : ton mépris ! — pour te défendre « contre toi-même » ; Je supporterai tes mauvais traitements s'il te plaît de m'en infliger. Je subirai n'importe quoi, trop content de t'avoir rendu « fraternellement » service.

– Et nous n'espâhrons aucune reconnâssance ! gronde la tragique Raoula. Notre affàhction n'a eu en vue que votre intérâht. Vous pouvâz nous vilipendâh ; pardonne-luah, Alzaar !

… Les bras m'en tombent ! (Ils m'ont pardonné ! !) Et c'est à peine si je parviens à bredouiller :

– .,.. Trop forts pour moi, ces gens-là ! C'est trop raide ! J'en suis renversé, — malade, — tué ! Ah ! vous savez, ce n'est pas le toupet qui vous manque !

Je lance ma canne dans le ruisseau et pivote sur mes talons. Arrivé à quelques pas de mes cousins, j'entends Elzéar qui, perdant la boule pour la première fois de sa vie, crie, — de trop loin, — à deux sergents de ville apparus :

– Empoignez-le ! C'est un fou échappé !

Mais c'est moi qui lui cours dessus. Il a le temps de se réfugier dans les bureaux de la Poste. Si je fais du scandale dans un « édifice public » on va me coffrer. Je me retire donc en jetant un regard inquiet du côté des « appariteurs » qui n'ont rien entendu : ils viennent de sauter sur un charretier en contravention, — le bousculent et le gourment. Je puis reprendre la rue du Chilou et me diriger vers le Bassin. Elzéar ne me poursuivra pas, maintenant. Je me hâte toutefois, non sans me retourner de temps à autre. Rien en vue. Mais je ne me sens bien à l'abri de toute ingérence policière, aliéniste ou fraternelle qu'au moment où, franchie la planche qui relie au quai l'Augustine Bourdon, je descends l'escalier de la chambre d'arrière.

Parfums de goudron, de suif, d'alcool et de tabac, — pour notre malheur ignoré de la Régie française.

Dans la chambre aux boiseries peintes en blanc et relevées de filets jaunes, dans la lumière un peu verdâtre que versent l'écoutille, les hublots et deux espèces de sabords, le capitaine Le Coatmabergastmelen, quinquagénaire cuivré et orné d'une terrible barbe fauve que ne fleurissent pas encore les pâquerettes d'automne, puise quelques forces dans un verre de grog très fragrant

et des plus foncés. Du puro qu'il fume, un puro une idée moins gros qu'une banane, s'élèvent de capiteuses vapeurs bleues. — Le capitaine me regarde avec une certaine indignation et c'est sans grande douceur qu'il me demande :

– Qu'est-ce qui vous a autorisé à dégrader mon escalier et à pourrir le plancher de la « chambre » ?

– Je viens de la part de M. Bourdon.

– Ah ! nom d'un bougre ! c'est différent. L'aimez-vous corsé ?

– Qui, quoi ?

– Le grog, parbleu !...

Et M. Le Coatmabergastmelen me passe une banane de tabac qui, une fois allumée, me fait deviner ce que pouvaient être les chaudes brises du Paradis Terrestre...

– Je l'aime assez fort... avec très peu de sucre.

– Bon ! je vais vous envoyer ça, ce qui s'appelle carabiné. Collez votre derrière sur un siège. Remettez votre chapeau. Il n'y a pas de patères ici. Expliquez-moi le pourquoi de vot' gracieuse visite, mon cher monsieur.

Le capitaine devient plus saccharin que le plus sucré des grogs :

– Capitaine, M. Bourdon m'a affirmé que vous m'admettriez à votre bord en qualité de pilotin.

– Ah ! mon enfant de garce ! Et vous n'avez pas honte, à votre âge !

Le capitaine se dessucre immédiatement. Il ne m'en envoie pas moins mon verre de grog avec un geste qui signifie : il est versé, il faut le boire !

– Mais, capitaine, M. de Fialligny a bien éfé pilotin à quarante ans et je n'en ai pas trente-cinq.

– Oui, il est légendaire dans la marine marchande, mais il nous a fichu là un bien fâcheux précédent. J'ai vu le moment où j'allais être obligé d'embarquer le Schah de Perse et le Roi Denis du Gabon. Qu'est-ce que vous fabriquerez à bord ? Vous ne savez rien f…

– J'apprendrai vite et j'ai de bons bras.

– Enfin ! Ça servira toujours pour « haler dessus ». Qu'est-ce qu'il vous demande par mois, M. Bourdon ?

– Deux cents francs à cause de mon âge avancé. Les jeunes, il les prend à moitié prix.

(Hélas, oui ! Je débarquerai à la Pointe-à-Pitre avec moins de cinq louis.)

– Deux cents francs ! C'est donné ! Vous savez qu'en chargeant un pilotin, l'armateur ne se contente pas de toucher une mensualité ; il fait encore l'économie d'un vrai homme qu'il payerait sans cet embarquement d'un « infirme ». Ça va me désorganiser tout mon équipage. Je croyais bien pourtant, cette fois-ci, échapper au « coup du pilotin », car nous partons après-demain et j'avais mon monde au complet. Voilà qu'il faut que j'envoie promener un vrai homme inscrit depuis huit jours. C'est…f…zutant ! — Enfin, c'est tant pis pour vous ! Vous ignorez tout et il vous faudra travailler comme si vous saviez….. autrement je vous

f.....lanquerai aux fers, moi ! — Voulez-vous un autre grog ? Voilà comme je suis, moi ! Exigeant, très exigeant, — et vous vous en rendrez compte, mon gaillard ! — mais bon garçon, — le verre sur la main. Dites, revoulez-vous un grog ?

– Non, merci.

– Eh bien ! foutez-moi le camp, mais revenez demain matin à sept heures. Vous aurez acheté des bottes de mer, un surouât, un cirage, des chemises de flanelle épaisse et une couverture pour votre « cabane » (1) Vous apporterez tout cela et vous vous présenterez vêtu de toile bleue : c'est l'uniforme à mon bord. Vous « donnerez la main » à embarquer la légume.

q

Chapitre 5

Je ne dirai rien de la Pointe-à-Pitre. J'ai été malade tout le temps qu'a duré le déchargement
Nous avons « relevé » pour la Martinique où nous arrivons ce matin. (J'ai appris que « Mme Letellier, femme du gouverneur de la Guadeloupe », souffrante, elle aussi, — ma pauvre petite « princesse ! » — était allée se rétablir à Saint-Pierre. C'est pour cela que je suis encore à bord de l'Augustine Bourdon.)

J'ai cinq francs pour monter mon ménage à la Martinique, car j'ai versé dix louis au Capitaine pour mon mois. Nous avons mis exactement trente jours à venir du Havre jusqu'ici. Je compte : vingt-deux jours du cap de la Hève à la rade de la Pointe-à-Pitre, — traversée extraordinairement rapide, — six jours pour déchar-

ger, un jour pour lester, et vingt quatre heures pour filer grand largue d'une colonie à l'autre.

Il parait que ce n'est pas l'usage de payer sur le bateau, que l'on doit s' « arranger » au retour avec l'armateur. Mais j'ai déclaré à Le Coatmabergastmelen que je n'étais pas sérieux, que je ferais des bêtises à terre et il a consenti à me rendre service en me débarrassant du dangereux métal. Comme cela je ne volerai pas la Compagnie des Clippers Antillais, — car vous savez d'avance que je ne remettrai jamais le pied à bord du trois-mâts dès que j'aurai pu opérer seul une petite descente sur le souriant rivage qui s'infléchit là-bas en croissant vert.

Non que l'on m'ait mal traité sur cette bienheureuse Augustine Bourdon. Le Capitaine est décidément un brave homme, parfois quinteux, mais en général rempli de mansuétude, quelle que soit sa férocité verbale.

Malheureusement, les autres voiliers ont déjà raflé toute la récolte de la colonie et ce n'est pas en allant charger du campêche en Haïti ou ailleurs que j'aurai la moindre chance de pacifier ma petite princesse et de gagner « les sommes » dont j'ai un absolu besoin si je veux l'enlever convenablement.

Et tandis que Le Coalmabergastmelen s'impatiente un peu injustement contre le Médecin retenu par deux maudits bateaux morutiers qui apportent de Terre-Neuve — en plus de leur odorante cargaison, — l'influenza et la pneumonie infectieuse, je repasse les souvenirs de mon étrange traversée, tout en m'extasiant, avec Kmôhoûn, sur l'incroyable beauté du paysage caraïbe, vert de tous les verts dans le bleu diaphane, tout frémissant de profondes végétations, aigretté des hautes palmes luisantes des

cocotiers, — sur la grâce de la longue ville polychrome nonchalamment étendue sur les dernières ondulations des mornes, de chaude, de claire, de sombre émeraude.

Oui, ç'a été un bizarre voyage ! J'ai embarqué de la légume et du charbon pour le cuisinier, j'ai fourbi les cuivres des roufs et de la « chambre », j'ai appris à « briquer » un pont, le matin avec les matelots, à faire disparaître, dans la journée, de ses planches d'un blanc rosé les moindres traces des. . . . . .oublis des chiens emmenés par le Capitaine. J'ai nettoyé les cages à poules et la « bouteille », — sports charmants ! Il m'a fallu travailler dans la mâture, perché sur le marche-pied en filin des vergues, quand j'avais déjà bien du mal à « me tenir ». Je me suis habitué difficilement à ces besognes aériennes et ma poltronnerie a souvent prêté à rire à mes compagnons plus aguerris. Mais vraiment, les premières fois surtout c'était affreux. Par le gros temps les enflé-chures paraissaient devenir, aux ballets désordonnés des vagues, tantôt de trop fragiles élastiques, tantôt des lames terriblement tranchantes, car je devais monter dans le gréement, nu-pieds, comme les camarades. Le ciel noir, le vol fou et les cris aigres et lugubres des goélands augmentaient ma terreur. Je me prenais à croire parfois que j'étais un damné dans un enfer gélide et sombre où de brutales trombes d'eau remplaçaient les flammes.

J'ai acquis un certain nombre de talents. Je sais « lover » les « drisses » et les « cale-bas », galipoter les mâts, faire de l'étoupe avec de vieux cordages et surtout « récurer » sans tripoli, ce dont je ne suis pas médiocrement fier. Mais, si satisfait que je sois de moi-même, je n'arrive pas à convaincre le Capitaine de mes aptitudes nautiques. De temps à autre, quand je m'avise de montrer quelque vanité après la conclusion d'un travail que je juge tout à

fait remarquable, — et peut-être surhumain, — il hausse les épaules et me dit sans méchanceté, avec un dédain plutôt cordial :

– Oui, vous êtes un bon petit vieux jeune homme, mais vieux, vieux pour tout cela et puis froussard et feignasson. Vous ne serez jamais foutu de commander même une « Marie-Salope » (une de ces dragues à vapeur qui enlèvent la vase des ports) ; je ne vous fiche plus à la barre, même en pleine mer, — vous ne faites que des embardées, — et dans les atterrissages je commettrais un crime en vous laissant au gouvernail ; car « ce serait alors que j'aurais envie de suicider mon équipage et moi avec ».

Il doit avoir raison, mais je suis vexé tout de même, surtout depuis qu'il a refusé de m'apprendre à « faire le point » en m'affirmant que j'étais trop idiot pour « y foutt' goutte ».

Nous avons aussi passé quelques nuits désagréables avant de reconnaître les Açores. Les heures noires n'étaient jamais bien réjouissantes en plein Océan, tant que nous sommes restés dans la zone dite tempérée. Les ténèbres opaques, sans la vacillante clarté de la plus petite étoile, le froid inquiétant et comme hostile, les bruits trôlants et tristes de la mer qui semblait cracher des menaces, les lueurs louches des feux de position dans la brume d'Erèbe, les cris sinistres de l'homme de bossoir perdu à l'avant, penché sur le gouffre d'encre, les navrantes sonneries d'heure en heure, tout cela parlait de mort et d'abîme. Mais si un fort coup de vent se mettait de la partie, la vie n'était plus tolérable. Quand, accablés de fatigue, à peine réchauffés par nos couvertures, nous étions réveillés en sursaut par l'affreux cri : « En haut le monde ! », je me sentais une âme d'assassin, j'aurais volontiers étranglé le Capitaine, le Second et le Maître d'Equipage

par-dessus le marché. Nous bondissions hors de nos « cabanes », à demi vêtus, en pantalon et en tricot, sans même songer à remettre nos bottes, et nous jaillissions — littéralement — du poste des matelots. Nous titubions sur le pont balayé de lames glaciales, nous roulions les uns sur les autres, nous relevions et c'était une confusion de chocs, de chutes, de sauts épileptiques sur les planches glissantes, visqueuses, puis inondées, une folie d'ordres et de contre-ordres, une démente gymnastique d'escalades et de dégringolades dans les haubans, sur les hunes, sur les marchepieds de « grand voile », de « fixe », de « volant », de « perroquet » et de « cacatois », puis de nouveau sur le filin de la basse mâture, sur les hunes, sur les enfléchures dansantes mais plus solides à mesure que l'on descendait, puis sur le pont douché comme un patient de Bid'homme.... Et l'on se retrouvait grimpant ailleurs dans le noir, dans l'ouragan et les souffletants, les brisants paquets de mer. Les doigts cédaient, se décollaient du chanvre goudronné, se ragrippaient éperdument ; tant pis pour les ongles qui s'arrachaient !

Au matin on constatait qu'une chaloupe avait disparu ou qu'un « rouf » avait été à moitié démoli et par de beaux temps bleus et allègres nous rétablissions la voilure et refilions grand largue ou vent-arrière sur la mer de lapis-lazuli fluide qui roulait encore de petites collines d'eau, assez dangereuses malgré leur souriante luisance céruléenne.

..... En tout cas je n'aurai pas brillé comme marin. Le capitaine, révolté de mon affreuse maladresse et de mon ahurissement, a tenté par deux fois de « m'ouvrir les idées » en me mettant aux fers après des bêtises de calibre par trop monumental. Mais il a dû abandonner tout espoir de faire de moi un gabier to-

lérable et s'en console en me chargeant des corvées les plus particulièrement sales et répugnantes. Comme ce n'est pas, je le répète, un mauvais homme, en dépit des qualificatifs stercoraires dont il me décore à l'heure et à la journée, comme il a le grog facile et se montre assez jovial les jours de « belle brise », je garderai de lui un souvenir qui n'aura rien d'effrayant.

Et Kmôhoûn ? — Cet ex-mangeur de Tkoukriens tout crus fait le mort, s'abandonne complètement. Ce n'est que la veille de notre arrivée à la Pointe-à-Pitre par mer calme et sous un ciel joyeusement diamanté de rires d'étoiles qu'il se réveille pour m'adresser ce reproche bien digne d'un Aldebaranien plein de mauvaise foi :

– Ta hideuse peur est si violente qu'elle a fini par m'affecter, moi le brave des braves de Tkoukra !

C'est abject et ridicule. Il a été si parfaitement anéanti par l'épouvante qu'il n'a pas même eu le courage de se sauver et d'aller voir à Paris, loin des tempêtes, ce qui se donnait à son cher Ambigu !

Mais moi, je lui échappe pour quelques heures, assez involontairement du reste, pendant notre dernière nuit à la mer, entre la Guadeloupe et la Martinique.

Je ne crois pas qu'il soit possible d'attribuer ce que j'ai vu alors à un rêve. Nous venions de nous lever pour remplacer les tribordais. Il était minuit, mais l'azur nocturne était si limpide que je me figurais, à certaines minutes, vivre au centre d'un immense saphir, sombre mais admirablement transparent. J'étais éveillé comme à midi, occupé à « parer » des « manœuvres » sur le râtelier de grand-mât ; je vois encore les défauts du filin, des

bosses, des écorchures, et distingue nettement deux petites taches de coaltar sur la drisse de perroquet. Tout à coup je me sens comme grandir, comme monter dans l'air, puis je sais, à n'en pouvoir douter, que je ne suis plus dans mon corps. Je l'aperçois au-dessous de moi, ce corps, faisant des mouvements identiques à ceux que mon instinctive volonté lui communique d'ordinaire. Puis il diminue et disparaît… Me voici flottant, vague et impondérable, dans une atmosphère de plus en plus bleue ; je traverse des zones lumineuses où tremblent de longs rayons bleus, verts, argentés, — d'or blême, d'opale blondie. C'est splendidement beau, mais, malgré mon état immatériel, je suis encore « trop près de la vie terrestre » pour ne pas souffrir de l'horreur du gouffre et de cette sensation que je suis perdu en le sublime inconnu de l'Infini. Qui me retrouvera dans cette immensité, qui aura pitié de moi ? Une voix me rassure : est-ce la voix de Jeanne Stolz, de la femme jadis aimée que me destinait le généreux Elzéar ? non, et pourtant !… Les paroles qu'elle prononce sont de celles (trop sublimes) que comprend faiblement ma médiocre intelligence ; je ne puis m'en faire qu'une très inexacte, très incomplète, très lointaine idée sans doute obscurcie par de grossiers contre-sens, mais je devine, me semble-t-il bien, que « certaines âmes humaines sont, par exception, trop suavement belles pour n'exister qu'enfermées dans leur triste prison de chair ; que chacune d'elles a son double, pareil aux plus scintillantes étoiles, en d'éblouissantes constellations invisibles pour le monde terrestre… et que… je flotte vers le reflet stellaire d'Irène. Très vite je franchis des espaces énormes dans une lumière de plus en plus adorablement troublante. La nuit du vide n'existe plus pour moi entre les archipels de Mondes : voici des systèmes solaires que ne rêvèrent jamais les astronomes de notre planète, des myriades

d'étoiles qu'on dirait faites d'idéales pierreries (et combien mesquine est cette comparaison !)… Puis, dans l'aveuglant abîme, un astre grandit, grandit, paraît monter à ma rencontre, m'« encercler », m'emprisonner dans ses éclatants horizons. Je suis comme capté par l'immense sphère d'or rose qui monte encore « autour de moi » et va m'absorber. Il me semble que je roule (un esprit !), que je tourbillonne dans des flots de clarté de plus en plus douce maintenant… Enfin je touche en quelque sorte le bel astre aimé, — aimé, oui ! — puisqu'il dépend d'Irène ou qu'Irène dépend de lui…

Une forme s'éloigne, est-ce celle de Jeanne Stolz, toute vêtue, croirait-on, de rayons de soleil tissés ? Est-elle morte, Jeanne, ou son âme est-elle venue à mon secours du fond des radieux océans du sommeil ?

… Ma bassesse intellectuelle m'empêche de jouir complètement de ce qui m'entoure. Je suis sûr que, dans le peu que je vais essayer de dire, je vais tout caricaturer, tout rapetisser, tout matérialiser. En ce décor inconnu et presque indescriptible, si supérieur à ce que je suis ordinairement capable de voir, je m'imagine, — sans doute par un effet de mon aveugle grossièreté, — rencontrer des choses lointainement analogues à ce que j'ai contemplé de plus beau sur le globe sublunaire. Je me figure distinguer une flore : j'aperçois comme de grands bois dont les arbres ne sont que des fleurs ; rien que des pétales, des corolles, des calices embaumés, bercés par une brise qui est, elle-même, un parfum distinct des émanations florales, — mais également suave. Toutes les nuances du rose parent ces gigantesques bouquets fluctuants ; certains de ces roses, d'un rose de lèvres de brune, sont si incroyablement « émotionnants » et « voluptueux

», — si je puis parler ainsi, — que j'ai l'impression qu'ils me font une âme neuve. Souvent une fleur se dresse seule, aussi grande qu'un arbre, — et d'une forme si divine, d'une senteur si « enlaçante » — c'est le seul mot qui rende (un peu ridiculement) ce que je ressens, — que l'air jouant autour d'elle tuerait de trop grand bonheur un être humain normal. Désincarné, je puis la respirer impunément, —et même, éperdu de joie, me fondre en quelque sorte en son enivrant nuage incarnadin. — De grands oiseaux prismatiques volent entre les cimes des arbres-fleurs où ils se posent parfois comme des caresses de lumière. Leur chant aux notes lentes évoque de magiques passés plus charmeurs encore que ce splendide présent. Le ciel est rose et or. Des sources roses traversées d'éclairs d'or fluent, — dont la musique ne se peut comparer qu'à celle de harpes qui auraient, — absurdement — des cordes de cristal, — et, allons plus loin dans l'absurdité : de cristal vivant. — Toute cette nature est comme « nimbée » — et pénétrée en même temps, — de gaîté tendre. Je flotte en les parfums roses des « bois », en la radiance apaisante des clairières, en toute cette douceur, en toute cette beauté que je sens être une infinie bonté manifestée par de transportantes images et par un « immatériel bien-être »…

Et, bien que follement désireux de ne jamais quitter cette atmosphère de délices dont je n'ai su donner aucune idée vraie, — je me sens inharmonieux, brutal, « déplacé », dans ce milieu de trop éthérée suavité. Une force bienveillante, attristée, je le devine, de me sevrer de joies dont je suis indigne, me chasse presque malgré elle.

Toutefois, au moment de quitter la délicieuse étoile qui me semble pâlir avant même que je l'aie abandonnée, — m'appa-

raissent tout à coup, plus diaphanes, plus aériens que le reste du surnaturel décor, — de merveilleux, d'invraisemblables palais de rêve et des végétations de prodige : ce sont les domaines imaginaires de ma « princesse »...

... Et, un peu à l'écart, s'élève plus nette, plus fermement dessinée (?), une sorte de grande villa antillaise à vérandas et à piliers comme de lumière blanche. Une mer ruisselante de soleil atteint presque son large perron neigeux, serti de roses pourpre, et lance une pluie de brillants irisés vers la forêt de cocotiers qui l'étreint et dont les longues pennes d'or vert frôlent ses hautes galeries.

Je crois l'avoir déjà vue, mais où ? en songe ou dans une autre existence ?...

. . . . . .

Et je me suis réveillé (?) au bruit de l'« appel au quart » sur le pont de l'Augustine Bourdon....

Autour du voilier maintenant, quelques heures après que j'ai fait cet étrange rêve (?) — les embarcations des noirs, yoles fines et pointues des deux bouts, peintes de tous les bleus, de tous les roses, de tous les verts, décrivent de longues courbes sur la tranquille rade couleur queue de paon. La plupart vont à la pêche ou en reviennent. Quelques-unes portent des « promeneurs » blancs, noirs, cuivrés, bronzés, citrins, ambrés, — de ceux pour qui l'arrivée et le mouillage d'un voilier sont un captivant spectacle qu'ils manquent rarement. D'autres sont montées par « Missié l'Arrimeur », le charpentier, le calfat, le boucher, des marchands de fruits, — jaunes et luisantes bananes, oranges énormes, parfumées et savoureusement mûres malgré leur

nuance d'émeraude sombre, ananas écailleux, mangos, pommes-cannelle, avocats, sapotilles, etc., etc. (et tous les fruits, — rouges, verts, jaunes, violets, maïs ou ocre sont délectablement bons à la Martinique, peut-être meilleurs que partout ailleurs, — sauf les « fraises-pays » d'un magnifique et luisant rouge entre rubis et grenat, superbes mais détestables). — La petite goélette de « Missié Dominique », le pilote-major, nous quitte, gracieusement virante, comme un goéland qui serait tout blanc, — les ailes étendues et « gonflées » de brise. — De grosses gabarres se traînent sur le flot à la queue-leu-leu, chargées de barils de rhum, de boucauts de sucre et d'« emballages » fantastiques. Des mariniers vocifèrent, perchés sur les ballots, courant sur les grandes caisses, — ceux-ci d'un noir brillant comme une cassure de réglisse, ceux-là tabac sombre, fève tonka, chocolat frais, palissandre poli, très vieux chêne terni, fumé, — café grillé, café-au-lait, or sombre, jaune ambré, jaune mat.

On vit beaucoup sur l'eau et dans l'eau ici. Des centaines de baigneurs, de six à soixante ans, courent sur la plage, cabriolent, avancent dans la mer, toujours galopants, s'allongent sur le flot, se lancent à la nage, barbotent comme des Terre-Neuve, bondissent et se bousculent comme des troupes de marsouins.

Là-bas, sous les grands arbres du Mouillage, une foule aux vêtements d'un coloris vénitien s'agite, va et vient, semble processionner, — d'un éclat incroyablement gai dans tout ce vert intense, doux et profond.

… Enfin « la Santé » nous aborde, nous arraisonne et nous accorde la permission d'aller à terre. On descend le « youyou » à l'eau, puis on largue l'échelle « de commandement ». Le Capitaine et quatre matelots, dont je suis, selon la promesse de Le

Coatmabergastmelen, prennent place dans ce youyou, dans cette yole, — et en route pour le Marché du Mouillage.

Sous la haute voûte de verdure il fait une chaleur un peu entêtante mais délicieuse, dans les parfums des fruits et des fleurs. La fontaine à large vasque tintante chante sa chanson fraîche et la brise de mer, encore légère, fait doucement osciller les arceaux de feuillage. De grandes femmes sveltes et nonchalantes, — sombres yeux caressants, carnations noires, mordorées, chaudement pâles ou à la fois brunes et délicatement rosées, poitrines bombées, hanches en forme de lyres, — habillées de longues et multicolores « gaules » traînantes, coiffées de madras flambants, d'un jaune solaire ou teintés d'aurore ou de couchant — circulent, ondu-leuses, d'un pas balancé, entre les étalages de citrons verts et de piments écarlates, d'aubergines violettes, de tomates, de bananes, de tous les fruits antillais chatoyants et comme vernis, — de poissons sur lesquels frémit la lumière et qui sont des joailleries d'or rouge, d'argent et de nacre bleue et rose. — Tamisée pourtant par les frondaisons, la clarté devient parfois si vive, surtout dans le halo rayonnant qui semble émaner des aveuglants piments et des citrons verts que l'on jurerait que les étalages vont prendre feu.

Là-bas, de larges palmes se balancent dans l'air bleu poudré d'or.

Un gros petit boucher noir et luisant comme une mûre, fait, avec son coutelas, une musique (?) étourdissante sur l'une des tables de pierre, à seule fin d'attirer la clientèle. Une vieille bonne femme assez fuligineuse, auréolée d'un madras potiron et lilas, lui réclame avec acrimonie un « 'ti môhceau » de viande qui manquait, parait-il, à son poids, hier. L'homme au coutelas ré-

pond dans un magnifique créole, mâtiné de montmartrais, — car le montmartrais arrive jusqu'aux Antilles aujourd'hui (1) :

– Ou pas fai' vie bâton-chaise comme ça : foutez camp !

Il répète trois ou quatre fois cette sommation sur un ton de plus en plus menaçant. A la fin la bonne femme perd courage et se résigne à suivre l'avis si énergiquement formulé, non, toutefois, sans s'être soulagé le cœur en lançant à son ennemi cette suprême insulte antillaise, insulte neutre qui se jette aussi bien à une femme qu'à un homme ;

– Foutt' sâlopp !

Vaincu par tant de gentillesse, le boucher la rappelle et lui donne son « 'ti môhceau » — et rit, — et rit, — à croire que sa bouche va lui faire le tour de la tête.

La chaleur est de plus en plus ensommeillante sous les arcades vertes, mais la brise prend de la force et son souffle tiède paraît exquisement aiguisé de fraîcheur dans tous les parfums de fleurs et de fruits qui combattent les acres et brûlantes senteurs des rhummeries, — où il y a comme un mélange de caramel — (bien entendu !) — de peau d'Espagne et de tan.

Les longues et robustes et souples femmes s'alanguissent encore et semblent glisser, flotter, — leurs beaux yeux à demi-clos, — au-dessus des dalles d'un rose presque mauve dans l'ombre verte où s'infiltre une bruine de topaze.

Nous voici, nous, les quatre matelots, chargés comme des consciences de politiciens. Le Coatmabergastmelen nous regarde avec satisfaction plier sous le faix. Puis il a pitié de nous :

– Tiens bon, garçons ! Il y en a assez comme ça ! Au tour du cuisinier de rigoler quand il va nous voir embarquer tous nos vivres.

Nous n'avons guère de chemin à faire pour regagner le youyou, mais nous sommes terriblement alourdis par les sacs de pain, de légumes et de fruits, — les paniers de viande et de poisson, J'avais bien l'intention de profiter des allées et venues des acheteurs et acheteuses pour disparaître dans cette petite rue toute verte qui s'ouvre entre deux hautes cases de bois à balcons frêles et à vérandas… Par malheur le capitaine ne me quitte pas d'une semelle. Je ne pense pas qu'il y mette de la malice ; mais il est de belle humeur, en veine de causer et j'ai la malchance qu'il m'ait choisi aujourd'hui comme auditeur… Mais, au fait, j'entrevois maintenant un petit projet d'évasion plus facilement exécutable et bien plus simple que le premier, — ne nécessitant ni bousculades ni trots éperdus. Attendons à ce soir.

Nous rentrons à bord, déjeunons sur le pont, sous la tente de toile à voile que rend nécessaire le trop beau soleil des Antilles, — nous intéressant à ce qui se passe sur les dunettes et tillacs des navires mouillés auprès de nous. Il fait bon sur la rade, en plein bleu, avec la vision féerique de l'île voisine.

Bientôt une nouvelle provenant des bureaux du consignataire me charme au delà du possible : comme il n'y a, décidément, plus rien à glaner dans le port de Saint-Pierre, l'Augustine Bourdon quittera demain le Mouillage pour se rendre à Miragoane (Haïti). Je trouverai sûrement un peu après la tombée de la nuit l'occasion que je cherche et demain, tandis que je jouerai des jambes sur les routes ombragées de manguiers et de sabliers, allègrement empanachées de palmes volantes, l'équipage du trois-mâts

aura autre chose à faire qu'à me chercher, — larguant des voiles, en carguant d'autres, changeant « les bras » au vent, par les « folles risées », dans l'azur du large.

Je ne m'étais pas trompé. Messieurs les fournisseurs, curieux et autres sportsmen, pour lesquels le pont d'un voilier est un champ de manœuvres tout indiqué, ne sentent pas leur ardeur visiteuse refroidie par la tombée de la nuit.

Pendant le dîner, vers sept heures et demie, avant le lever de la lune, — retentit de nouveau, lancé de la plage, le cri tant de fois entendu dans la journée :

– Ahghîstine Bouhhdon ! ho !

Comme je m'y attendais, tout le monde proteste cette fois, depuis les marins installés à l'avant jusqu'au capitaine, qui, attablé près du mât d'artimon, finit son plat de « cribiches » (crevettes grosses comme de petites écrevisses), et surveille déjà sa cafetière, russe… ou autre.

A l'immense stupéfaction de Le Coatmabergastmelen qui me sait fainéant et ennemi des corvées, je me lève sans trop d'empressement mais avec décision et, — à ceux qui me reprochent d'encourager les « em… nuyeurs », j'adresse cette réplique, — inattendue de ma part :

– Oui, c'est toujours comme cela : on ne veut pas répondre le soir, — et puis le lendemain on s'en repent. C'est peut-être quelque chose de très grave que l'on veut nous faire savoir !

– Ouatt' ! Un simple baladeur qui n'a pas encore son petit effet de nuit sur rade dans sa collection…

– Enfin, du moment que vous ne vous dérangez pas, que vous importe !… Je crois plus prudent d'aller voir…

– Vous allez vous foutt' au plein ou capoter avec la yole.

– Pour cela non ! Je suis mauvais marin mais je canote comme feu Banc-à-coulisses lui-même.

– Ça, c'est vrai, grogne Le Coatmabergaslmelen, ces sales Parigots, c'est tout le temps à naviguer dans des espèces de boîtes à savon entre la Morgue et… l'Opéra (! !)

Mais ce n'est pas le moment de relever des erreurs géographiques, même grossières comme celle-là. Le Capitaine me laisse aller, — c'est le principal ; il fera un autre jour ses excuses au maire du IXe arrondissement.

La nuit est d'un splendide bleu sombre velouté, les étoiles semblent sourire à leurs images dans l'eau calme.

Je descends rondement l'échelle, détache le youyou et, sur un liquide ciel nocturne où des rayons d'astres, par un frisson de houle, zigzaguent brusquement comme des éclairs, je « nage » vite, vite, vers les « accores ». J'ai aperçu mon « crieur » qui répète son appel infatigablement, jusqu'à la seconde où l'étrave de la barque touche terre à un mètre de lui.

C'est un vieux monsieur très noir, de physionomie respectable et paterne. Il me sourit, bénignement, au clair d'étoiles. Je lui tire mon chapeau et lui dis avec une extrême politesse :

– Vous seriez infiniment bon, Monsieur, de m'attendre cinq minutes. Je suis chargé par le Capitaine d'aller chercher deux

litres de rhum chez Mme Cambyse, en face de la gendarmerie du Mouillage.

– Allez, allez, mais faites vite, mon ché. Il faut que je voie votre capitaine pour une affaire incroyablement sérieuse. Je suis Missié Célinice Inzinor chante la basse-taille gutturale du bon vieux, une voix importante d'orateur pour Conseils municipaux.

La place du Marché traversée, une rue montée, je me trouve dans la verdure, — un peu oppressé par de chaudes et trop suaves odeurs de serre… Je ne pense plus au brave M. Célinice Inzinor.

…….. C'est très joli de me trouver libre, à terre, dans la colonie où ma « petite princesse » est venue en convalescence, mais je n'ai plus que cent sous et ignore où je coucherai. Il ne faut pas songer à camper à la belle étoile, dans une île où les serpents, — des bothrops lancéolés, — aiment, paraît-il, à faire leur petit tour par les nuits sereines. Je marche longtemps, un peu au hasard, sous la voûte feuillue, débouche sur une large route et, abruti de fatigue, ne songe plus, pour le moment, qu'à demander un coin où dormir, dans la première case venue.

En voici justement une dont l'apparence est inviteuse. Le toit disparaît sous les plantes grimpantes maintenant bleuies de lune, et les minces piliers qui soutiennent l'auvent de la galerie basse sont enguirlandés de longues « grappes » de fleurs.

Toute la maisonnée, — de braves noirs à figures ouvertes et rieuses, — m'accueille comme un camarade. On est hospitalier à la Martinique et c'est à qui me versera une tasse de café ou une goutte de rhum, me servira une grande assiettée de « court-bouillon poisson » ou de soupe zhabitants au gombo et aux pois d'Angole.

On ne me demande ni ce que je fais dans le pays ni mes intentions futures. On m'installe proprement pour la nuit et je m'endors, tandis que mes hôtes chantonnent tout bas ou causent entre eux à petit bruit.

Au matin, après avoir insisté pour me faire déjeûner, le maître de la case avise mon couteau pendu à ma ceinture par un bout de fil-caret — et qui est sorti de ma poche. Il prend un air mystérieux et me fait une assez copieuse allocution en créole. Comme je ne comprends pas bien, il se donne la peine d'aveindre son français des jours de gala et me tient le petit discours suivant :

– Couteau-là est bavard. Il dit vous avez foutu camp d'un bateau. Oh ! ça pas bien dangereux, vous n'êtes pas marin-l'Etat, alors les gendàhmes-grosses-bottes (! !) yo vont pas couri' après vous. Mais vous avez pas de l'âhgent en pile, est-ce pas, mon ché ? Suis pas riche, moi, mais ya toujou ion vié pièce-dix-sous pour les « collègues » emméhdés (Il gagne deux francs par jour et a sept enfants).

Et après une petite lutte, il faut bon gré, mal gré que j'empoche les cinquante centimes. Je fais semblant de rire, mais je crois que je n'ai jamais été aussi reconnaissant de ma vie. Comme on l'a dit souvent, l'intention est tout. Et ce n'est pas fini : avant de me mettre en chemin, je dois encore « décrocher mabouya ». Le mabonya est un mystérieux et, du reste, imaginaire lézard dont on a parfois la gorge obstruée, le matin, aux Antilles. Ce saurien est fort méchant et — pourvu de terribles griffes, — s'accroche impitoyablement aux parois du pharynx de ses victimes ; rien ne peut lui faire lâcher prise, rien, — sinon un fort coup de rhum. Quand le mabouya est décroché, il est élégant d' « envoyer gendâhme ». Envoyer un gendarme, c'est avaler une bonne

goutte du déjà nommé rhum, puis se rafraîchir la bouche avec une gorgée d'eau qui doit suivre immédiatement l'alcool.

Enfin me voici en route, après avoir serré la main de Cicéron Fanfan, mon hôte.

Je crois qu'il n'y a pas, au monde, de meilleure population que celle de la Martinique, — (blanche, noire ou mulâtre).

Vais-je me diriger sur Fort-de-France ou commencer par demander où se trouve la femme du gouverneur de la Guadeloupe, qui doit être connue ? Les deux idées ne valent pas grand'chose. Il aura été inutile à Irène d'aller aussi loin que Fort-de-France pour trouver le bon air. Toute la colonie est admirablement saine, deux ou trois points exceptés, et si je parle de la « conjointe » d'un grand manitou colonial, — moi, vagabond mal équipé, — je puis devenir suspect. — Puis une obscure intuition me porte à retourner à Saint-Pierre. Le plus « sage » n'est-il pas de me fier à la veine qui m'a bien servi jusqu'ici ?— La petite pièce d'argent de Cicéron Fanfan sera certainement un bon fétiche. Je la jette en l'air : si elle retombe face, je ferai route vers le Nord ; si elle me montre le côté pile, je mettrai le cap au Sud. — Face ! C'est décidément vers Saint-Pierre qu'il convient de cheminer.

A l'instant même où je reviens sur mes pas, l'augure est confirmé par un fait des moins étranges, mais en lequel je me plais à voir, alors, un mystérieux encouragement. Cette route des mornes, la « Trace », — à l'endroit où j'ai consulté le Fatum, — surplombe si bien les basses terres que n'apparaît plus à mes yeux le plus petit morceau de plaine : rien que la mer, toute de saphir lumineux :

Or, — exactement à la minute où mes regards se reportent sur le bleu des vagues, voici que semblent sortir de l'immense muraille de brillante végétation que j'ai sous les yeux, une pointe de mât, puis une vergue, deux mâts, trois mâts, puis toute une coque, — la coque de l'Augustine Bourdon, — parbleu ! — la seule sur rade qui soit peinte, — sous prétexte de gris, — d'un mauve presque rosé, reconnaissable à des milles de distance. Le bon voilier prend le large en m'abandonnant. Hurrah ! hurrah ! Saint-Pierre m'est ouvert à présent. Je vais traverser la ville, — la suivre, plutôt, dans toute sa longueur, et chercher au Nord, toujours au Nord, jusqu'à ce que la côte tourne…

Je redescends allègrement vers la plage par un « raccourci », — … assez long ! — parcours les trois grandes rues du Mouillage, du Centre et du Fort, aux maisons de bois vieilles ou neuves, simplettes ou coquettes, mais toujours propres, les unes sans un ornement, les autres garnies de jolis balcons ouvragés, — entrevois la Savane de l'Evèché, profondément verte et intensément créole, presque « Paul et Virginienne », le Théâtre et ses cocotiers, la Batterie d'Esnotz aux ombres bleues, jusqu'où paraissent monter les reflets des feux bleus de la mer, — la Roxelane dite Rivière du Fort, son pont de pierre et tout son « décor de fond » feuillu et fleuri, le Marché du Fort, aux manguiers et sabliers géants, — l'Eglise SaintPierre et Saint-Paul perchée sur un terre-plein d'où montent, droites, les colonnes blanches et smaragdines et les flèches pennées des palmistes ; — je dépasse les dernières maisons de la ville. Maintenant blanchoie l'Habitation Périnelle, jadis célèbre et toujours jolie avec ses hauts, aériens et grêles palmiers. Je marche encore longtemps, puis me repose en mangeant la première chose venue dans un -K- (2) assez primitif et africain d'ornementation…

….. Voici que houlent les panaches d'une forêt de cocotiers toute diamantée d'embruns lancés par les grosses vagues, crêtées d'écume, d'une petite anse, - béryl, turquoise et mousse d'argent. Une grande villa, comme de lumière blanche, miroite entre les pennes d'or vert et des roses pourpre qui semblent vouloir ensanglanter son perron neigeux. C'est la maison que j'ai « entr'aperçue » dans l'étoile délicieuse. Je jurerais qu'Irène est bien près de moi, à présent que je vais la voir…..

Des domestiques de tous les teints connus, depuis le rouge clair normand jusqu'au noir satiné le plus congolais, vont et viennent sous les galeries, sur les marches, — sous les verdures qui entourent la villa. Je n'ose interroger personne, mais je suis de plus en plus certain que je suis arrivé à bon port. J'attends longtemps, caché derrière un bosquet d'orangers hauts comme des cèdres — et commence à désespérer de contempler ma « princesse » ce jour-là quand ma bonne étoile (?) me met brusquement en présence de Chapitel, l'ancien domestique de Roffieux, devenu comme il va me le raconter, — le valet de chambre du potentat Letellier :

– Oh ! monsieur Veuly ! Vous ici — et dans cette tenue….. de….. de….. navigateur !…..

Et après un échange d'explications :

– …..Sûr alors que Léonard, ç'ui d'Vassetot, n'avait pas tort quand il prétendait que vous en teniez dur pour Madame, car ya du ch'min et d'la nausée depuis la Seine-Inférieure jusqu'à ici. Mais s'il est permis à un simple serviteur comme moi, qui suis le vôtre, d'exprimer une « manière d'opinion », j'aurai celui de vous dire que vous vous êtes pas ennuyé : y'avait aussi l'aut' Madame,

celle de Monsieur vot'cousin qui en avait un, de coup de marteau, pour vous ; et sans offense vous n'avez rien d'une estatue ni d'un curassier ou zouavre. Elle parlait souvent seule, la Dame de M. Roffieux et j'ui en ai entendu défiler, un chapelet, un soir, qu'yyavait eu du monde et des petits verres : Les personnes parties, elle était restée dans le fumoir où j'étais venu pour ramasser des cigares qui traînaient, — (des « pas fumés » et aussi des « à peine ») — Elle en racontait, elle en racontait mais elle en revenait toujours à répéter : « Ah ! Philippe Veuly ! Philippe Veuly ! Tu m'aimes pas après que je me serai scarifiée pour toi ! Eh bien, je t'abandonne aux esplotations de cette canaille d'Elzéar. Tu m'as aimée pourtant puisque tu t'es « esbigné » une nuit de ton Vassetot pour me déshonorer de tes amours saladiques et que t'as réintégré ta boîte après ça ! — Elle s'exprimait mieux que moi, vous pensez ! J'arrange ça comme je peux : yavait des mots d'officier !

(Chapitel sait fort bien que lui-même ignore peu de « mots d'officier ».)

Kmôhoûn qui ne bronchait plus depuis la scène qu'il m'avait faite la veille de notre arrivée aux Antilles, se met à ricaner. Bien entendu, ce rire ne sonne pas mais il me secoue plus atrocement les nerfs que les éclats de grossière gaîté de cent alcooliques assemblés.

Et pendant que Chapitel continue à m'entretenir des sentiments de la distinguée « Raoula », le Tkoukrien se confesse :

– Ah ! je ne t'en ai rien dit, mais tu aurais pu t'en apercevoir si tu avais consulté mes souvenirs. Et tu ne regardes jamais en toi-même ! — Mon vieux ! Ce que c'était délirant de cocasserie ! Tu connais le sourire — exaspérant de prétention, — de « l'épouse

Roffieux » Eh bien ! tu sais, — cette chose, cette chose que l'on ne voit guère que dans ces cas-là, — (quand on la voit !) — oui ? — eh bien ! la chose avait presque (Il s'esclaffe), – le même sourire, — ou je me le suis imaginé ! C'était tordant !

Quel affreux dégoût ! Infect, répugnant Tkoukrien ! Que n'as-tu un corps que je puisse tenailler, lacérer, mettre en charpie, — en bouillie !

Mais il importe que l'expression horrifiée, sauvage et féroce de ma physionomie ne mette pas en fuite le bienveillant Chapitel. J'ai des renseignements plus importants à lui demander. — Je me calme par un terrible effort de volonté et interromps sans brutalité sa conférence sur Raoula en le priant de me donner des nouvelles d'Irène :

– Elle est bien mieux ! Il n'y a plus ça de folie, plus ça ! Et c'est elle qui domine son mari à l'heure qu'il est. — Au commencement, il lui fichait des beignes, il l'appelait d'un tas de vilains noms et lui envoyait des « objets » à la tête, qu'elle en a une marque ou deux. Mais maintenant il y a une vieille négresse un peu sorcière qui prétend qu'elle lui a donné un philtre pour avoir « le dessus avec Monsieur ». Oh ! il est vraiment gentil à présent avec elle qui fait ses efforts pour lui cacher que, sans lui en vouloir (car elle n'est pas méchante,) elle aimerait bien le voir plus loin..... Il en maigrit.....

Je vois que je n'obtiendrai plus que des ragots imbéciles, — et coupe encore une fois la parole à l'officieux de l'omnipotent satrape.

– .....Et sort-elle parfois dans l'après-midi ?

– Certes, et elle ne va pas tarder. Vers ces heures-ci, quand la brise donne comme « tout de suite » elle va faire un tour jusqu'à l'autre bout de Fond-Corré, vers Saint-Pierre sous les cocos et les manguiers.

Je me délivre de Chapitel en lui affirmant que je dois retourner à bord avant la nuit, que j'ai eu des maheurs (détail, hélas ! trop vrai !) et que j'émigre (voyons ! où pourrais-je bien émigrer ?)... Tiens !... au Vénézuela où l'on vient de découvrir des mines d'or dans la province de Guarico.....

Puis je fais un grand détour et vais me poster de l'autre côté de la villa, dans une étroite sente où la haute, l'épaisse feuillée tropicale, blutant la splendide averse de flammes blondes, la transforme en vert crépuscule.

On ne me surprendra pas. Ne doivent se faufiler dans ces enchevêtrements de lianes que de bons vagabonds noirs, chasseurs de tourterelles sauvages ou des immigrés hindous coupeurs de choux-palmistes....

Et je puis parfaitement surveiller les abords de la belle case blanche, lumineuse.

Des heures, — ou des minutes incroyablement longues — s'écoulent :

Enfin, une femme que je reconnais — et ne reconnais pas, j'étouffe un peu ! — Mon cœur bat à grands coups sourds qui me secouent, qui me brisent, — une femme vêtue de mousseline rose pâle descend les marches du perron ; personne ne l'accompagne :

Est-ce elle ? Je ne sais plus ! Oui,c'est Elle ! mais qu'y a-t-il en Elle qui me déroute ainsi ? — Elle est sur le chemin qui longe la

mer ; elle s'avance de mon côté ; elle s'approche, s'approche !..... —

A cinq pas de la sente, Elle s'arrête — et demeure là un long moment, comme attirée et repoussée par l'allée sombre aux larges feuillages retombants. Je la vois en pleine lumière et la regarde avidement ; oui, avidement ! Si je ne redoutais de paraître grotesque, j'écrirais que mes yeux ont faim et soif d'Elle ! Mais qu'y a-t-il, mon Dieu ! — De loin, après une courte hésitation, je l'ai reconnue. A la contempler de si près, je n'éprouve plus du tout la joie immense que j'espérais, que je craignais, — cette joie dont l'attente me causait une douloureuse, une exquise peur

C'est Irène et ce n'est plus Irène ! — Serais-je un misérable assez brutalement insensible pour l'aimer moins parce qu'il est évident qu'elle a souffert, — et beaucoup souffert ?

Elle est toujours belle, mais autrement qu'à l'époque où elle est « entrée en moi » non comme « un coup de couteau » selon l'expression du dieu Baudelaire, mais comme un suave et puissant parfum qui a envahi tout mon être. La nuit magique de ses yeux est aussi sombrement resplendissante que par le passé. Si son teint a pâli, s'est en quelque sorte un peu éteint, il a pris des délicatesses, une douceur de pétale mourant. Son visage a la fine et chaude couleur d'une rose-thé qui se velouterait d'un presque imperceptible pollen d'or. Sa bouche aux cruels et adorables arcs roses est toujours aussi fraîche. Tous ses traits ont gardé leur pureté. Je les revois pareils à ce qu'ils furent naguère — (y a-t-il plus ou moins d'un an ?) — oui, pareils, mais pourquoi leur harmonie d'ensemble est-elle différente ? — Il n'y a en elle aucun changement très marqué, — pourtant ce n'est plus la même femme. Bien que sa beauté ne présente rien de morbide — (loin de là : Irène

semble plus forte, plus énergique ; il y a même dans son œil un éclat de fière volonté que j'ignorais) — bien que cette beauté n'ait rien que d'épanoui, de triomphant, de superbe, un peu dans le sens latin du mot, — je ne puis m'empêcher de sentir, au fond de moi-même, qu'elle a, je le répète, beaucoup souffert, qu'il s'est produit en elle une transformation à la suite de laquelle son essence intime s'est complètement altérée. Je suis sûr que c'est son ancien reflet que j'ai vu dans l'étoile délicieuse, et non l'actuel.

Elle est toujours charmeuse, mais son charme est autre, moindre, par conséquent, pour moi. Je m'imagine que mon amour se modifie, que je ressens pour elle une nouvelle passion, mais ce n'est plus la passion de jadis (deja dis) qui m'inondait d'un trouble, bonheur si follement grisant, si exquisement inquiet. Et pourquoi me leurrer ? Non, ce n'est plus cette femme-ci que j'aime, mais bien l'Irène de jadis, — celle qui a disparu ! — Oui, c'est une Irène que je dévore, que je bois des yeux, cherchant en elle un rien qui puisse faire renaître la vieille ivresse, la seule réelle, mais ce n'est pas mon Irène !

Alors, c'est fini ! J'aime une femme qui n'existe plus. Je n'aurai même pas l'espoir de la retrouver dans une autre vie, puisque, maintenant, a varié le principe subtil qui émanait d'Elle comme le partum d'une fleur. Elle n'est plus Elle ! Elle ne sera jamais plus Elle !... Et moi-même, ai-je encore une raison d'être après cela !... Ce n'est pas de la douleur que j'éprouve ; c'est une sorle de morne indifférence pour tout ! Rien ne m'intéressera plus. Oui ! c'est fini ! et je suis fini aussi !...

. . . . . .

Je me mets à rire si fort qu'Irène étonnée, — oh ! nullement apeurée ! — marche droit au petit sentier, soulève un rideau de lianes et de feuilles retombantes et m'aperçoit. Non, certes ! Elle ne se ressemble plus ! Que reste-t-il de la « petite princesse » craintive et si divinement « femmelette » ? (oh ! pas toujours si femmelette !) Sa physionomie devient énergique, presque menaçante ; sa voix, encore douce mais plus grave qu'autrefois, sonne autoritaire, dans le silence des futaies :

– Votre plaisanterie est stupide ! vous avez voulu m'effrayer, n'est-ce pas ? Si vous n'avez pas réussi, je vous sais quand même mauvais gré de la détestable intention. Allez-vous-en et vite ! vous m'entendez !

Ces paroles allument en moi une insane et furibonde colère immédiatement attisée par Kmôhoûn. Malgré mon trouble, je lis, je suis forcé de lire dans l'âme du Tkoukrien mieux qu'en la mienne propre. Lui aussi est enragé contre cette femme qui se permet de lui apparaître différente d'elle-même, — qui ne pourrait plus lui donner exactement les mêmes joies que la nuit de… mon emprisonnement dans la cellule, — contre cette femme qui après cela nous parle « comme à des chiens » ! — Exaspérés, nous nous jetons sur Irène ; je la saisis aux coudes et l'attire violemment dans le fourré. Oh ! ce n'est pas que je la veuille, à présent ! Il me serait moins pénible de me tromper avec une autre qu'avec Elle. Non, je ne la veux pas. Mon désir forcené est de la meurtrir, de la punir dans sa chair menteuse, — oui, menteuse puisqu'elle ne m'illusionne plus de la même façon, — de la battre sauvagement, comme l'eût fait une brute de l'Age de pierre châtiant sa sournoise femelle pour se venger d'une longue trahison.

Et tout en me révoltant contre moi-même, je la frappe, je la supplicie avec des raffinements de férocité. — Et arrive ce que je prévoyais obscurément sans oser me l'avouer : elle m'a reconnu, maintenant — et s'interdit les plaintes pour éviter que l'on se rue à son secours, que l'on m'abatte comme une bête hydrophobe. Oui, à Vassetot, je l'ai honteusement souillée ; aujourd'hui je la martyrise, abject bourreau que je suis ! Mais par le fait du viol perpétré naguère et qu'elle subit à demi consentante… pendant… des secondes… je suis devenu en quelque sorte une chose à elle, moi qui croyais m'emparer d'elle — et elle me défend par son silence.

Moi, hideux lâche, je me réjouis de la voir pleurer à grosses larmes, tandis qu'elle serre les mâchoires pour ne pas crier. Je lui tords les poignets, je les mords ; je lui enfonce mes ongles dans la gorge. Elle essaie de lutter un peu, mais je lui en ôte tout envie en lui tenaillant les joues, en lui pétrissant les seins, en fourrageant ailleurs, les griffes en avant. Oh ! quelle douloureuse jouissance me causent ses gémissements étouffés ! Combien je souffre de ses souffrances, mais que c'est atrocement bon ! Ah ! je vais prendre mon couteau, l'entailler, la saigner un peu, pas trop ; je ne tiens pas à la tuer si vite ; je veux faire durer le plaisir !… Et je pleure autant qu'elle… Oh ! cette délectable torture de l'affreuse pitié vaincue ! Je pleure, mais j'exulte !… Irène a vu la lame briller. Ses yeux expriment une terreur infinie — et, tout à coup, tant de douceur suppliante ! Mais redevient-elle folle ? Voici qu'elle me passe un bras autour du cou et m'écrase, me brûle les lèvres, — de quel baiser ! — Ah ! je comprends : la « drôlesse » veut se sauver en se « prostituant ». Elle aimait mieux mes violences de là-bas ; c'était plus gai ! — Et je lui mords la bouche jusqu'au sang !…

Mais brusquement tombe ma frénésie. Une vraie, une délirante pitié s'empare de moi, me bouleverse, me navre d'une peine si aiguë que j'en hurle presque…

Car le néfaste Kmôhoûn, le glaçant fantôme évocateur de l'Astre Rouge, du lointain globe de sanie, vient de s'élancer hors de moi, de me délivrer de sa présence « à jamais », a-t-il grondé (je crois l'avoir, cette fois, matériellement entendu).

Part-il heureux de m'avoir conduit où il devait me conduire : à l'infamie des infamies, — ou l'ai-je horrifié par ce crime sans nom qu'il a voulu et que je viens de commettre, en rendant morsure haineuse pour baiser, — forfait peut-être sans exemple dans l'histoire des Mondes ?

q

Chapitre 6

C'est à peine si j'ai la force d'écrire à présent, après cet aveu de ce que j'ai, sans doute, perpétré de plus effroyable au cours de toutes mes existences…
Je crois que je me suis jeté sur le corps d'Irène et que je l'ai couvert de tendres et sanglotantes caresses… Oui, j'en suis sûr. Elle m'a même encore donné de sa bouche meurtrie un baiser qui pardonnait l'impardonnable.

. . . . . .

Mais Irène s'évanouit. Je la crus morte. On venait, du reste… on la cherchait… on avait entendu mes cris. Le désespoir et la ter-

reur m'affolèrent de nouveau. Je ne fus plus qu'une bête qui fuyait…

Qu'est-il arrivé alors ? Il me semble que je me vois tapi dans les broussailles de terribles forêts, bondissant par des savanes blondes et vertes… Après cela j'ai dû vivre assez longtemps sous de farouches et puissantes frondaisons de féerie, farouches, puissantes et gracieuses aussi, les plus belles que j'aie vues dans ma vie actuelle, mangeant des fruits étranges, buvant à même les ruisseaux, dormant la nuit dans des arbres, sur de solides et inextricables entrelacements de branches… Un jour, des gens m'ont pris, dans une clairière, près de la mer… Oui, j'entrevoyais comme un port, des maisons, une ville… Autant que je puis me le rappeler, ils m'ont emporté, ficelé comme un singe capturé vivant, — et m'ont jeté dans une petite pièce noire. Je devais être alors enfermé de nouveau dans une maison de fous car j'ai entendu là, souvent, des femmes qui criaient, comme celles de Vassetot. Combien de temps ai-je pu rester là ? J'ai réussi à m'échapper encore, comment ? Je n'en sais rien… Je me retrouve sur un navire, puis sur d'autres, travaillant machinalement, plutôt abruti que fou : on n'aurait pas enrôlé un aliéné ! Un imbécile, c'était différent ! Il me paraît que j'ai été à la Guyane, à la Plata, aux Iles Malouines, dans l'Extrême-Sud Chilien, puis à Valparaiso où je n'ai pas pensé à demander des nouvelles de Magne et de Nigeot…

….. Je pus toutefois remettre la main sur les aventureux mabouls dans un hôpital d'une petite république… oh ! très chaude ! du Centre ou du Sud du Continent américain : Un accès de fièvre accompagnée de délire (?) m'avait fait admettre dans cette « maison-modèle » où mes deux anciens compagnons de Vassetot — qui l'avaient fondée — après s'être vus expulsés du Chili pour

propagande religieuse par trop bruyante, — étaient, à l'époque, internés. Considérés comme infiniment peu dangereux, ils circulaient partout, de jardin en jardin, de salle en salle, semant, — croyaient-ils, — sur leur passage, les bénédictions et les cures miraculeuses, car ils s'imaginaient être devenus des dieux (fortunés hommes !) — Ils s'étaient, bien entendu, mués en purs esprits et le proclamaient. Cet oubli absolu de leurs corps les rendait presque méconnaissables à force de malpropreté, mais ils semblaient parfaitement heureux.

Ce fut dans cette même république centre ou sud-américaine que j'appris une nouvelle qui me navra. Le Ministre plénipotentiaire français, un certain M. Letellier, ex-gouverneur de la Guadeloupe et dépendances, — (style officiel), — passé de l'administration coloniale à la carrière diplomatique avec cette facilité d'adaptation qui caractérise nos politiciens — était accusé de séquestrer sa femme…

…… Or, comme après quelques semaines de traitement et un sérieux examen médical, on m'a déclaré « atteint de crétinisme simple (?) incurable, — mais inoffensif pour toute personne armée d'une solide trique et fortement chaussée » (sic), — … voici ce que je vois, l'un des premiers jours qui suivent ma libération.

Je suis parti le matin pour aller m'embarquer au port de Majaderos. La route court dans la forêt équatoriale illuminée d'émeraudes et de diamants après l'averse, car nous sommes en pleine saison des pluies. A un coude de la « carretera », au moment où je contemple, ravi, de grands arbres comme fleuris de neige rosée, où je respire avec une joie sensuelle leurs parfums vraiment paradisiaques, — on dirait humer du bonheur répandu dans l'air, — deux hommes à têtes de forçats ou de mouchards sortent d'un

fourré à deux pas de moi, emportant un cadavre nu — et çà et là sanglant — de femme très belle mais émaciée, dont les cheveux traînent sur la terre détrempée.

N'est-ce pas une nouvelle folie qui me traverse le cerveau ? J'ai l'idée que ces hommes, je les ai vus récemment, que ce sont des infirmiers de l'hôpital d'où je sors ?

Ils jettent brutalement la morte dans une sorte de fourgon que je n'avais pas encore aperçu et, avant que je sois sorti de ma stupeur, le cheval s'éloigne au galop sur la route boueuse. La fange vole, éclaboussant le sinistre char de grosses macules jaunâtres, — ... et tout disparaît.

Et je reste des heures... et des heures, là, vautré dans la boue, en proie à une crise de sauvage désespoir... Car, à l'instant où le corps passait si près de moi, — j'ai, sans pouvoir faire un seul geste, porter un seul coup aux bourreaux, — (oui, aux bourreaux — je me rappelle mon affreuse vision d'antan ! —) j'ai, — malgré la chevelure terreuse, malgré le terrible amaigrissement, malgré tout, — reconnu la forme naguère tant aimée d'Irène, — de ma « petite princesse » !...

. . . . . .

Je ne sais pas comment je suis revenu en France. J'ai revu mon frère, mais quoi qu'il ait pu me dire, j'ai insisté pour être ramené à Vassetot que je ne quitterai plus. Car les grands bâtiments blancs et les jardins profonds seront à jamais, pour moi, hantés par l'Exquise des Exquises, par l'Irène de jadis, redevenue pareille à elle-même — et qui vient encore de me sourire, nimbée de rayons solaires et de roses de lumière rose, comme elle planait près de la fenêtre où je l'ai vue la première fois.

. . . . . .

Léonard a demandé à être, de nouveau, chargé de moi. Il m'a rendu son estime depuis qu'il connaît la cause de mon évasion. Je ne lui ai pas raconté la fin du rêve !

Il possède maintenant un chapeau-melon lilas clair, don d'un jeune interné originaire de la République de Libéria. Et mon Léonard, à tort ou à raison, ne se fie plus aux benzines quand il s'agit de nuances aussi « fragiles ». — Il prend donc, ces temps-ci — (je n'invente rien, je vous le jure !) — des leçons d'aquarelle d'un brave fou jadis médaillé au Palais de l'Industrie, — à seule fin de pouvoir, si l'occasion s'en présente, réparer lui-même son luxueux galurin… au pinceau !

Je n'ai plus revu Mme Robinet qui a épousé en secondes noces un instituteur ! S'il lui plaît de se remettre à la calligraphie murale, elle disposera d'un tableau noir et de mines de craie.

Je plains, dans ce cas, les élèves de son mari.

q

Chapitre 7 LETTRE DU DOCTEUR

« Monsieur,

« En inventoriant des papiers demeurés dans l'armoire de la chambre qu'occupa pendant plusieurs années votre parent éloigné, M. Eumolphe Gigon, récemment décédé à Vassetot, j'ai découvert un manuscrit (un brouillon) assez volumineux intitulé FORCE ENNEMIE. — Au manuscrit était jointe une lettre signée

de vous — et dont j'ai pris connaissance. Il y était question d'un ouvrage portant le titre précité.

« Vous annonciez à M. Eumolphe Gigon l'intention de faire publier, dès que vous trouveriez un éditeur, ce travail littéraire (?) (1) — votre œuvre commune.

« Au cas où vous réaliseriez ce projet, vous me permettriez de vous présenter quelques observations nullement comminatoires, croyez-le bien, mais justes et essentielles :

« 10 La maison de Vassetot n'a point été fondée par un certain docteur Froin, mais bien par le soussigné.

« 20 Le dit docteur Froin, son adjoint Bid'homme et messieurs Le Lancier et Barrouge n'ont jamais, à aucun titre, fait partie de son Administration. Par contre, les internés Froin, Bid'homme, LeLancier et Barrouge, tous quatre morts aujourd'hui, mais tous quatre radicalement guéris au préalable (2), ont reçu mes soins empressés pendant des périodes variant de cinq à neuf ans.

« 30 Les noms des gardiens et gardiennes sont de pure fantaisie.

« 40 Les prouesses qui leur sont attribuées sont impossibles avec la sévère discipline qui règne à Vassetot. Les gardiennes et internées n'ont jamais, au grand jamais, grâce aux précautions prises par moi, communiqué avec les gardiens et internés. Les hideuses scènes de débauche relatées au cours du récit ont donc pris naissance dans votre imagination.

« 50 Je n'ai, à aucune époque, reçu chez moi de pensionnaires portant les noms de Veuly ou de Nigeot. Votre collaborateur, M. Eumolphe Gigon, s'est parfois affublé indûment de ces patro-

nymes : Veuly, Nigeot et M. Eumolphe Gigon sont une seule et même personne à différents états d'aliénation mentale. — Le docteur Magne m'est entièrement inconnu. Le seul médecin que j'aie eu comme patient (je ne compte pas les officiers de santé Froin et Bid'homme), se nommait Crapoussinet. — Je n'ai pas eu, davantage, le plaisir de connaître M. Kmôhoûn de Tkoukra (3).

« 6o Les malades traités dans mon établissement n'ont jamais, sous quelque prétexte que ce fut, subi le « supplice de la lance d'arrosage ». La douche même n'est employée que dans des cas infiniment rares. (Les appareils consacrés à cet usage sont de premier choix).

« 7o M. Eumolphe Gigon se vante quand il affirme s'être enfui de Vassetot. On ne s'évade pas de ma maison. Il a, il est vrai, divagué souvent au sujet de l'Amérique du Sud et des Antilles, régions qu'il avait visitées dans sa jeunesse et dont il était préoccupé au point d'en radoter.

« 8o Je n'ai jamais soudoyé de paysans-chasseurs-d'hommes.

« 9o Mme Letellier était une vieille aliénée fort respectable, à physionomie de sorcière maugrabine, que M. Gigon n'a pu apercevoir que de fort loin. Le mari de cette dame, loin de « figurer avec honneur dans nos assemblées délibérantes », de « présider aux destinées de l'une de nos plus vieilles colonies » ou de « faire entendre sur des rives lointaines la parole fièrement pacifique mais sagement guerrière de sa patrie » (4), cultive depuis de longues années les bords verdoyants de la Rivière Diahot (Nouvelle-Calédonie) « en sa qualité » (5) de relégué à vie.

« 10o Mes gardiens, moi vivant, ne se livreront à aucun moment à des occupations inutiles, — surtout artistiques — (telles

que travaux en ficelles ou sur cocos, ébénisterie ou peinture, quand même il ne s'agirait que d'aquarelle). Je viens, de plus, de leur défendre le port de tout chapeau de couleur bizarre ou inusitée.

« 110 M. Elzéar Roffieux a été indignement calomnié par vous. Les quelques détournements de fonds et faux dont on l'a naguère accusé ont été commis par lui dans un but hautement humanitaire. Il a épousé, non pas une Raoula Fromage, mais bien ma fille Gastonie. Il n'a rien de commun avec la famille Gigon et figure au nombre des commanditaires de la maison de Vassetot. Ce dernier détail me dispense de plus longs éloges.

« 120 Je n'ai jamais abrité d'incendiaires sous mes toits.

« Je vous somme de faire paraître cette lettre à la fin de votre volume que je serai heureux de voir précédé de quelques lignes de préface rédigées par vous et prévenant les patients lecteurs que ne rebuteront point les peintures grotesques ou malséantes contenues dans l'ouvrage, — de la nature non documentaire, mais bien plutôt fantastique, de votre FORCE ENNEMIE.

« M. Eumolphe Gigon déformait tout ce qu'il voyait et sa lucidité, — intermittente, du reste, — portait généralement des lunettes de couleur. Ce n'était pas un monomane, — oh ! loin de là ! s'il m'est permis de me servir encore d'une image, c'était une sorte d'homme-orchestre de la folie.

« Je suis fâché, Monsieur, d'avoir à vous reprocher votre perfidie. Vous avez profité des nombreuses visites que je vous ai autorisé à faire à votre parent pour collaborer à un livre puéril et a mensonger. — Je n'essaierai pas, en entravant sa publication (6),

de procurer à cette « histoire de brigands » un succès qu'elle ne mérite nullement.

« Veuillez, Monsieur, souscrire à mes trop justes demandes et agréer ce que vous croirez devoir vous attribuer de ma considération.

(signé) « Docteur LE JOYEULX DES EYPAVES. »

Je vous ai obéi, Seigneur Docteur.

FIN

q

1.J'ai su plus tard que c'était un séchoir !

1.L'hippodrome.

1.Bergers.

2.Sans doute Rœntgen.

1.Ours.

2.Cerf.

1.Cabane (une couchette en langage maritime).

1.Ces choses étaient écrites avant l'horrible catastrophe du 8 Mai dernier et l'auteur serait très affligé si l'on croyait devoir lui prêter l'intention de plaisanter méchamment des gens qu'il avait en grande affection et qui méritaient cette affection.

2.-k- (k barré) — cabaret — plaisanterie graphique de là-bas ; le -k- sert d'enseigne à beaucoup de bouchons de la Colonie.

1.Le point d'interrogation a été mis par le Docteur qui manque visiblement de toute éducation.

2.C'est moi qui ai souligné.

3.C'est moi qui ai souligné.

4.Le Docteur a certainement assisté à des séances de réception au Palais Mazarin.

5.Assez joli !

6.« Je vous somme » … « entraver la publication » … Le Docteur me paraît s'exagérer son omnipotence, mais je ne voudrais pas priver les lecteurs de ce livre de sa seule page un peu gaie.

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/nau_john-antoine_-_force_ennemie/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.